

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER
CENTRE DE TANANARIVE

V O H I M A S I N A

C A P I T A L E D U B A S - F A R A O N Y

étude sociologique d'une communauté villageoise
de la côte Sud-Est de Madagascar

I

par

B. CHANDON-MOET

**CENTRE O.R.S.T.O.M.
DE TANANARIVE**

**VOHIMASINA
CAPITALE DU BAS- FARAONY**

**Etude Sociologique
d'une communauté villageoise de la Côte Sud-Est de Madagascar**

par

B .CHANDON - MOET

Tananarive. 1969.

"VOHIMASINA, CAPITALE DU BAS-FARAONY"

A D D E N D A

| Page | Ligne | |
|---------------------|-------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 4 | 22 | participation conjuguées fut court, <u>sept</u> jours... |
| 19 | 7 | environ) <u>et les nourrissons.</u> |
| 30 | 1 | est surplombé <u>d'un meuble à étagères servant</u> de séchoir; |
| 38 n.1 | 1.17. | de <u>confiance</u> |
| 58 | 20 | de calculer <u>le montant des dépenses, diriger les travaux,</u> <u>fixer le taux des cotisations individuelles. Enfin c'est</u> <u>la même Tranobe qui conserve la clef du tombeau et cela</u> <u>soul suffit pour maintenir des relations entre les membres</u> <u>du clan.</u> |
| 73 | 22 | Cos noms (<u>que nous avons portés sur la carte au 1/50000</u>) |
| 74 | 8 | (<u>cf. supra Ch. I et II</u>) |
| 109 | 10 | de riz pour l'année. <u>Le fabricant....</u> |
| 118 note 1 ligne 2 | | nattes de sol (<u>lafika</u>) pour.... |
| note 2 ligne 2 | | la ponte <u>familière</u> à son coeur". |
| 134 3ème sous-titre | | de la montée <u>dans</u> une classe... |
| 138 | 25 | de comprendre et <u>de faire leurs.</u> |

TOME II

| | | |
|--------------------|----|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 152 note 3 ligne 4 | | ne revient pas"; <u>car il n'y a personne d'autre que les</u> <u>usagers des deux rives pour la faire passer d'une rive</u> <u>à l'autre.</u> |
| 182 | 3 | <u>partie de cette communauté l'expliquent aisément; les</u> <u>jeunes appartenant à des Tranobe de noms différents (....</u> |
| | 12 | avec les coutumes <u>locales</u> est..... |
| 193 | 8 | elle s'occupe tout <u>spécialement</u> de la cuisine. |
| 194 | 3 | afin qu'il l'aide <u>à travailler les terres que sa parenté</u> <u>lui laisse pour sa subsistance.</u> |
| | 6 | <u>L'image de l'homme et de la femme assis...</u> |

Voir page 156 et 156 bis

ADDENDA à la page 156 ligne 25

Au bout de quelques temps, les hommes se lèvent par petits groupes et redescendent vers les pirogues emportant des bouteilles encore à moitié pleines. Certains, s'ils ne l'ont pas fait auparavant, vont couper des feuilles de ravenale qui serviront le lendemain pour le repas, faite de nattes et de vaisselle en nombre suffisant pour tout le monde. Les pirogues repartent vers le village et dans chacune d'elle on plaisante et on rit sans désamperer jusqu'au retour. Il est alors environ 12h.

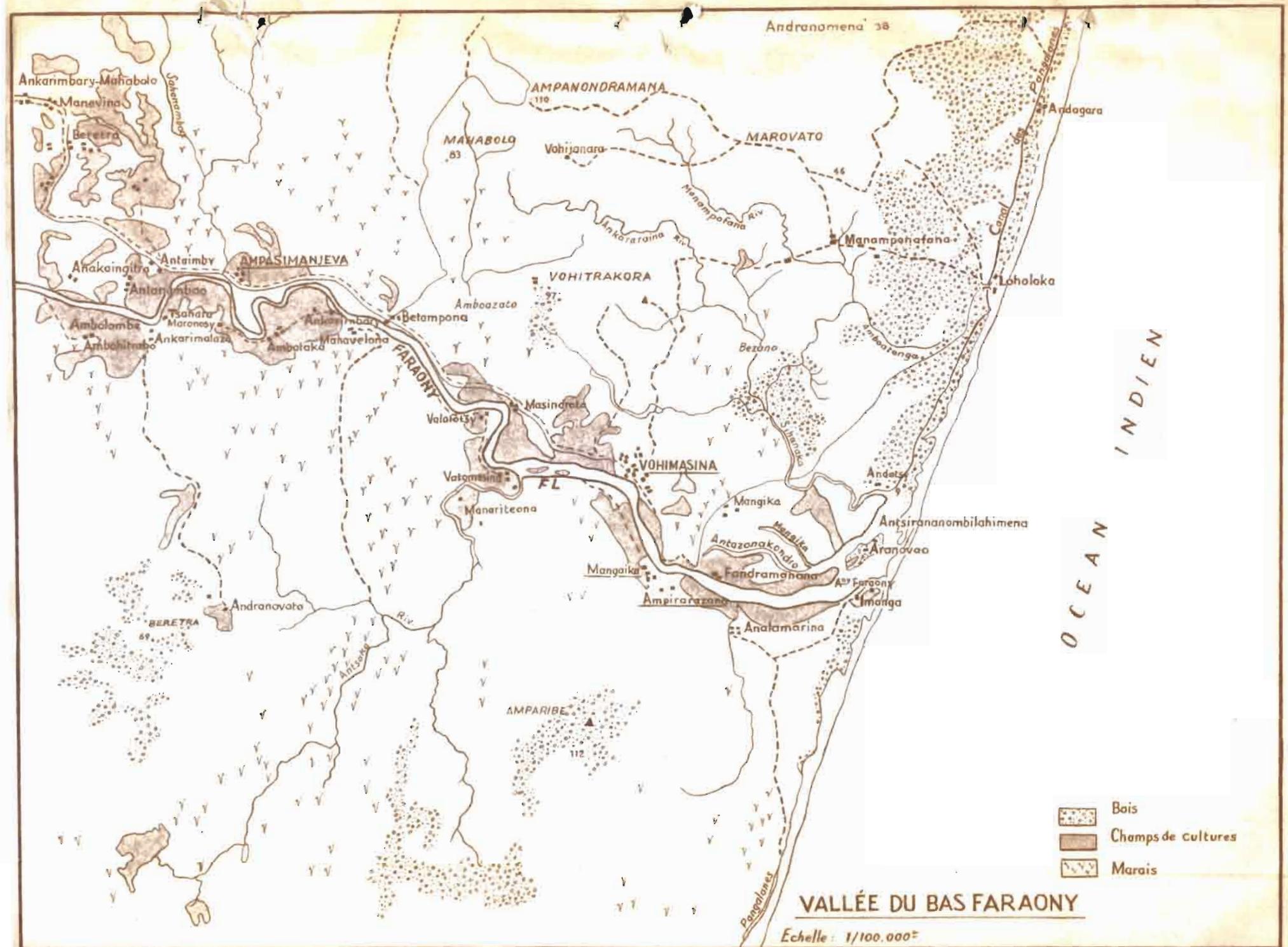
L'après-midi, la principale occupation des hommes consiste à aller chercher du bois et à le fendre afin de pouvoir alimenter les feux pour la soirée et la journée du lendemain. Comme à l'ordinaire, des jeunes gens s'y occupent aussi; d'autres préparent les maisons pour les vahiny : balayage, transport des nattes, des marmites, du bois. Les femmes achèvent de piler le riz et le café.

Durant cette journée, mais aussi bien la veille, beaucoup de maisons ont déjà acueilli des visiteurs. La plupart viennent de la vallée du Faraony, de Namorona, de la région d'Ambila-Manakara, puisque les parents et alliés y sont nombreux. D'autres peuvent venir de plus loin, du pays tanala ou des Hautes Terres, familles émigrées venant faire circoncire leurs enfants.

Le soir n'est pas encore tombé que garçons et filles sont appelés par le tambour pour exécuter à l'Est de la Tranobe les chants et danses appelés tosy-tosy. Un ou deux accordéonistes donnent le rythme; les garçons et les filles forment les uns et les autres deux files intercalées qui font face à la Tranobe; ils reprennent des chants empruntés aux chanteurs des Hautes Terres (hira gasy) et les accompagnent de légers mouvements de bras et de jambes. Ils ne portent pas de costume particulier. Nombreux sont ceux qui font cercle autour de la Compagnie. Quand arrive le moment du soir, vers 20h., les jeunes se dispersent.

La veillée du soir

Dans les familles qui feront circoncire un enfant le lendemain, un coq a été tué. Les parents et les visiteurs présents au repas reçoivent une petite part de cette viande mais les cuisses et d'autres morceaux sont réservés à l'enfant. Celui-ci a mangé plus tôt et dort à côté de son père.



Andranomena 38

AMPANONDRAMANA
110

MARABOLO
53

MAROVATO
46

VOHITRAKORA
97

AMPASIMANJEVA

VOHIMASINA

AMPARIBE
112

BERETRA
59

OCEAN
INDIEN

-  Bois
-  Champs de cultures
-  Marais

VALLÉE DU BAS FARAONY

Echelle: 1/100.000^e

AVANT PROPOS

Ny volon'ny tany alain'ny ovy,
mena ny tany da mena koa izy,
mainty ny tany da mainty koa;
tsy ny ao anatin'ny ovy manko no
miova fa ny volony ihany araky
ny tany isitrihany.

Les ignames prennent la couleur de la terre, si celle-ci est rouge, elles sont rouges également, si celle-ci est noire, elles sont noires également; mais ce n'est pas l'intérieur de l'igname qui change, sa couleur seulement, selon la terre dans laquelle elle est enfichée.

Paroles d'un habitant de Vohimasina.

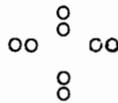
PRESENTATION DU TRAVAIL.

Le rapport que l'on va lire est le fruit d'une recherche qui tendait à la connaissance globale d'une communauté villageoise, et, au-delà, à l'établissement de sa monographie. Cette recherche s'est étendue sur onze mois, partagés entre l'observation directe, le contact avec les villageois, la collecte de documents par écrit et sur bandes sonores, l'écoute de quelques personnes connaissant l'ethnie à laquelle appartient le milieu étudié et la réflexion sur les observations faites. Le plan du travail, le choix des questions abordées, ne se sont imposés que tardivement et au fur et à mesure que l'imprégnation du "terrain", tout autant que le recul progressivement nécessaire, laissaient saillir les impressions les plus justes et permettaient que s'élaborent les outils conceptuels propres à exprimer quelque peu la vérité de cet "objet" sociologique.

Averti, avant même de commencer le travail, que la recherche et la notation des éléments quantifiables et mesurables nous ferait aboutir à une impasse, nous nous sommes pliés à la discipline de l'enquête orale la plus dépouillée possible, la résolution de départ s'avéra fructueuse en ce sens que les habitants comprirent assez vite qu'ils ne s'adressaient ni à un fonctionnaire, ni à un technicien mais à un ami seulement désireux de les mieux connaître. Peu à peu notre présence fut admise sans autre condition que celle de se plier aux usages, de n'importuner par des questions que dans les limites autorisées par la politesse et le fait d'être jeune. Ce temps d'observation et de participation conjuguées fut court, 7 séjours totalisant un peu plus de cent jours de présence effective dans le village. Compte tenu du temps nécessaire pour se faire admettre dans le milieu, bien des faits nous sont restés mal connus. Bien qu'aidé au cours des deux premiers séjours par un informateur-interprète et connaissant nous-même un peu la langue malgache, nous ne pouvions saisir toutes les nuances qu'utilisaient les habitants dans leurs discours et nos interlocuteurs en conversant. Le fait aussi de n'avoir pu, au bout de plusieurs mois d'étude, revenir sur le "terrain" pour alors,

procéder à quelques comptages, rentrer avec les interlocuteurs les plus confiants dans des questions nécessitant des interrogations répétées et minutieusement préparées, a certainement aussi imposé une limite au travail final de dépouillement et de rédaction.

Nous espérons toutefois ne pas trop avoir manqué à la vérité en tâchant de décrire et de comprendre quelques-unes des manifestations sociales les plus caractéristiques de ce milieu. Comme nous le faisait remarquer avec justesse un des habitants, si les ignames prennent la couleur de la terre dans laquelle elles poussent, leur intérieur par contre ne change pas; que la terre soit rouge ou noire, seule leur peau sera rouge ou noire. Il en est de même pour l'observateur étranger. On considère comme normal qu'il se plie aux usages et qu'il connaisse un peu la langue mais on ne lui demande pas ce que la nature elle-même ne fait pas; c'est ce que sous-entendait notre interlocuteur. Nous avons observé et analysé sous l'angle de notre personnalité. Tout ce que nous souhaitons est d'avoir laissé transparaître un peu de la couleur de Vohimasina dans cette étude.



Le chapitre I situe la région où habite la communauté villageoise; nous y indiquons aussi quels sont les services administratifs et autres, qui interviennent dans la vie de cette communauté. Le chapitre II cerne de plus près le terroir habité par ces 4.500 personnes et présente quelques données écologiques comme l'habitat; nous y ajoutons quelques observations sur l'état sanitaire de la population. Dans le chapitre III, c'est l'organisation sociale de ce milieu qui est présentée, aucun évènement ne pouvant être compris sans référence à une structure sociale qui régit les rapports entre les individus, explique leurs comportements, donne sens à leurs activités. Le chapitre IV fournit un tableau de l'ensemble des activités économiques. C'aurait été donner une image fautive de la réalité que de séparer ce qui relève du social et ce qui relève de l'économique; le tissu quotidien des activités relève pour

une part importante du besoin de subsistance auquel un groupe ne satisfait que dans un cadre sociologique et culturel déterminé. Nous avons donc essayé de situer les activités économiques dans la dynamique du milieu villageois qui les assume. Le chapitre V montre comment le milieu social accueille et forme ses nouveaux membres. L'intégration des jeunes dans le monde des adultes se réalise selon un schéma traditionnel dûment éprouvé par de nombreuses générations et que la société ne pourrait mettre en cause sans se renier elle-même. Les jeunes qui sont passés par l'école ne peuvent qu'être réintégrés par la société ou se trouver mis à l'écart. Le chapitre IV est une esquisse qui tente de montrer dans quelles représentations socio-culturelles sont perçus les rapports entre hommes et femmes. Enfin, en présentant sous un jour nouveau et dans un regard plus large des faits rencontrés au long des observations précédentes, le chapitre VII montre que les rapports entre la société traditionnelle et la société supérieure posent aux habitants un problème aigu : deux pouvoirs coexistent dont ils voient mal comment concilier les prérogatives et les tâches⁽¹⁾.

...

(1) Le fait religieux, quoique signalé en quelques endroits, n'a pas été l'objet d'une analyse particulière. Il nous manquait trop d'éléments pour avoir une certaine compréhension de ce phénomène qui fait la rencontre des hommes dans un au-delà des limites qu'ils peuvent atteindre.

Remerciements.

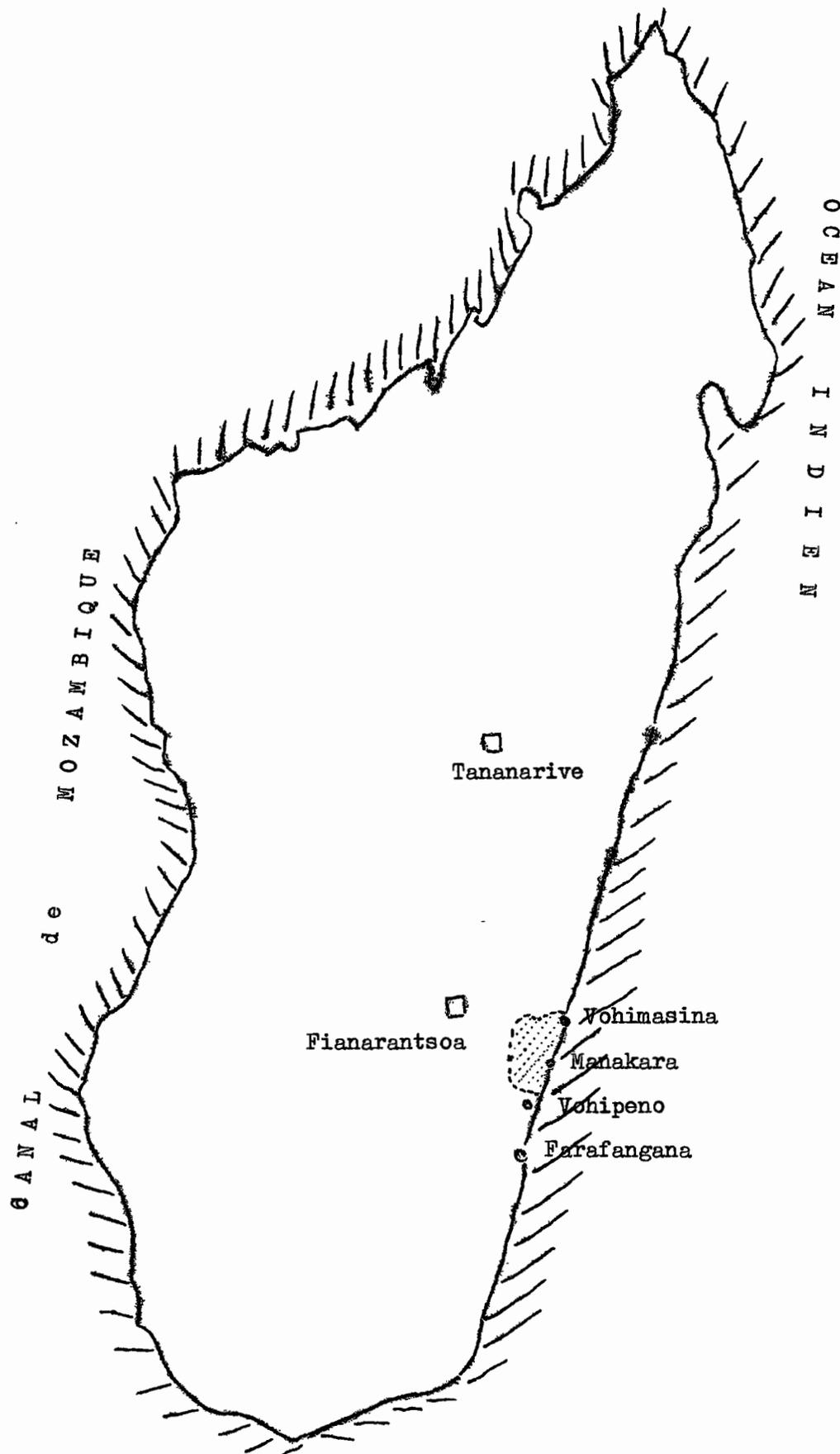
Nous voudrions exprimer ici notre reconnaissance pour tous ceux qui de diverses manières nous ont permis de réaliser ce travail, et tout d'abord M. ROEDERER, directeur délégué du Centre ORSTOM de Tananarive, qui nous a donné toutes facilités pour effectuer cette recherche, M. ALTHABE, sociologue Maître de Recherche à l'ORSTOM, qui fut un guide précieux, M. BIED-CHARRETON, géographe Chargé de Recherche à l'ORSTOM, dont nous avons souvent demandé l'aide, M. RABOANALY, Assistant à la section de Sociologie au Centre ORSTOM de Tananarive, fin connaisseur de l'ethnie Antemora.

Nous remercions aussi les Pères H. de MONTEBRON, R. DUBOIS, et A. DUPONT, prêtres jésuites dont les encouragements et les conseils ne nous firent pas défaut. Notre reconnaissance s'adresse encore à bien d'autres personnes travaillant au Centre ORSTOM de Tananarive qui ont contribué à l'élaboration de ce rapport et, tout spécialement, aux habitants de la vallée du Bas-Faraony, ceux d'AMPASIMANJEVA et ceux, très nombreux, qui à VOHIMASINA ont bien voulu nous faire connaître et apprécier la vie Antemoro.

CHAPITRE I

SITUATION GEOGRAPHIQUE ET ADMINISTRATIVE

PRESENCE D'AGENTS DIVERS



Carte de Madagascar - Localisation de la Sous-Préfecture de Manakara
 d'après BASTIAN - Madagascar, étude géographique et économique. Carte des Provinces
 préfectures et sous-préfectures p.72

I - SITUATION GEOGRAPHIQUE ET VOIES D'ACCES

Le Faraony est une des nombreuses rivières qui se forment sur les Hautes Terres centrales de l'île et descendent en direction de l'Est pour se jeter dans l'Océan Indien. Les Antemoro, ethnie dont fait partie la communauté villageoise que nous étudions⁽¹⁾, habitent le long de ces cours d'eau aux vallées garnies de riches alluvions, de la Matitanana au Sud (où se trouve Vohipeno, capitale du pays Antemora) jusqu'à la Namorona au Nord.

Au bac de Vohilava, à une trentaine de kilomètres de la mer environ, le Faraony a un débit moyen annuel de 91,74 m³/sec. et son bassin versant couvre en cet endroit 1967 Km²⁽²⁾.

La basse-vallée du Faraony connaît le climat subéquatorial propre à la façade orientale de Madagascar où la constance de l'humidité et de la température sont les traits essentiels. Les précipitations les plus abondantes s'étalent de Novembre à Mars; durant ces mois de saison des pluies la température atteint les chiffres les plus élevés de l'année (maximum de l'année 1968 à Satramaha près de Vohilava, 38° en Février; le minimum du même jour, 21°). La saison sèche est beaucoup moins marquée qu'en d'autres régions de l'île; les pluies sont seulement moins abondantes d'Avril à Octobre (avec minimum pour l'année en Septembre-Octobre); la température est plus basse

...

(1) "ANTAIMORO, (aussi appelés Antemora, Antaimorona, Antemahory). Significations proposées : 1) Ceux du rivage (Antaimoro, Antemoro, Antaimorona); 2) Ceux du pays des Maures - ou, de Mayotte (Antemahory)." J. POIRIER et J. DEZ, Les groupes ethniques de Madagascar. Tananarive. 1963. p. 13.

Nous avons préféré écrire Antemora, transcription phonétiquement plus juste, nous semble-t-il. Et le préfixe Ante, "venant de", se présente souvent dans l'énoncé des noms de clan (comme Antefotsy, Antenabe....).

(2) Cf. Données hydrologiques de base 1963-64. ORSTOM. Section Hydrologie. Tananarive 1966.

TABLEAU I

Moyenne des précipitations sur quatre années.

| Année | Nombre de jours de pluie | Total en mm. |
|---------|--------------------------|--------------|
| 1965 | 202 | 3.220,5 |
| 1966 | 117 | 2.134,5 |
| 1967 | 213 | 2.165,5 |
| 1968 | 154 | 1.382 |
| Moyenne | 171,5 | 2.225,6 |

(Relevés pris à la Station de bouturage-pépinière de Satramaha dans le canton de Vohilava).

(minimum de l'année 1968 à Satramaha, 21° en Juillet; le minimum du même jour, 17°). Du mois de Décembre au mois d'Avril environ, il y a menace de cyclones, la plupart naissant dans l'Océan Indien, au Nord-Est de Madagascar et se déplaçant vers le Sud-Ouest.

De part et d'autre de la rivière, le paysage composé de basses collines et de bas-fonds marécageux ne connaît plus guère de forêts. Il y a seulement des boqueteaux de forêt secondaire comme sur les hauteurs de Vohitrakora (97m) et d'Amparibé (112m) au Nord et au Sud de Vohimasina; cette savoka⁽¹⁾ règne encore en d'autres endroits avec surtout la présence de ravenales et de bambous; le plus souvent, il ne subsiste qu'une herbe rase. Le long du littoral, près de Loholoka, s'étend une bande forestière aux nombreuses espèces d'arbres.

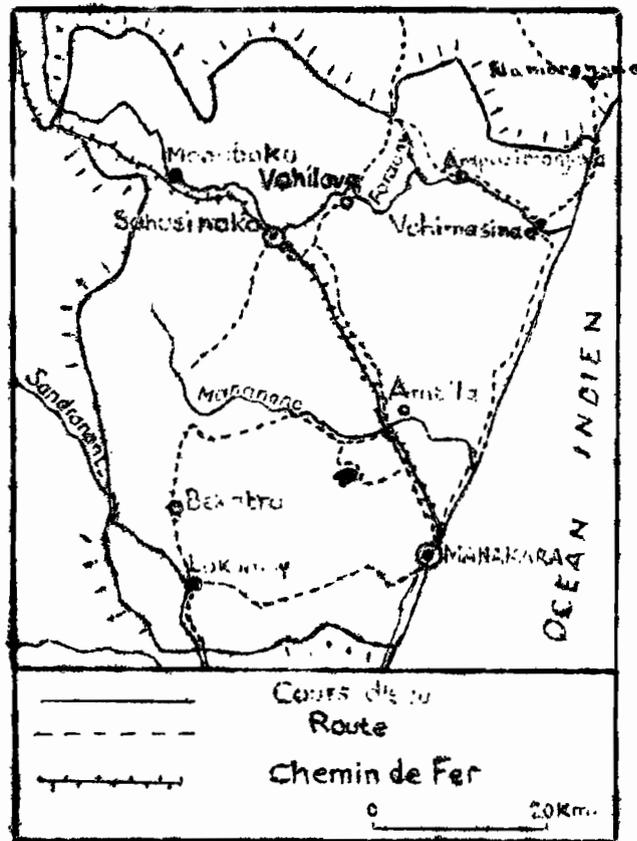
Les habitations de Vohimasina se trouvent de part et d'autre du Faraony, très près de l'embouchure puisque la mer est à sept kilomètres environ⁽²⁾.

Aucun transport routier ne dessert les localités situées le long du Bas-Faraony. Pour communiquer avec l'extérieur, les habitants doivent gagner à pied Manakara ou Sahasinaka. De Vohimasina, les piétons empruntent l'ancienne piste côtière qui reliait autrefois Mananjary (ville portuaire au Nord) à Manakara (autre port au Sud); il y a une dizaine d'années environ, les bacs fonctionnaient sur les rivières traversées par ce parcours; ce n'est qu'après être parvenu à pied à Loharano qu'on peut maintenant trouver là un taxi-brousse pour Manakara. De Vohimasina à Sahasinaka en direction de l'Ouest, les déplacements des habitants sont également nombreux. Une fois parvenus à AMPASIMANJEVA par la route qui longe le fleuve, les habitants empruntent des raccourcis,

...

(1) La savoka est la formation forestière secondaire de la Côte-Est qui suit la forêt primaire.

(2) Les villages de MANGAIKA et d'AMPIRARAZANA sur la rive droite font partie de Vohimasina; v. infra ch. II. et v. supra carte de la vallée du Bas-Faraony au 1/100.000



LA SOUS-PREFECTURE DE MANAKARA

Chefs-lieux de canton et voies de communication

d'après R. RAJEMISA-RAOLISON

Dictionnaire Historique et Géographique de Madagascar, p.220.

traversent le Faraony à Vohilava où il y a un bac. De là il reste un peu plus de dix kilomètres à parcourir pour arriver à Sahasinaka. Cette localité est desservie par le chemin de fer qui relie Fianarantsoa, la capitale du pays bétsileo sur les Hautes Terres, à Manakara. Le bac de Vohilava transporte les véhicules qui circulent entre Manakara et Mananjary, et entre Manakara et Fianarantsoa. ; quelques camions et véhicules particuliers bifurquent vers l'Est pour emprunter la route qui longe le Faraony.

Vohimasina qui est donc accessible par la route l'est encore par l'eau. De Sahasinaka à la mer le cours du Faraony est régulier et, il y a quelques années, un canot à moteur faisait office de taxi-brousse jusqu'à Vohimasina. Les habitants qui utilisent souvent la pirogue ne font pas d'ordinaire un si long trajet, la remontée du courant étant difficile. De Vohimasina, c'est surtout pour porter un malade à l'hôpital que l'on monte à Ampasimanjeva en pirogue. C'est presque à l'embouchure du fleuve que débouche le canal des Pangalanes⁽¹⁾. Les pirogues et les canots à moteur des commerçants et des colons de la vallée empruntent ce canal pour aller à Manakara au Sud, ou à Namorona et Mananjary au Nord.

...

(1) "PANGALANA (Canal de), long chapelet de lacs et de lagunes séparés par des reuils, qui longe la Côte-Est sur une distance de 655 km. depuis l'embouchure de l'Ivoloina à 20 km. de Tamatave-jusqu'à Farafangana. Les autochtones utilisant ces chenaux comme voie de navigation devaient transporter jadis leurs embarcations devant chaque seuil, d'où le nom de pangalana (de ampangalana où l'on enlève la pirogue pour la porter ou la traîner jusqu'à l'étang suivant). "R. R. JEMISA-RAOLISON, Dictionnaire historique et géographique de Madagascar. Fianarantsoa. 1966 p. 267. Les seuils ont été percés au siècle dernier mais cette voie d'eau facilement ensablée, est maintenant surtout navigable entre Manakara et Mananjary.

II - PRESENCE DE L'ADMINISTRATION ET D'AGENTS DIVERS

Le Fanjakàna.

Vohimasina est le centre d'une commune rurale et aussi chef-lieu de canton. Les limites de ces territoires administratifs se recouvrent. Le maire de la commune rurale et ses trois conseillers sont élus par les habitants au cours des élections municipales qui ont lieu tous les quatre ans. Le chef de canton est un fonctionnaire nommé par l'Administration, il relève de l'autorité qui lui est immédiatement supérieure, le Sous-préfet. La sous-préfecture de Manakara qui est incluse dans la préfecture de Farafangana elle-même comprise dans la province de Fianarantsoa, comprend neuf cantons dont trois pour la région du Bas-Faracny, Vohilava, Ampasimanjeva et Vohimasina.

Le maire et le chef de canton de Vohimasina travaillent et reçoivent dans deux maisons qui se font face; les habitants désignent cet endroit dans le village par le mot "bureau" (birao). "Canton", "maire", désignent les deux représentants de l'Administration; il y a à leur service deux secrétaires et deux policiers. Ces six hommes travaillent pour ce qu'on appelle dans tout Madagascar le Fanjakàna. Ce mot signifie "royaume", "règne", "gouvernement" (Dict. Weber); il désigne l'Administration, le gouvernement qui dirige le pays. Ces six hommes sont des "gens du Fanjakàna" (olom-panjakàna). Mais seul le chef de canton est en réalité un fonctionnaire et il n'a pas d'autre rôle à jouer dans la communauté villageoise dont il n'est pas membre (il est originaire de la Côte-Est mais n'est pas Antemora); l'essentiel de ses activités consiste à faire rentrer les impôts et à établir avec le personnel de la commune des statistiques annuelles qui enregistrent le nombre d'habitants, de boeufs, de quintaux de riz récoltés...; il est fréquemment appelé à Manakara auprès du Sous-Préfet. Le maire, les conseillers, les secrétaires et les policiers sont eux-mêmes des villageois et ont donc des obligations à remplir

...

hors de leur "service officiel" (servisi-panjakana); pour les conseillers cette activité les occupe d'ailleurs beaucoup moins que les six autres "fonctionnaires"; ils sont aussi "homme du Fanjakana", mais à un degré moindre, de même que les chefs de quartier et les chefs de village. Les deux chefs de quartier de Vohimasina (un pour chaque rive) sont des villageois désignés par le chef de canton pour l'aider dans la rentrée des impôts; ils perçoivent un pourcentage sur la rentrée fiscale. Le chef de village (il y en a sept à Vohimasina) est désigné par un groupe de villageois pour faire le relais entre eux et l'Administration; il soumet tout ce qui lui est demandé par le maire ou le chef de canton à l'assentiment des rois; il doit contacter avec le chef de quartier les habitants les plus récalcitrants au paiement de l'impôt, donne des renseignements au chef de canton pour l'établissement des statistiques, indique quels sont les jeunes garçons qui vont avoir 19 ans et qu'il faudra donc envoyer au conseil de révision à Manakara et inscrire sur le registre des impôts.

Une autre présence du Fanjakana se manifeste aussi mais par intervalles sur le territoire de Vohimasina : gendarmes de Manakara ou de Sahasinaka en tournée, juges en tournée pour l'établissement des actes de naissance et des livrets de famille, Sous-Préfet ou député en visite.

Signalons encore sur chaque rive une section du Parti Social Démocrate, parti largement majoritaire à Madagascar (tous les membres du gouvernement y sont inscrits).

Les écoles.

Il y a deux écoles primaires officielles à Vohimasina; ce sont donc des écoles du Fanjakana (sekolin-panjakana). Celle qui se trouve sur la rive Nord compte 158 garçons et 53 filles; il s'y ajoute un Cours Moyen qui regroupe une trentaine d'élèves dont certains viennent des autres villages du canton (Vatomasina et Betampona notamment). Deux instituteurs instruisent ces élèves; ils ne sont pas originaires de la région; de même le troisième instituteur officiel qui dirige l'école de la rive Sud et enseigne à 81 garçons et 24 filles. Il y a une troisième école primaire qui appartient à la Mission Catholique; elle compte 110 élèves et est dirigée par deux instituteurs dont les

parents de l'un sont des villageois.

A cet effort de scolarisation s'ajoutent les sessions (deux journées par mois) d'enseignement ménager (couture surtout) prodigué par une religieuse de la Mission Catholique d'Ampasimanjeva; une trentaine de jeunes filles et de femmes y participent.

Actions de développement agricole.

Dans le domaine de l'Agriculture, le canton de Vohimasina, comme celui d'Ampasimanjeva, est intéressé par l'Opération Café. Un agent de la CEAMP⁽¹⁾ qui entretient une pépinière d'attente à Antaimby près d'Ampasimanjeva est le chef d'équipe pour les deux cantons; il est responsable de la vulgarisation du café-bouture chez les planteurs. Dans chacun de ces cantons 80 planteurs environ ont manifesté de l'intérêt pour cette action et sont régulièrement suivis. En 1969, commence un essai de vulgarisation du palmier à huile; quelques jeunes plants sont donnés gratuitement à ceux qui achètent des boutures de café. Pour que le remplacement des vieux caféiers par de jeunes boutures ne soit pas momentanément dommageable aux paysans, on ne leur fait couper les vieux caféiers que lorsque les nouvelles boutures, plantées entre les lignes, ont trois ans d'âge et commencent alors à produire.

Le responsable de cette opération vit depuis longtemps en pays Antemora et connaît bien l'esprit des paysans. Avoir intéressé 80 petits planteurs pour le canton de Vohimasina est déjà une réussite mais la population dans son ensemble n'a pas été touchée.

Le territoire de Vohimasina n'est pas pour l'instant pris en charge par l'Opération de Productivité Rizicole (O.P.R.) qui intéresse plusieurs régions de Madagascar. Dans la zone d'Expansion Rurale (Z.E.R.) de Manakara

...

(1) Centrale d'Équipement Agricole et de Modernisation du Paysannat.

est inclus un secteur d'expansion rurale qui est celui d'Ampasimanjeva; le village de Betampona dans le canton de Vohimasina a été pris en charge par ce secteur en 1968. Le chef de zone vient régulièrement réunir les quelques vulgarisateurs qui travaillent dans ce secteur; ceux-ci ont de fréquents rapports dans leur travail avec un vulgarisateur de la Mission Catholique qui dirige une concession de café à Ampahaly (à mi-chemin entre Vohimasina et Betampona) et fait aussi des tournées de vulgarisation dans la région (application chez quelques paysans de techniques rizicoles nouvelles, tracé de courbes de niveau sur les collines, édification d'étables fumières).

Nous verrons dans le chapitre IV que le milieu paysan n'est pas hostile à l'introduction de nouvelles techniques agricoles; mais l'action de vulgarisation en cours est trop récente pour qu'elle ait intéressé jusqu'ici plus de quelques individus.

La Fondation Médicale d'Ampasimanjeva.

Parmi les agents étrangers à la communauté villageoise mais travaillant à son contact il faut encore citer les membres de l'équipe médicale de l'hôpital d'Ampasimanjeva. A Vohimasina un bon nombre de personnes les connaissent et les apprécient. Cette fondation médicale a bénéficié à ses débuts, il y a huit ans, de l'activité débordante d'un prêtre-médecin que l'on est bientôt venu consulter de toute la basse-vallée et même des vallées voisines.

L'hôpital est équipé de huit pavillons de soins et d'hospitalisation; le fonctionnement est assuré par 15 personnes : le Médecin, 2 Religieuses infirmières, une Infirmière-sage-femme du Service Provincial de la Santé, 2 infirmiers, 4 Aides-infirmières et 5 Employés. L'hôpital reçoit des subventions du Ministère de la Santé; jusqu'en 1968, l'organisme allemand MISEREOR contribuait aussi à en assurer le fonctionnement; c'est maintenant un diocèse catholique italien qui envoie du personnel et des fonds.

Beaucoup de gens à Vohimasina n'hésitent pas à faire à pied les dix kilomètres qui les séparent d'Ampasimanjeva, pour une consultation. Mais on consent moins facilement à faire hospitaliser un malade; c'est souvent

lorsque les remèdes donnés par le guérisseur traditionnel n'ont pas eu d'effet qu'on transporte le malade.

Une fois par mois, le médecin et une infirmière se déplacent à Vohimasina; ils pèsent les nourrissons et donnent des conseils à leurs mères (80 femmes se présentent régulièrement); sauf cas très graves ils n'acceptent que les consultations prénatales (une quarantaine de femmes à chaque visite environ). C'est un infirmier bénévole du village qui donne les premiers soins et conseille, quand c'est nécessaire, la consultation à l'hôpital; il tient aussi un petit dépôt de médicaments.

Les Eglises chrétiennes.

Pour ~~deux~~ : d'entre elles, leur présence est ancienne dans la région.

C'est vers 1890 que des prêtres anglicans anglais de la Mission de Londres, résidant à Mananjary, ont commencé à circuler dans la région du Bas-Faraony et à y former des catéchistes. Un prêtre malgache est bientôt venu résider à Vohimasina; une école anglicane y a été construite en 1897 (la première école du Fanjakàna date de 1908).

Depuis le cyclone de 1945 qui a détruit la majeure partie des habitations de Vohimasina, l'école anglicane n'a pas été reconstruite.

Actuellement, la communauté anglicane compte environ 250 fidèles répartis sur les deux rives; il y a une église, longue construction en bois, sur chaque rive; les fidèles s'y réunissent chaque dimanche. La prière est dirigée par un catéchiste et, de temps à autre, par le prêtre qui réside à Ampasimanjeva. Le responsable de l'évangélisation est l'évêque résidant à Tamatave.

C'est à la fin du siècle dernier que des prêtres catholiques français rédisant à Mananjary firent des missions itinérantes dans le pays Antemora. C'est en 1945 qu'Ampasimanjeva devint le centre d'un district religieux; mais pendant longtemps, le prêtre qui résidait en cet endroit avait aussi la charge de Sahasinaka et de sa région. Actuellement, le district religieux catholique recouvre à peu près les trois cantons de Vohilava, Ampasimanjeva et Vohimasina.

Il fait partie du diocèse de Fianarantsoa. Une ou deux fois par mois, le prêtre visite la communauté de Vohimasina qui compte 550 fidèles environ avec un catéchiste et une église sur chaque rive; l'église de la rive Nord est un grand bâtiment en pierre et ciment bâti sur le modèle des maisons royales (Tranobe). Deux instituteurs catholiques assurent l'enseignement primaire dans une école.

Le prêtre catholique actuellement responsable du district d'Ampasimanjeva s'est efforcé d'élaborer une formulation de la foi chrétienne qui tienne compte des "structures mentales" des Antemora comme des Malgaches; c'est essentiellement l'analyse des structures familiales qui les lui a fait découvrir⁽¹⁾. Et on constate que les fidèles catholiques de cette région empruntent moins qu'ailleurs à Madagascar des formes d'expression étrangères au pays pour exprimer leur foi.

Il y a trois ans on a édifié un temple protestant à Vohimasina, sur la rive Nord; le catéchiste est originaire de la région; la communauté des fidèles compte moins de cent personnes. Le pasteur responsable réside à Manakara.

...

(1) "Cette recherche est basée sur une analyse des structures mentales; elle constitue donc une démarche typiquement occidentale. Nous osons espérer toutefois que cette démarche occidentale amène lentement à une catéchèse spécifiquement malgache".

"Un des premiers problèmes que les hommes ont à résoudre pour vivre en hommes, c'est celui d'établir les types de relations qui doivent unir les différents membres de la famille. Chaque groupe d'hommes a sa manière à lui de résoudre ce problème. Elle est révélatrice de leur mentalité".

R. DUBOIS. Recherche d'un Catéchèse malgache. Deux volumes ronéographiés "ad modum manuscripti". pp. 2 et 6.

Le même auteur a fait imprimer un petit catéchisme en langue malgache.

CHAPITRE II

POPULATION ET HABITAT

I - POPULATION ET ESPACE HABITE

La bordure orientale de Madagascar est une région à population assez dense. L'ethnie Antemoro, dont le nombre est estimé à 211.365⁽¹⁾, connaît un fort accroissement démographique⁽²⁾.

Sur le Bas-Faraony, les statistiques cantonales donnaient en 1967, 14.929 habitants pour le canton d'Ampasimanjeva (densité : 60 au km²), et 9.214 habitants pour le canton de Vohimasina (densité : 30 au km²). La population se regroupe sur les bords de la rivière le long de laquelle se succède les villages; un peu loin du fleuve, sauf sur le bord de mer, on ne trouve pas de villages.

La communauté villageoise de Vohimasina rassemble les habitants de plusieurs villages bâtis de part et d'autre de la rivière. Il est dommage que les statistiques cantonales ne tiennent pas compte de ce fait⁽³⁾. Vohimasina devrait normalement figurer dans la liste des villes de 500 à 4.999 habitants. Au 31 Décembre 1968, l'évaluation administrative réalisée au niveau du canton dénombre en effet 2.639 habitants sur la rive gauche (Nord)

...

(1) R. RAJEMISA-RAOLISON op. cit. p. 71.

(2) "L'accroissement démographique est très fort en pays Antaimora - de l'ordre de 2,5% calculé en 1962. Les vallées des fleuves Matitanana, Namorona, Faraony, Mananano, sont des régions où les densités avoisinent 100 au km²".

G. ROY. Etude sur les migrations intérieures de population à Madagascar. ORSTOM. Tananarive. 1963. p. 118.

(3) Seuls les noms de certains villages faisant partie de Vohimasina sont inscrits sur la liste cantonale. On peut lire les noms de ceux qui dépassent 500 habitants dans la publication de l'Institut National de la Statistique : Population de Madagascar au 1/1/1965. INSRE. Repoblika Malagasy. Voir "Province de Fianarantsoa. Population des villes de 500 à 4.999 habitants", p. 139 ss.

et 1.924 habitants sur la rive droite (Sud), ce qui fait un total de 4.563 habitants⁽¹⁾.

Sur la rive Nord, Vohimasina comprend les villages de SERANAMBARY, MASIANAKA, AMPITAKA, AMBOHIMANARIVO-VOHIBARY, ANIVONTANY, MANJARIVO et MAHATSARA (voir fig. 1). Ces villages s'étendent à peu près le long d'un axe Nord-Ouest, Sud-Est d'un kilomètre de long et d'un petit embranchement Nord-Sud, sur des terres qui dominent la rivière d'une vingtaine de mètres environ. De courts espaces verts où poussent des caféiers et des orangers séparent les villages. La plupart des maisons se trouvent à moins d'un kilomètre de distance du Faraony.

Pour gagner la rive Sud, du dernier village de la rive Nord, Mahatsara, il faut faire un peu moins de deux kilomètres pour parvenir à une petite plage sur le Faraony où avec la pirogue communale on peut gagner l'autre rive. Là, les villages sont plus espacés les uns des autres et la végétation qui les sépare est plus touffue et, à certains endroits, laisse place à des rizières, ainsi entre le marché et Ambato (voir fig. 2). Les villages sont plutôt disposés le long du Faraony qui coule en droite ligne vers l'Est. D'Ouest en Est, on distingue ainsi les villages de MANGAIKA-VOHITRAOMBY, SAHANDRARAFANA et AMBATO, et un peu éloignés vers le Sud, les villages de LAMBAHAZO et AMPIRARAZANA.

Au Nord et au Sud, les villages les plus importants (de 500 à 1.000 hab.) sont Seranambari, Ambohimanarivo, Manjarivo, Mangaika-Vohitraomby. Il y a de petits villages comme Ambato qui compte 139 habitants⁽²⁾, Ampitaka où il y a dix maisons et Sahandrarafa (47 hab.).

...

| | | |
|----------------------|--------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| (1) <u>Rive Nord</u> | AMBOHIMANARIVO (incluant les villages de MASIANAKA, AMPITAKA, ANIVONTANY, MAHATSARA) | 1.325 hab. |
| | MANJARIVO | 633 " |
| | SERANAMBARY | 681 " |
| <u>Rive Sud</u> | AMBATO | 181 " |
| | AMPIRARAZANA | 480 " |
| | LAMBAHAZO | 405 " |
| | MANGAIKA | 811 " |
| | SAHANDRARAFANA | 47 " |

Statistique cantonale au 31 Décembre 1968.

Nous avons fait nous même le regroupement par rive.

(2) Chiffre obtenu après un comptage fait par notre informateur-interprète qui habitait ce village.

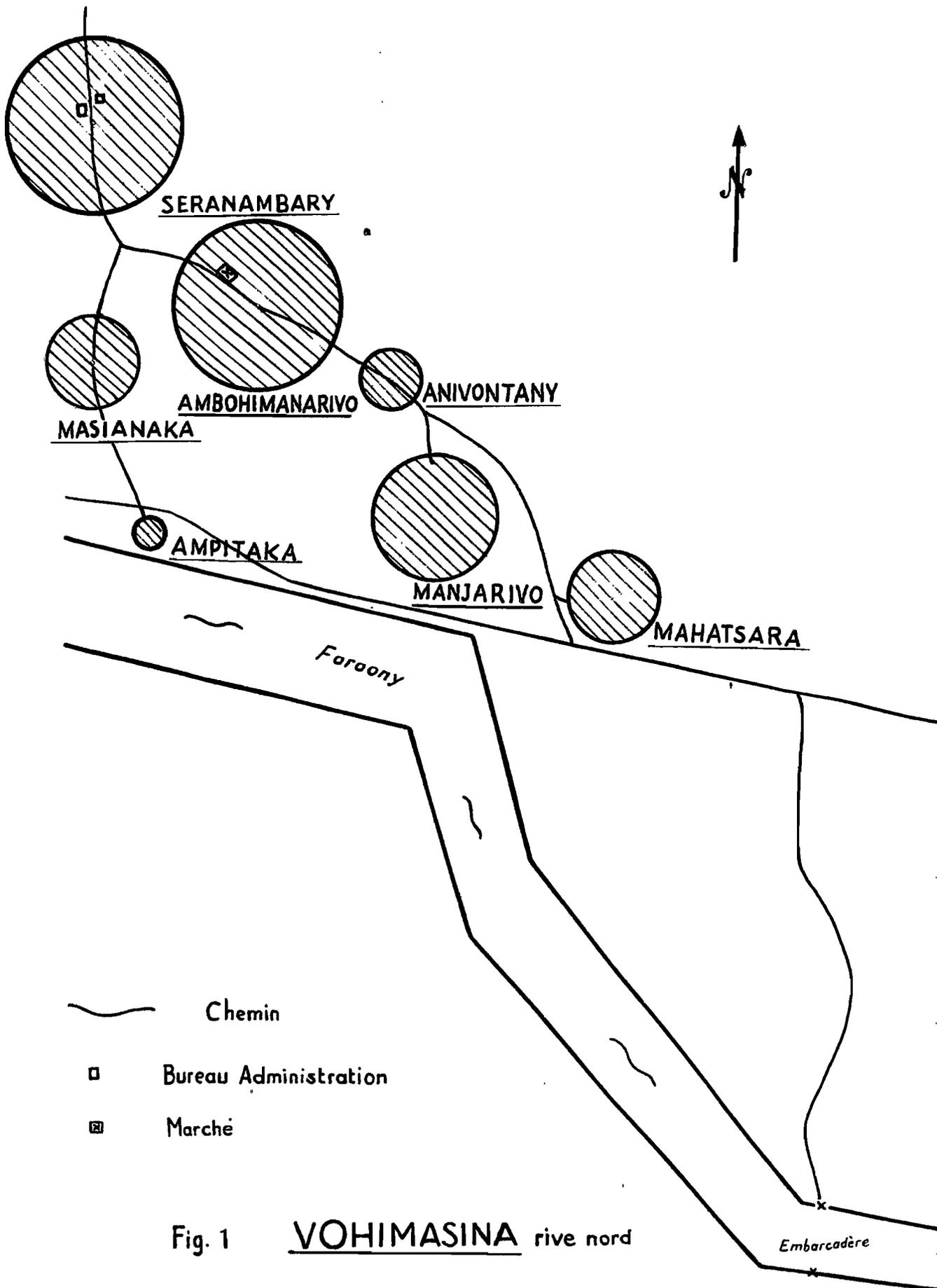
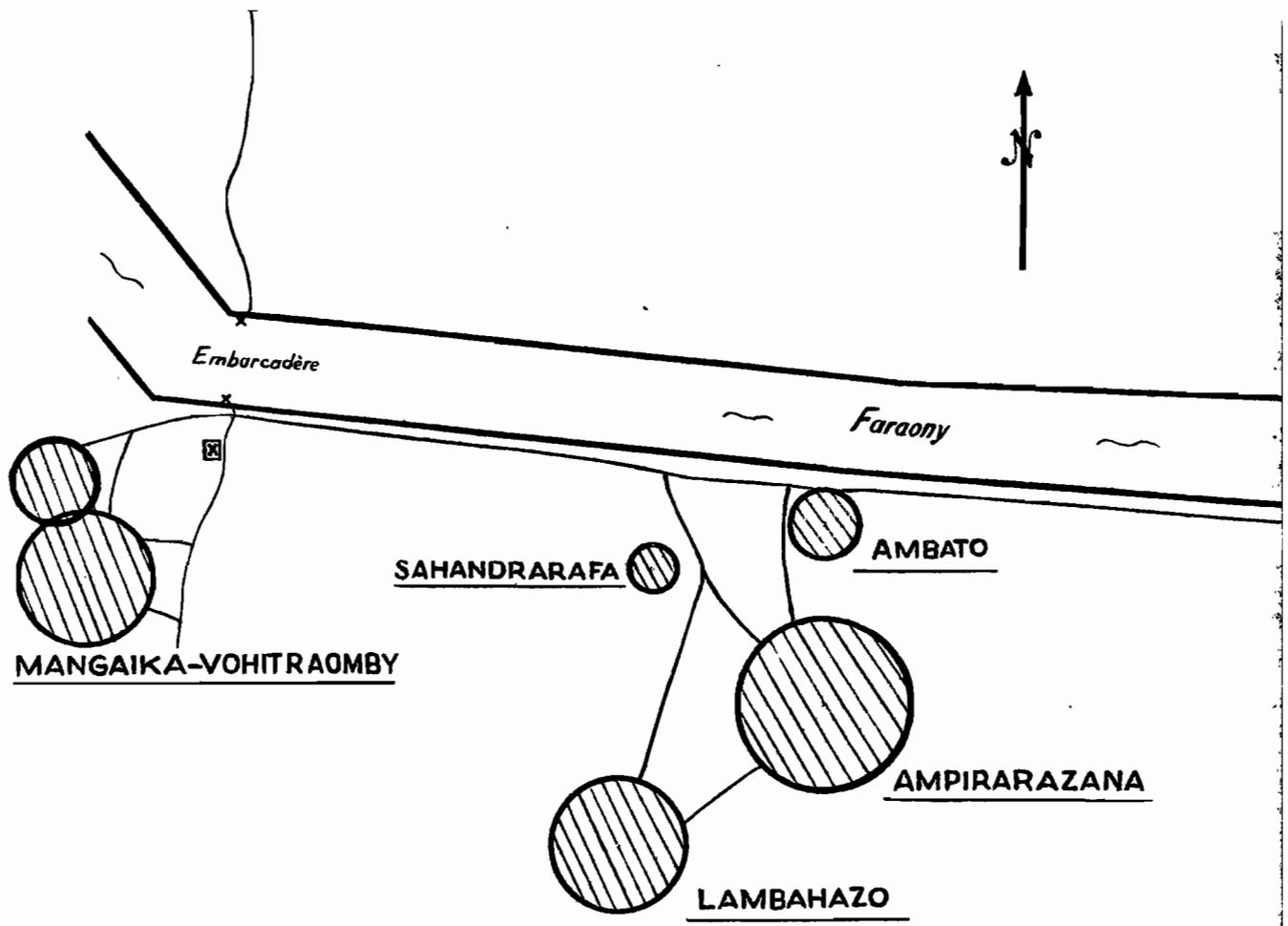


Fig. 1 VOHIMASINA rive nord

Les Villages

- ~~~~~ Chemin
- Bureau Administration
- ▣ Marché



~~~~~ Chemin

☒ Marché

Fig. 2

VOHIMASINA rive sud  
Les Villages

Chacun de ces villages forme un groupement autonome assez nettement séparé des autres. Mais ce mode de groupement un peu dispersé de l'habitat peut être trompeur. En fait, comme nous le verrons au chapitre suivant, la relative autonomie de chaque village ne nuit pas à l'unité de l'ensemble qui forme, peut-on dire, l'agglomération de Vohimasina.

D'ailleurs cette relative dispersion des villages est récente. A part le village de Lambahazo et quelques maisons du village d'Ambohimanarivo-Vohibary (qui portait alors seulement le nom de Vohibary), aucun de ces villages n'existait avant 1945. Cette année là une inondation provoquée par un cyclone emporta l'ancien village de Vohimasina qui était situé plus à l'Est sur la rive Nord, très près du fleuve. Les habitants étaient tous regroupés là; le désastre provoqua leur dispersion. Le fanjakàna empêcha qu'ils reviennent à l'ancien emplacement et chaque chef de lignage choisit l'endroit qu'il lui convenait d'habiter. On profita aussi de l'occasion pour se séparer de tel ou tel lignage ennemi. Ainsi s'explique pourquoi la plupart des clans (nous y reviendrons dans le chapitre suivant) sont scindés en deux ou trois maisons de clan (Tranobe) regroupant autour d'elles un ou plusieurs lignages.

Presque tout chef de famille possède, en plus de sa maison au village, une maison près de ses rizières ou de ses terrains de culture. C'est le "maison aux champs" (trano anàsitra, litt. : maison dans l'herbe). Cet habitat supplémentaire permet d'éviter des déplacements qui feraient perdre trop de temps et de mieux surveiller les cultures. En effet, la population étant nombreuse, beaucoup de rizières et de champs sont éloignés des villages. Lorsque le travail du riz demande plus de soin et de temps (piétinage, repiquage, récolte), ou lorsqu'on défriche la terre pour planter les boutures de manioc, beaucoup de familles partent s'installer à proximité de leur plus grosse parcelle de terre où elles ont construit cette maison sur le modèle des maisons du village. Elles y restent le temps requis pour le travail.

Pour certains encore, cette habitation à la campagne sert de demeure quasi-permanente. Ils n'en possèdent pas moins une maison au village et viennent l'habiter lorsque leur présence est demandée pour une raison familiale ou sociale importante; ils restent donc très présents à la vie du village. S'ils se sont ainsi quelque peu retirés c'est en général pour mieux s'occuper de leurs cultures ou pour garder un vieillard invalide; quelquefois, c'est à cause d'une mésentente avec un de leurs parents ou parce qu'ils ont été rejetés du village.

## II - L'HABITATION

### La Tranobé.

Nous verrons plus loin que cette habitation correspond à une division sociale importante. Comme son nom l'indique, c'est une grande maison; elle est de plus grande dimension que la maison ordinaire. Il y en a souvent plusieurs par village. Deux de ces maisons sont construites en pierre et ciment, et recouvertes d'un toit de tôle.

La Tranobe détermine une portion d'habitat, le faritany, sur laquelle habitent les membres des lignages auxquels appartient cette grande maison; et à chaque lignage est attribué un certain espace dans ce faritany. Les membres d'un même lignage habitent ainsi des maisons voisines; celles-ci ne diffèrent le plus souvent les unes des autres que par la hauteur, les maisons des hommes les plus âgés étant les plus élevées.

### Le type de maison.

La maison est orientée Nord-Sud et bâtie selon un plan quadrangulaire, les façades Est et Ouest étant un peu plus longues (7m sur 10m environ). Elle est surélevée de 60 à 80 cm au-dessus du sol, le plancher reposant sur des poteaux appelés "pieds de sarcelle" (tombo-tsiriry). Certaines vieilles maisons, comme dans le village de Lambahazo, reposent sur une plate-forme de terre de 60cm, de hauteur, et il n'y a pas d'autre plancher à l'intérieur.

La charpente extérieure est en bois équarri. Les murs, le toit, le plancher proviennent d'un même arbre, le ravinala (le ravenale est une Musacée). Les murs sont en falafa, nom donné aux pétioles des feuilles; des baguettes pointues (fenakarana) découpées dans le tronc de l'arbre sont passées en travers de chaque falafa que l'on enfile ainsi côte à côte. Le toit à deux pentes s'élève à 7 ou 10 mètres, parfois plus. Il est fait de feuilles de ravenala (araty) bien sèches et juxtaposées en rangs très serrés;

...

posées horizontalement en sens contraire de la pente, elles sont liées avec des lianes ou des fibres d'écorce aux fotoroka; ces longues perches en bois dur, alignées tous les 40 cm environ, partent du faite et descendent jusqu'au bord du toit. Il n'y a pas de plafond. Le plancher est souvent fait de rapaka, planches découpées dans le tronc du ravenale; il est recouvert de nattes de sol (lafika). On aménage deux portes sur les façades Ouest et Est, très près de la façade Nord; ce sont des panneaux de falafa coulissant le long de la paroi à l'intérieur de la pièce; une planche étroite (apengo), fixée au mur au-dessus de l'ouverture, retient le panneau qui coulisse derrière. Sur la façade Nord, très près du coin Nord-Est, on aménage souvent une fenêtre fermée par un petit panneau de falafa descendant jusqu'au plancher et coulissant comme les portes.

#### Quelques variantes dans la construction

Les murs peuvent être à deux parois, planches de rapaka à l'extérieur, panneaux de falafa à l'intérieur; c'est souvent le cas pour les Tranobe. Certains hommes (de moins de 45 ans) construisent leur maison plus longue; une cloison de falafa permet d'obtenir deux pièces; l'une sert à recevoir les hôtes, dans l'autre se trouve le foyer. Il est rare que le foyer se trouve dans une petite maison adjacente, au Sud de la maison principale. A l'extérieur de la maison, certains aménagent des auvents en prolongeant la pente du toit; soutenus par des pieux de charpente, ils sont recouverts d'araty.

Quelques maisons sont de grandes dimensions, recouvertes d'un toit de tôle; elles comportent des auvents avec un plancher à hauteur de la porte. Elles appartiennent à des commerçants qui en font leur magasin ou à des personnes émigrés qui habitent en ville (à Manakara ou Mananjary le plus souvent) et viennent parfois les habiter pendant la saison fraîche.

#### Foyer et Mobilier

On installe le foyer (fàtana) sur le côté Sud de la maison. Dans un vaste carré de 2,50m de côté une masse de terre maintenue par des planches et assise sur le sol rejoint le plancher de la maison. Il y a deux foyers, chacun étant constitué de trois grosses pierres (toko) sur lesquelles reposent

les marmites. L'emplacement du fâtana est surplombé de séchoir; sur les deux ou trois étagères on étale le bois en temps de pluie, on laisse mûrir le régime de bananes, on place une bouteille de paddy, on range les petites nattes rectangulaires réservées aux repas (fandambanana).

Tous les objets de la maison sont rangés à une place déterminée; on les y remet le soir après le travail (voir fig. 3). Au mur de certaines maisons sont accrochées des nattes (petadrindrina : litt. "appliquées au mur"), vanneries dont certains brins colorés laissent apparaître des inscriptions, paroles de bienvenue et versets bibliques; parfois, ce sont des images découpées dans des journeaux illustrés français, des calendriers.

Le soir, pour dormir, on déroule les nattes (tshihy) réservées à cet usage, on se recouvre d'une longue étoffe blanche, le lamba; en saison fraîche, on déploie une ou deux couvertures, mais tous n'en possèdent pas. On dort allongé la tête au Nord.

Certaines familles ne font pas rentrer les poules dans la maison le soir (au coin Sud-Ouest et derrière le farafara; il y a un panier pour celle qui a des poussins) mais leur ont construit un petit abri en bois et falafa dehors à proximité de la maison.

La récolte de riz, quelquefois engrangée dans une petite pièce qui ferme le coin Sud-Est de la maison, est le plus souvent mise en réserve dans un grenier à part. C'est une petite construction rectangulaire, bâtie en bois de charpente avec un toit en araty; on l'appelle "maison haute" (tranoambo) car elle est ~~justifiée~~ sur quatre gros piquets qui l'élèvent à deux mètres du sol environ. On bâtit ce grenier à l'Ouest de la maison de préférence à moins que la maison voisine de ce côté soit trop rapprochée.

Coin Sud-Ouest

poules  
bêches  
pagaies  
petit balai

Coin Nord-Ouest

bambous (pour puiser l'eau)  
paquets de joncs séchés  
pilons  
mortier  
van

vaisselle  
marmites

bois  
régime bananes  
riz  
nattes de repas  
sur le farafara

louche  
chalumeau  
petit panier à sel

antsibe (coupe-coupe)  
malle  
corbeilles  
sacs de riz, de café

Coin Sud-Est

oreillers  
vêtements sus-  
pendus à une corde

porte ouest

rouleaux de nattes  
suspendus  
vêtements suspendus  
à une corde

fenêtre

porte est

poufs  
queue de boeuf (en haut du mur)

Coin Nord-Est

Fig. 3 - Les Objets dans la Maison

APPENDICE

ETAT SANITAIRE DE LA POPULATION<sup>(1)</sup>

Par rapport à la population qui se présente à l'hôpital d'Ampasimanjeva<sup>(2)</sup>, les personnes venant de Vohimasina paraissent en meilleure condition physique que celles venant d'Ampasimanjeva et de Vohilava. La consommation de poissons, plus abondante à Vohimasina, peut en être la cause. Il y a également moins de lépreux dans ce canton que dans les deux autres, ce qui est le signe d'un meilleur niveau d'hygiène.

Maladies les plus fréquentes

Les maladies des adultes les plus fréquentes sont la tuberculose et les parasitoses; mais la vallée du Faraony ne connaît pratiquement pas de bilharziose ni de filariose.

Chez les enfants, les parasitoses intestinales sont très développées; on détecte aussi parmi eux beaucoup de cas de rougeole (dénommée kisoso par les habitants), des maladies infectieuses diverses comme la pneumopathie, la coqueluche (appelée kohaka). La malnutrition est surtout sensible à partir de 8 mois. A la pesée des nourrissons, on remarque une baisse de la courbe des poids entre 8 mois et 2 ans environ. Le lait de la mère est une nourriture

...

---

(1) Nous devons ces renseignements à l'obligeance du Docteur DIDIER, Médecin-Directeur de la Fondation Médicale d'Ampasimanjeva durant les années 1967 et 1968.

(2) Population reçue à l'hôpital durant l'année 1967 :  
 - hospitalisés : 260 adultes et 60 enfants. - consultations : entre 1.400 et 2.000 enfants par mois; adultes, environ 900 par mois. - consultations prénatales, plus de 150 par mois. - nombre d'accouchements : 380. - nombre de tuberculeux en traitement et régulièrement suivis : plus de 80 enfants et 100 adultes.

trop exclusive jusqu'à un an environ; il y a ensuite un changement trop brusque de régime alimentaire. Ce régime alimentaire est insuffisant et pas assez varié; on remarque surtout le manque de protides car on ne donne ni viande, ni poissons aux tout-petits de sorte que ceux-ci sont moins bien nourris que les adultes. La mortalité est d'ailleurs fréquente entre 8 mois et deux ans; la malnutrition fait que les maladies infectieuses trouvent dans ces jeunes organismes un terrain d'élection.

#### Hygiène générale

Les soins du corps sont bons dans l'ensemble. Cela est dû à la fréquence des bains. Mais les jeunes surtout ne se couvrent pas suffisamment (d'où les nombreux cas de pneumopathie). Pour l'enfant qui a la rougeole, un interdit (fady) défend de la laver, de lui donner à boire. L'eau bue est le plus souvent cuite, ce qui évite les transmissions de maladies par l'eau. Mais les mains sont souvent sales au moment des repas. Les lieux d'aisance recouvrent une aire trop vaste (sous les caféiers qui entourent les villages).

#### Attitudes de la population

On admet facilement que les enfants soient vaccinés (BCG à la naissance pour les accouchements à la maternité vaccination anti-variologique pour les nourrissons et pour les enfants scolarisés). La Nivaquine et l'aspirine sont des médicaments connus et appréciés. Les pesées de nourrissons et les consultations prénatales font venir un bon nombre de femmes que l'on voit régulièrement; dans le cadre de ces consultations, on peut donner des conseils qui semblent bien reçus. Des sages-femmes traditionnelles de Vohimasina ont été contractés par le Médecin et appliquent ses conseils, ce qui rend grand service car la Maternité est trop loin pour les gens de Vohimasina; elles savent dépister les cas difficiles et n'envoient que ceux-là à Ampasimanjeva.

L'hospitalisation est mal comprise car la plupart du temps on envoie les malades quand ils sont dans un état déjà très grave, la consultation des guérisseurs ayant précédé celle du médecin.

CHAPITRE III

ORGANISATION SOCIALE

manara-po ny fombantsika

nos coutumes nous comblent le cœur

Paroles d'un  
habitant.

## I - VOHIMASINA ET LE BAS-FARAONY

Nous avons rendu compte dans un chapitre précédent de quelques données géographiques, démographiques, administratives qui présentent sommairement la région du Bas-Faraony et Vohimasina. Mais l'Antemorø de la vallée du Bas-Faraony comprend cet univers tout autrement que nous ne l'avons présenté. Certes, il signalera bien à l'occasion que la population ne cesse de croître, que les rizières se réduisent à de petites parcelles insuffisantes pour nourrir une famille, que les routes sont mauvaises ou inexistantes et qu'il faut se déplacer à pied, faute de taxi-brousse... Notre interlocuteur cherche à satisfaire ce qu'il pense être notre préoccupation, puisqu'il nous perçoit comme un agent du Fanjakana. Or le villageois communique avec les siens à un tout autre niveau.

L'organisation sociale qui permet aux habitants de se situer les uns par rapport aux autres a comme assise géographique un terroir bien délimité : les deux berges du fleuve où, sur une largeur de trois kilomètres environ se répartissent les villages et se trouvent la plupart des terres cultivées. Ce terroir, et les habitants qui l'occupent, sont perçus dans une continuité temporelle qui remonte aux temps de la prise de possession de cette terre par les Antemorø.

### L'histoire et la Tradition

Les traditions orales sont nombreuses qui relatent l'installation de plusieurs groupes sur le Faraony, le partage des terres auquel ils ont procédé à la suite de combats et d'ententes. Jalousement conservées par les plus anciens, ces traditions sont transmises par bribes à leurs enfants lorsque ceux-ci sont déjà pères de famille. Ces relations se font au cours de réunions intimes qui ne rassemblent pas plus de quatre ou cinq personnes. L'histoire (Ny tantara) est un dépôt sacré que l'on transmet à ses fils à des moments tranquilles loin des oreilles indiscrettes. C'est l'histoire des Ancêtres (Tantaran'dRazana), donc l'héritage propre de la lignée. Elle réunit les locuteurs dans la lignée de leurs ancêtres et c'est pourquoi le mot prend aussi

le sens de généalogie<sup>(1)</sup>. Or les noms des ancêtres ne sont prononcés qu'en des moments précis : rites d'offrande au Dieu Créateur (Zanahary), rite du mariage, bénédictions. De même, les noms des personnes vivantes ne sont pas habituellement prononcés; dès qu'un homme et une femmes mariés ont eu un enfant, on ne les appelle que par le nom de cet enfant, "père de Boto", (Iaban'i Boto), "mère de Boto", (Endrin'i Boto) par exemple.

Ceux qui sont de la même génération s'appellent parfois par leur nom propre, mais pas en public. Ce sont donc les personnes âgées qui connaissent le mieux les noms des vivants et surtout les noms des ancêtres. La connaissance du nom des ancêtres veut dire aussi que l'on sait relater certains faits de leur vie, faire part du fruit de leur expérience. D'où les Tantara forment un corpus de traditions fidèlement transmises à chaque génération pour être retenues et observées; car elles constituent pour le groupe une somme de savoir-faire, un code de lois, des habitudes sociales, un rituel; elles expriment des valeurs essentielles qui cimentent l'unité du groupe et lui

...

---

(1) Autrefois, en Imerina (région des Hautes Terres dont la capitale est Tananarive), généalogie et histoire étaient également confondus. Dans son étude sur l'histoire des rois d'Imerina, A. DELIVRE signale que "le nom malgache tantara avait déjà supplanté au XIX<sup>e</sup> siècle celui qui semble avoir été primitivement employé pour désigner l'histoire passée : les tetiarana (de mitety, parcourir; mitety razana : passer les ancêtres en revue). Les tetiarana sont essentiellement des listes généalogiques où figurent le nom des ancêtres rappelés dans certaines cérémonies religieuses et au cours des kabary". in Interprétation d'une tradition orale, l'histoire des rois d'Imerina. Thèse pour le doctorat de 3<sup>e</sup> cycle. Sorbonne. Paris. 1967. p. 215.

en toutes circonstances une référence à un savoir traditionnel indiscuté (1).

### Le territoire des Antemahanara

L'unité régionale du Bas-Faraony regroupe des Antemoro qui portent le nom d'Antemahanara. C'est un nom patronymique, celui d'un ancêtre lointain qui conduisit un groupe important d'Antemoro Ampanabàka dans cette région(2).

Ce nom Antemahanara est fréquemment rappelé dans les discours qu'échangent, lorsqu'elles se rencontrent, les délégations de villages de la vallée. Il réaffirme l'unité des locuteurs qui, du village d'Ankarimbary-Mahabolo jusqu'à l'embouchure, partagent les mêmes us et coutumes.

...

---

(1) " Les tantara sont donc les récits des faits passés, aussi bien que l'ensemble des coutumes, des privilèges et des situations qui sont le produit actuel de l'histoire. Cette signification complexe recouvre celle du français "tradition", entendu comme patrimoine hérité des ancêtres ( en ce qu'il justifie un état présent, une manière de vivre)". A. DELIVRE, op. cit. p. 216.

Une enquête dans la région portant sur les traditions orales serait une entreprise très délicate. Deux faits récents peuvent encore le montrer. A la fin de l'année 1968, deux enquêteurs vinrent passer deux jours à Vohimasina. Ils réunirent les rois et leur demandèrent leurs généalogies. Ils se heurtèrent à un refus. Le chef des rois leur répondit qu'il pouvait seulement leur montrer sa carte d'identité sur laquelle étaient inscrits son nom et celui de son père. Moi-même, les premiers jours de ma venue, je commis l'erreur de dire que je m'intéressais à l'histoire(tantara) de la région, pensant m'attirer ainsi la sympathie. Je compris vite qu'il fallait retirer ce mot de mon vocabulaire. Ceci m'empêcha pas plus tard de m'entendre conter quelques faits de l'histoire passée, à des moments où je m'y attendais le moins et sous forme de confiance, ce que je pouvais interpréter comme une grande marque de confiance.

(2) Les Ampanabàka, nom de la caste roturière des Antemoro qui, à partir de 1850 environ, commencèrent à se révolter contre la sujétion des Anteoony sur la Matitanana. Beaucoup émigrèrent alors en direction du Nord. Parmi ces Ampanabàka révoltés, GRANDIDIER cite les Antimahanara (Ethnographie de Madagascar, t I, p. 204).

Ce même nom revient sous la plume de J. Ph. ROMBAKA, associé à l'installation d'Antemoro sur le Faraony : "Parmi ceux qui acceptèrent de se soumettre à la monarchie de Ramarohala (roi Anteoony sur la Matitanana), il y avait Rabefarony et Rabekiringy qui habitent à l'Ouest d'Andakary; ils descendaient de la lignée Antemahanara (Antemahanara no firazanany). Leurs descendants partirent habiter à Vohitsivalana près du village d'Anoloka sur la Matitanana, mais ils n'y restèrent pas longtemps; certains émigrèrent sur le Faraony et chacun de ceux-ci s'y bâtit des habitations". Tantara-drazana Antaimoro-Anteoony. Tananarive 1957; p. 22.

Plus à l'Ouest, les habitants de la commune de VOHILAVA s'appellent les Antemaroaomby et forment une unité régionale distincte de celle des Antemahanara. Le village d'AMPASIMANJEVA forme une enclave dans l'unité régionale des Antemahanara; les habitants y portent le nom de Fandalava et se disent venir de NAMORONA.

L'unité régionale Antemahanara se scinde en trois :

- Les villages les plus à l'Ouest : Mahabolo-Ankarimbary, Mitanty, Antanambao.
- La région dite Anivontany, o'est-à-dire celle du milieu, allant d'Ankarimbary à Vatomasina.
- Le vodirano, soit le "bas du fleuve", allant de Vohimasina à la mer.

Pour chacune de ces divisions il y a un grand roi, ny mpanjaka menalamba<sup>(1)</sup>; chaque année, une rotation par village laisse le soin à l'une des villages de choisir en son sein le mpanjaka menalamba. Le "bas du fleuve" ne connaît pas d'autre unité villageoise que celle de Vohimasina dont dépendent les petits villages environnants. La prééminence de Vohimasina, agglomérat de plusieurs villages, comme nous l'avons vu, est reconnue de tous. Le mpanjaka menalamba de Vohimasina est l' "aîné" (zoky) des autres grands rois; il peut être consulté par tous les Antemahanara. On dit de lui "qu'il gouverne de Mahabolo jusqu'à l'épuisement du courant", soit, jusqu'à la mer (izay mandidy any Mahabolo lany valana). Ce grand roi, lui-même entouré d'autres rois ses adjoints (mpanjaka lefitra) est le symbole de l'unité régionale. A la cérémonie annuelle de son intronisation les Antemoro Antemahanara viennent en foule et les autres mpanjaka menalamba de la vallée se déplacent. Autre cérémonie actualisant aussi cette prééminence, le "Bain" (Fandroana) du roi à l'embouchure. Ce rite de purification est accompli par le seul grand roi de Vohimasina qu'assistent un grand nombre de rois et de notables Antemahanara; un autre rite y est joint, "la bénédiction de l'embouchure" (fafy-vinany); elle est accomplie par un membre du groupe descendant des plus anciens maîtres de la terre

...

---

(1) Nous emploierons indifféremment les termes de mpanjaka menalamba et de "grand roi". Nous aurons l'occasion de définir plus loin le rôle exact de ce personnage.

(tompon-tany), groupé dont les principaux lignages habitent Vohimasina<sup>(1)</sup>.

Outre qu'ils sont censés devoir organiser ces cérémonies, les habitants de Vohimasina sont les gardiens des tombeaux; ceux-ci ont été construits au bord du fleuve, sur la rive Sud, à un kilomètre environ de l'embouchure. Les habitants du haut du fleuve, allant enterrer un mort, s'arrêtent à Vohimasina demander la clef de leur tombeau. S'il y a une réparation à faire à un tombeau, le groupe responsable de Vohimasina se réunit et envoie aux parents de la vallée convocations et demandes d'argent pour que le travail soit fait à la date qu'eux-mêmes ont fixée.

Ce sont ces prérogatives diverses qui permettent d'attribuer à Vohimasina le titre de capitale pour la basse-vallée du Faraony. On remarque aussi que cette agglomération de villages n'a pas d'équivalent dans la vallée et la cohésion sociale qui unit cet ensemble de près de 5.000 personnes est assez remarquable.

---

(1) La cérémonie conjointe du Fandroana et du fafy-vinany était sans doute annuelle autrefois, comme en Imerina où le souverain se baignait au seuil de l'année nouvelle. Sur le Bas-Faraony, elle n'a pas eu lieu depuis environ sept ans aux dires des notables; certains d'entre eux expriment le désir qu'on la renouvelle, comme nous le verrons plus loin.

## II - LA TRANOBE

Nous avons vu que dans les villages certaines maisons portent le nom de Tranobe ou encore de Tranolava, ce qui signifie "grande maison", "longue maison". Dehors, à un ou deux mètres du mur Est de la Tranobe, plantée dans le sol mais n'atteignant pas plus de vingt centimètres de haut, une pierre porte le nom de fatrangé; on a laissé un vaste espace libre tout autour. Cette place du fatrangé à l'Est de la Tranobé est réservée au rite de l'offrande du boeuf ou d'alcool (saotra) au Créateur (Zanahary) et aux Ancêtres. Le fatrangé est une pierre de fondation, symbole de la prise de possession du sol par les ancêtres venus construire là la Tranobe.

La Tranobe est une maison commune à un groupe d'habitants mais elle est habitée par le roi (mpanjaka) que les notables du groupe se sont choisis pour un an. Ces ressortissants d'une même Tranobe portent un nom commun qui les désigne eux-mêmes en tant que groupe, et qui s'applique aussi à la Tranobe, au fatrangé et au roi. Ce nom est perçu comme celui d'un ancêtre lointain, ce qui interdit habituellement aux membres d'une même Tranobe de se marier entre eux; on dit parfois d'eux qu'ils sont issus du même ventre (troky)<sup>(1)</sup>. Dans certaines Tranobe, on se reconnaît lointainement parents et pourtant une division en deux sous-groupes existe, pour lesquels il n'y a pas d'interdit de mariage; on peut prendre femme dans le sous-groupe opposé et vice-versa. Ainsi, les Tsiahorona, qui sont nombreux d'ailleurs, se subdivisent en Tsiahorona Antriadrahamasy et Tsiahorona Andriafosa. Ils occupent

...

---

(1) Le sens premier du mot troky est ventre. En certains cas, il semble qu'il puisse désigner la Tranobe. L'expression "troky iraik", "un seul ventre", peut/dire de plusieurs personnes qui sont frères et soeurs car issues du même ventre, ou seulement qu'elles sont parentes car descendant du même ancêtre dont la Tranobe porte le nom.

Beaucoup de noms de Tranobe commencent par la particule Ante, comme Antefotsy, Antenabe, forme que l'on retrouve dans les morts Antemorq, Antemahanara, préfixe Ante, "venant de", peut s'appliquer aussi bien au nom d'un lieu, d'une région - Antemorona devenu Antemorq, "qui vient des bords" -, d'où l'ancêtre serait venu, qu'au nom de cet ancêtre dont le groupe se réclame.

Dans les salutations et les discours, le terme d'adresse envers les ressortissants d'une Tranobe les désigne comme "fils de .....; ainsi, ny zanak'Anteranontany, les fils Anteranontany, ny zanak'Andriamaotra, les fils Andriamaotra....

eux seuls trois villages de la rive Nord (cf. fig. 1); dans deux de ces villages, Ambohimanarivo et Mahatsara, chaque sous-groupe possède sa Tranobe. Mais un seul roi est choisi pour tout un village, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre moitié du village. Dans le groupe moins nombreux des Anteranontany (village de Manjarivo) où il existe aussi une division binaire, il n'y a qu'une seule Tranobe. Les espaces habités par chaque sous-groupe sont bien définis quoique la séparation ne soit pas visible; dans l'un se trouvent les Anteranontany du Nord (Anteranontany avaratra), dans l'autre les Anteranontany du Sud (Anteranontany atsimo); ils peuvent se marier entre eux; la charge royale est transmise successivement à l'un et l'autre sous-groupe.

Les ressortissants d'une Tranobe dessinent <sup>nt</sup>une unité sociale plus large que celle d'une famille ou d'un lignage. A la famille-ménage est attachée une maison, propriété de l'homme qui se la construit dès les premiers jours de son mariage s'il n'en a pas hérité d'une; sa maison trouve place dans l'espace alloué à son lignage patrilinéaire dans le village. Cet espace, ou faritany, généralement d'un seul tenant, résulte du partage d'un espace plus grand que les fondateurs de la Tranobe ont délimité d'un commun accord avec les membres des autres Tranobe du village. Plusieurs lignages sont ainsi rattachés à une même Tranobe. Cette maison appartient à tous mais ce sont les hommes surtout qui s'y réunissent car les femmes sont des étrangères sur le faritany de leurs maris <sup>(1)</sup>.

La Tranobe est à la fois un lieu de réunion, une maison d'hébergement et un lieu de culte, le roi qui l'habite n'en étant que le gardien. Pour transmettre une nouvelle, débattre d'une question, prononcer un jugement ou prendre une décision concernant le groupe entier ou seulement un de ses membres, le roi envoie un appel aux membres de la Tranobe pour qu'ils viennent s'y réunir. Si des étrangers au village se présentent ils viennent saluer le roi. S'il sont attendus, des hommes se trouveront dans la Tranobe pour les accueillir et traiter de l'affaire qui les a fait venir; c'est là le plus souvent que

...

---

(1) Les femmes mariées continuent à appartenir à la Tranobe dont elles sont issues; sur la situation respective de l'homme et de la femme, v. infra ch. VI.

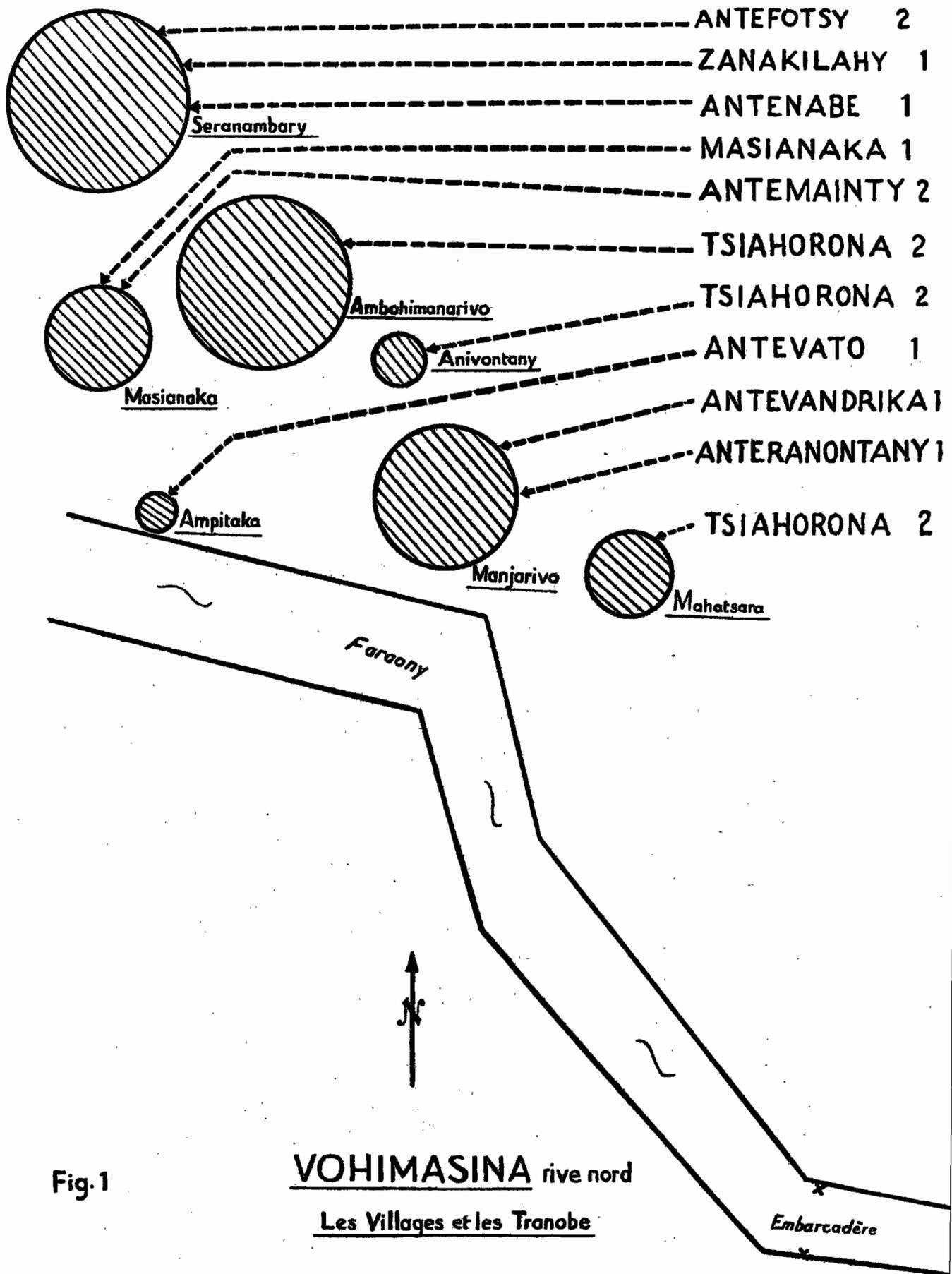


Fig.1

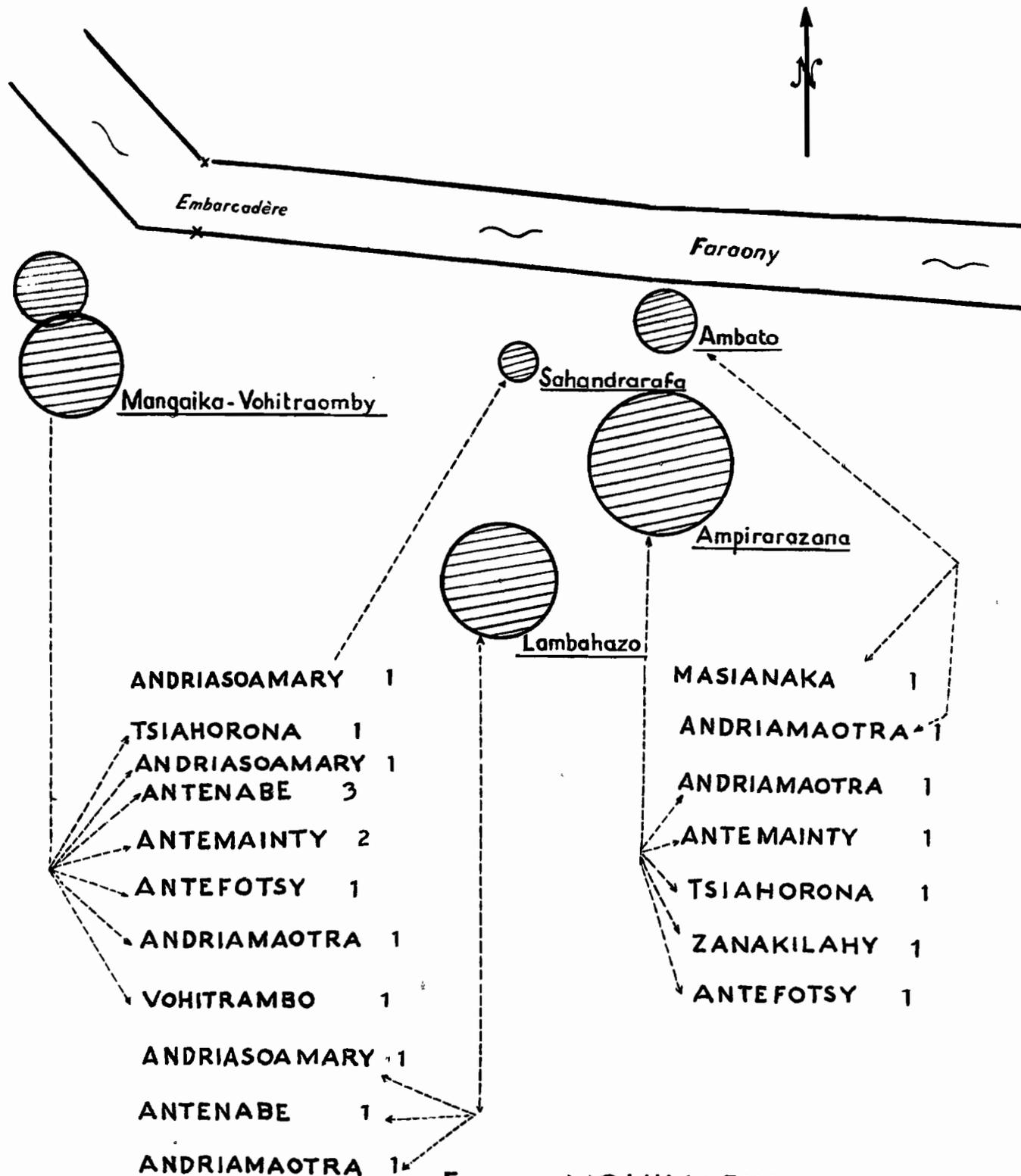


Fig.2 VOHIMASINA rive sud

Villages et les Tranobe

ces vahiny prendront leur repas et parfois même passeront la nuit. Le jour de sa circoncision le jeune enfant est solennellement porté en procession autour de la Tranobe; puis on le fait entrer dans la grande maison avant d'être circoncis à la porte de l'Est. C'est dans la Tranobe qu'a lieu le rite de bénédiction qui consacre l'union des époux. Pendant la veillée des funérailles, le mort est déposé dans la Tranobe et les femmes qui le veillent pleurent et chantent sans discontinuer pour que le lendemain, le défunt, une fois transporté au tombeau, y soit accueilli par les ancêtres et n'ait plus le désir de revenir parmi les vivants.

### Les classes d'âge

Tout individu masculin fait partie d'une classe d'âge dans laquelle il se trouve sur un pied d'égalité avec ses compagnons d'âge. A cette hiérarchie correspondent des rôles et des charges propres.

La succession des classes est la suivante :

- MAVOTROKY et MAVOTAKIBO, les jeunes enfants "au ventre brun".
- BEMINONO, "les grands qui têtent", de 15 à 21 ans environ.
- AMPANOMPO, les "serviteurs", de 21 à 30 ans environ.
- ANDRIAMBAVENTY, les "seigneurs importants", de 30 à 35 ans.
- MATIFARANTSA, le sens du mot est obscur; le Farantsa, au XIX<sup>ème</sup> siècle était un fonctionnaire de l'armée chargé de la distribution des poudres. Cette classe d'âge de 35 à 45 ans env. ne se retrouve pas dans tous les villages du Faraony.
- GARAGEHA, les hommes de plus de 45 ans ainsi que les anciens rois. On donne parfois aux vieillards le nom un peu familier de KISATRA, "ceux qui se traînent".

Le rassemblement des hommes dans la Tranobe obéit à ce classement vertical qui donne aux plus anciens les places d'honneur et le droit à la parole.

Le passage à la classe d'âge supérieure est examiné par les membres de cette classe sur proposition des proches parents de l'intéressé. Le jour où celui-ci est admis à monter (asondrotra) dans la classe supérieure, il

offre à boire dans la Tranobe à ses nouveaux compagnons d'âge. Le passage dans la classe d'âge des AMPANOMPO se fait automatiquement quand le jeune est inscrit sur le registre des impôts.

Les hommes qui font autorité dans la Tranobe sont les GARAGEHA. Ils se divisent eux-mêmes en deux classes : les GARAGEHA MATANJAKA et les GARAGEHA FOTSY LOHA. Ces derniers, les plus âgés, carayant "la tête blanche", ne sont pas plus de deux ou trois dans chaque Tranobe. Ils apparaissent peu aux réunions mais sont toujours consultés par le roi. C'est un conseil d'Anciens que l'on prépare le mariage d'un jeune, qu'un conflit d'héritage divise des parents, que la désignation d'un <sup>roi</sup> crée des oppositions, on s'adresse alors aux Anciens. On se fie à leur expérience, à leur connaissance des habitants. On les consulte souvent dans leur maison car leur femme, si elle est âgée, fait part aussi de son savoir.

On choisit parmi ces anciens celui qui préside aux cérémonies d'offrande envers le Créateur et les ancêtres et qui prononce les prières.

Les GARAGEHA MATANJAKA sont les hommes forts, comme leur nom l'indique. Quoique pas très âgés, ils sont souvent père et aîné (zoki'olo, "aîné des gens") d'une nombreuse famille, enfants et petits-enfants, et leur poids dans la vie sociale est grand. Ce sont eux qui prennent la parole au cours des réunions; certains sont passés maîtres dans l'art oratoire et les ruses du discours; ils sont choisis comme porte-parole du groupe lors d'une visite à un autre village. Lorsqu'une délégation de vahiny, c'est-à-dire, d'"étrangers" (à la Tranobe) est attendue, ce sont eux qui les accueillent et le dialogue s'instaure d'abord entre GARAGEHA avant que des hommes plus jeunes puissent prendre la parole.

Les ANDRIAMBAVENTY et les MATIFARANTSA accompagnent leurs aînés et parfois prennent une part active aux discussions. Ils doivent veiller à l'organisation des événements. Le roi les envoie faire part aux anciens de la réunion qui se prépare. Dans l'attente de visiteurs, ils distribuent les tâches aux AMPANOMPO; ils préparent les cérémonies.

Les Ampanompo ("serviteurs") sont les grands garçons de la Tranobe. A cause de leur jeunesse, ils sont les serviteurs, c'est-à-dire les exécutants des corvées. Dans la Tranobe ils servent les boissons. Au cours des déplacements, ils portent les bagages. Ils sont chargés de porter les morts au tombeau et là-bas placent le cadavre selon les instructions des ANDRIAMBAVENTY.

Chacune de ces trois classes d'âge, MATIFARANTSA, ANDRIAMBAVENTY, AMPANOMPO, s'élit un chef (lehibe) qui peut rester en fonction quelques années ou seulement un an. Les BEMINONO sont sous la dépendance des AMPANOMPO et les aident pour les corvées. Ces classes d'âge à partir des MATIFARANTSA, forment ensemble le groupe des MAROBORY, les "nombreux réunis". Leur chef, ny lehiben' ny Marobory, est le chef des Matifarantsa. Ce groupe se réunit toujours au moment de l'élection d'un nouveau roi.<sup>(1)</sup>.

#### Objets conservés dans la Tranobe

Ces objets conservés dans la Tranobe sont, comme la maison, propriété de tous. On en fait usage en des occasions très précises.

- la vata : ce terme désigne une boîte cylindrique de 80 cm de hauteur et de 30 cm de diamètre environ destinée à contenir du riz. Un usage spécial n'y est attachée que lorsque un mpanjaka menalamba habite la Tranobe. On y conserve les parts de riz collectés dans les Tranobe à l'occasion de la grande intronisation du mpanjaka menalamba. Durant l'année, on y tient une réserve de riz destinée à la nourriture des agents de l'administration qui viennent en visite officielle; les jeunes de la Tranobe du mpanjaka menalamba doivent préparer leur repas.

- la conque(antsiva) : c'est également un attribut du mpanjaka menalamba; on en soufflera au jour de sa grande intronisation, de même quand il mourra, car le mpanjaka menalamba conserve son titre jusqu'à la mort.

- le bouclier : c'est un bouclier rond en bois recouvert d'une peau de boeuf; il sert le jour de la circoncision.

...

---

(1) Sur "les classes d'âge", voir la transcription d'un enregistrement en ANNEXE I.

- laalebasse (kadaha): Le jour des funérailles d'un mort, dans chaque Tranobe on collecte du riz qui sera offert à la famille du mort; le riz qu'apporte chaque femme mariée dans la Tranobe doit remplir laalebasse.

Ces objets sont conservés dans l'angle Nord-Est de la Tranobe. Au mur Est, à l'intersection du toit et du mur, il y a, comme dans les maisons particulières, une ou plusieurs queues de boeuf. On s'en sert pour le rite de bénédiction du mariage.

Le roi (ny mpanjaka)

Le roi qui est le gardien de la Tranobe peut jouer au sein du groupe le rôle d'arbitre mais il ne peut rien décider lui-même. C'est la fonction royale qui a de l'importance, le roi étant chargé de garantir le bon fonctionnement des institutions. Le roi est aussi, pour le Fanjakana et vis-à-vis des autres Tranobe, le représentant du groupe.

Le roi est choisi de préférence dans la classe d'âge des Garageha mais il arrive qu'un plus jeune soit nommé, une rotation par lignage devant être respectée. Des anciens disent qu'autrefois on se préoccupait davantage de l'expérience et de la valeur humaine de l'homme que l'on choisissait; le roi restait souvent en fonction pendant trois ans. Actuellement, le roi quitte sa charge au bout d'un an environ; même s'il n'en a pas l'âge il rentre automatiquement dans la classe des Garageha.

Les Garageha se réunissent d'abord pour fixer leur choix, lequel doit être ratifié par le groupe des Marobory. Aussi tout a-t-il été déjà décidé auparavant au cours de consultations préalables entre les hommes, et les femmes, ainsi mises au courant, peuvent aussi discrètement intervenir.

Une fois l'homme désigné, deux réunions se succèdent, qui rendent l'annonce (fampandrenesana) officielle et durant lesquelles on procède au rite de la petite intronisation<sup>(1)</sup> (fananganana). Les Garageha se réunissent les premiers dans la Tranobe, un autre jour verra la réunion des Marobory. On fête le nouveau roi qui offre à boire du rhum (taoka) et du jus de canne

...

---

(1) La grande intronisation (fanandratana) est réservée au mpanjaka menalamba; voir infra.

légèrement fermenté (betsa-betsa). Avant de boire on procède au rite d'intro-  
nisation : on fait asseoir le roi sur un pouf; littéralement, la traduction  
de fananganana est celle-ci : "l'action de dresser, de mettre debout". Le  
roi domine l'assistance car il jouit de ce privilège de s'asseoir sur le  
pouf (misariry) qui ne sert aux autres que d'accoudoir. On le fait boire alors  
par trois fois ainsi que sa femme qui est présente à la cérémonie.

### III - TRANOBE ET COMMUNAUTE VILLAGEOISE

Nous l'avons déjà signalé, l'actuelle répartition sur les deux rives des villages et des Tranobe est récente. Elle n'est pas le fruit d'un plan préconçu mais est née d'une réinstallation hâtive et désordonnée à la suite du désastre provoqué par le cyclone de 1945. Toutefois, des inimitiés personnelles ont joué et ont contribué à scinder des lignages et à bâtir plusieurs Tranobe de même nom. Des villages ont pu se constituer grâce à l'existence antérieure d'une parenté, à plaisanterie (fanangeña) entre membres de Tranobe différentes ou d'alliances matrimoniales ayant fait naître des intérêts communs.

Ainsi, aucun village ne présente la même situation. Dans certains, on trouve une ou deux Tranobe de même nom, dans d'autres, des Tranobe nombreuses forment dans le village autant d'unités distinctes. Mais il existe dans un même village une communauté de voisinage qui s'exprime à travers l'expression "iray tanàna", "un seul village". Mais ce regroupement dans l'habitat, bien que facteur d'unité réel, ne supprime pas les liens plus profonds qui sont ceux du sang. On fait partie d'une Tranobe ou d'un Fatrangé avant de faire partie d'un village<sup>(1)</sup>. Le regret qu'éprouvent les anciens de la disposition de l'ancien village se fonde sur le fait que chaque unité villageoise ne rassemblait que les ressortissants d'une seule Tranobe.

Actuellement, certaines Tranobe ne rassemblent que quelques familles. Plutôt que d'élire un roi pour elles seules, elles ont conclu un accord avec d'autres Tranobe du même village. Ces Tranobe se sont placées sous un "seul commandement (iray didy). Le roi est choisi chaque année à tour de rôle dans l'un des groupes ainsi réunis. Nous avons vu que le même phénomène existait pour les Tranobe qui se divisent en deux sous-groupes distincts (comme les Tsiakorona).

...

---

(1) Tranobe et Fatrangé sont le lieu d'une intimité d'ordre sacré de sorte qu'à l'étranger on ne dira pas facilement le nom de sa Tranobe alors qu'on nommera sans difficulté le village d'où l'on vient. Le sentiment éprouvé est le même lorsqu'il s'agit des noms des ancêtres et même des vivants lesquels sont rarement prononcés, comme nous l'avons vu plus haut.

La reconnaissance de l'autonomie de la Tranobe se révèle alors essentiellement au moment de la mort de l'un de ses membres; puisque tout ressortissant d'une Tranobe, homme ou femme, revient toujours dans son groupe au moment de la mort et est veillé dans la Tranobe. De même l'enfant sera circoncis dans sa Tranobe; et tout rite d'offrande accompli au Fitrangé.

Quand les membres d'une Tranobe deviennent nombreux, les liens de parenté sont plus lâches et le consensus commun difficile. Les membres de la Tranobe peuvent alors réagir en renforçant leur cohésion face aux autres Tranobe. C'est le cas des Tsiahorona. Ils occupent à eux seuls trois villages de la rive nord et sont représentés par quelques lignages sur la rive sud; ils forment ainsi plus du quart de la population de Vohimasina. Le village d'Ambohimanarivo-Vohibary, fondé au début du siècle par quelques familles à l'emplacement qu'il occupe actuellement est considéré comme le village-mère; des réunions rassemblant tous les Tsiahorona ont lieu périodiquement dans la Tranobe du roi d'Ambohimanarivo. Vis-à-vis de la communauté villageoise de Vohimasina ils ont manifesté leur indépendance il y a à peine deux ans en obtenant du fokonolona (1) de ne plus offrir le riz aux autres Tranobe au

...

---

(1) Fokonolona : litt. " groupe de gens". Ce terme désigne dans beaucoup de régions de Madagascar, l'assemblée des notables pour une communauté villageoise donnée. Cf. la dernière des nombreuses études parues sur le sujet ; René PERRIN, Images malgaches du fokonolona traditionnel, diplôme pour l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Paris. 1968. Pour Vohimasina ce mot peut s'appliquer à la réunion des hommes d'une Tranobe, au travail qu'ils font ensemble (asam-fokonolona), mais convient mieux pour désigner une réunion importante comme celle des hommes d'une rive ou des deux rives. En fait, ce terme est peu employé et semble être un emprunt fait à l'extérieur. Mais la réalité sociologique qu'il exprime demeure, compte tenu de l'organisation sociale des Antemoro.

moment d'un décès; réciproquement, seuls les <sup>1</sup>siahorona, au décès de l'un d'entre eux, apportent cette offrande traditionnelle de riz. Cette décision est interprétée par certains villageois comme une volonté de rupture. " Ils se séparent (de nous), pour l'offrande du riz, dit-on (Nisaraka amin'ny aram-bary izy).

Bien qu'en maintes circonstances l'autonomie de la Tranobe soit ainsi soulignée et que le voisinage crée des relations étroites entre les habitants d'un même village il existe une communauté villageoise qui réunit les habitants des <sup>1</sup>tranobe et des villages des deux rives. Malgré l'extension démographique, qu'elle connaît cette communauté existe réellement et garde le souci de préserver son unité. Elle se fonde historiquement sur un passé commun. Le rappel de l'emplacement antérieur près de l'embouchure, plus que le rappel nostalgique de l'ancien village où l'on vivait davantage rapprochés, évoque le temps de la prise de possession de la terre par les ancêtres; de cette terre fertile qu'ils ont cultivée sont sortis beaucoup d'enfants, et ce n'est pas la moindre fierté des anciens de voir les berges maintenant si peuplées.

L'assemblée des notables dans la Tranobe du mpanjaka menalamba de Vohimasina représente la réunion de tous les Antemahanara de la région. Vory ny Antemahanara, "les Antemahanara sont réunis" est une expression fréquemment entendue dans les discours. L'assemblée se désigne encore par cette expression : "les douze Fatrangé", Ny roa ambin'ny folo Fatrangé; "manière de parler" (fomba fiteny), me dit un ancien, car "lorsque les douze sont réunis, alors tous les Antemahanara sont réunis" (Rehefa vory ny roa ambin'ny folo, da efa vory daholo ny Antemahanara). Il faut aussi rattacher cette expression à une histoire que l'on raconte (dont nous ne pouvons démêler le caractère objectif ou légendaire) et qui veut que le premier ancêtre venu s'installer sur le Faraony ait eu douze enfants dont seraient issus tous les Antemahanara

(1)

---

(1) En Imerina, le chiffre 12 était utilisé "dans l'expression bien connue "les douze rois", résumant à elle seule toute la liste des souverains qui précéderent Andrianampoinimerina (ny roambin'ny folo mpanjaka)."  
A. DELIVRE, op.cit. p.217.

Ainsi l'espace et le temps sont ramenés à l'endroit et au moment précis où se réunissent les habitants de la ville-capitale. Ceux-ci affirment qu'ils sont les héritiers des premiers possesseurs de la terre; leur réunion à l'instant présent est celle de tous les Antemahanara d'hier et d'aujourd'hui. Ainsi commence un discours :

".... Car ici se trouve l'héritage du Faraony, l'arbre dressé depuis le temps des ancêtres, depuis le vénérable père. Aussi, en ce jour, jour spécialement retenu pour nous souvenir de cela, voilà que sont arrivés ici les pères et les mères".(1)

le grand roi aîné (ny mpanjaka menalamba zoky)

Le mpanjaka menalamba de Vohimasina "règne" sur le territoire du vadirano comme sur toute la basse vallée puisqu'il est l'"aîné(zoky) parmi les rois Antemahanara. A l'intérieur de la communauté villageoise le choix du grand roi répond au même souci d'égalitarisme que le choix du roi de Tranobe. Il y a une rotation entre villages et, à l'intérieur de chaque village, entre Tranobe; la Tranobe à laquelle échoit le tour, le choisit comme roi pour le groupe dont il fait partie et pour toute la communauté villageoise.

Mais à Vohimasina, le fait que le territoire habité soit coupé en deux par le fleuve introduit un élément nouveau par rapport aux autres villages de la vallée pour lesquelles seule importe la succession par village et par Tranobe pour le choix du mpanjaka menalamba. Sans briser l'unité de la communauté villageoise, le regroupement de l'habitat de part et d'autres du fleuve crée deux ensembles sociologiques en partie autonomes.

Le langage d'ailleurs souligne la séparation. Dans la salutation qu'échangent des habitants des deux rives qui se croisent en chemin ou se voient dans une maison on entend le mot Finaritra, prononcé alors par celui qui se trouve sur sa propre rive. Or on ne commence une salutation par ce mot que si la personne saluée habite loin de la personne qu'elle visite, ou encore si elle revient après une longue absence. Lorsque les notables des deux rives se réunissent dans la Tranobe du grand roi aîné, chaque groupe s'interpelle en désignant

...

la rive qu'il habite : "O vous des trois collines du sud", "O vous des trois collines du nord", expressions désignant l'ensemble des notables, et par là même des habitants d'une rive (1).

L'institution royale a consacré cette séparation mais sans briser l'unité. C'est ainsi que chaque rive élit un mpanjaka menalamba, toujours selon la rotation habituelle. Chaque année, à tour de rôle, le mpanjaka menalamba d'une rive prend le titre d'aîné (zoky), celui de l'autre rive devenant alors son cadet (zandry). L'aîné est désigné le premier et les notables de la rive opposée (Garageha seulement) se rendent à la proclamation officielle (fampan-drenesana) de son investiture (fananganana, même cérémonie que pour un roi de Tranobe). Sitôt après, a lieu l'investiture du cadet sur la rive opposée. Les notables des deux rives s'y retrouvent mais le grand roi aîné seul ne se déplace pas. La grande cérémonie d'intronisation qui se déroule à la fin du règne, réunit les deux grands rois, également habillés de rouge, dans la Tranobe de l'aîné qui est le principal acteur de la cérémonie. Le cadet apporte un boeuf

---

(1) O telo vohitra atsimo. O telo vohitra avaratra. Le mot vohitra signifie "colline" ou "village".

comme le font aussi les deux autres grands rois de la vallée également présents.(1)

Cette nécessité de nommer deux grands rois à Vohimasina ravive de temps à autres des querelles avec les habitants des deux territoires de l'ouest. Ceux-ci contestent au grand roi cadet son titre de grand roi de peur qu'il ne se considère comme second dans la hiérarchie des grands rois de la vallée. Il arrive que des querelles entre les habitants des deux rives de Vohimasina servent leur cause. Dans les années récentes, il est arrivé que les habitants d'une rive ne désignent pas de grand roi cadet afin de ne pas avoir à rendre hommage au roi aîné de la rive opposée.

### L'exercice du pouvoir royal

Que ce soit à l'intérieur d'une communauté de <sup>T</sup>ranobe ou au sein de la communauté villageoise, le roi élu ne gouverne pas. Il est arbitre en ce sens que c'est devant lui que deux parties en conflit viennent s'expliquer. Mais il ne tranchera jamais seul une question. Toute décision est prise au moment de la.....

---

(1) Cette cérémonie d'intronisation, beaucoup plus solennelle que le fananganana, porte le nom de fanandratana (manandratra : placer haut, honorer), ou encore mais moins souvent, de fanabeazana (manabe : élever) comme à Ambila-Manakara (cf. G. ALTHABE, Schéma pour une anthropologie de la vallée Antemoro de la Mananano. ORSTOM. 1969)

Elle est réservée aux seuls mpanjaka menalamba et clôt leur règne. C'est à partir de ce jour seulement qu'ils revêtent l'ample "habit rouge" (mena lamba), robe qui descend jusqu'aux mollets, et se coiffent du bonnet rouge (satro mena), insignes de leur fonction. Ils en seront revêtus le jour de leur mort. Ainsi, cette intronisation n'est pas une mise en place pour la fonction (ce qu'est le fananganana) mais pour l'état de mpanjaka menalamba que l'on conserve jusqu'à la mort.

Nous n'avons pu assister à cette cérémonie du fanandratana qui a eu lieu à Vohimasina juste avant que nous commencions notre enquête.

collectivité et décidée en plein accord avec ses membres; que quelques anciens et Garageha seulement soient réunis ou que les notables des deux rives soient réunis, l'accord unanime des personnes présentes permet qu'elle devienne effective pour tous; les délibérations se terminent par ces mots : tapaka ny fihena, "la décision est prise", et celle-ci vaut, soit pour tous ceux qui habitent sur le faritany d'une Tranobe, soit pour tous les habitants de Vohimasina. Ce pouvoir collectif de décision porte sur des questions très variées : l'ordonnance des travaux agricoles, la fixation de la date d'une fête, le règlement d'un conflit..

Sur les personnes, des sanctions peuvent être prises. Ces sanctions (sazy) punissent pour des délits mineurs qui ne font pas intervenir les autorités officielles; absence d'un homme à un travail communautaire (asam-pokonolona: nettoyage de l'endroit où on puise l'eau, réparation du toit d'une maison), par exemple. Elle peut s'exercer contre un roi qui s'est montré en public en état d'ivresse. Les femmes peuvent défendre l'une des leurs en demandant une sanction contre son mari qui la bat. Le fautif convoqué dans la Tranobe reconnaît son erreur et paye le prix de la sanction qui varie de 50 francs FMG à une bouteille de rhum ou même à un boeuf (sazi-naomby) ; on achète alors de la limonade, on consomme le rhum ou on partage la viande sur le champ. Toutes les personnes présentes participent à ce partage, signe de la réintégration du coupable dans la communauté.

Plus forte que la sazy, une sanction appelée akivy correspond à la mise au ban de la société pendant un temps indéterminé. Le coupable et sa famille (en général tout le lignage) ne peuvent recevoir l'aide de quiconque; on ne les visite plus; si l'un d'eux meurt ils devront veiller et enterrer seuls le cadavre. Situation, on le voit, intolérable, et qui ne peut durer que quelques mois tout au plus; si la famille ne peut faire lever cette sanction, elle est comme rejetée du village et doit partir. L'akivy peut s'appliquer à un

...

commerçant afin de l'obliger à vendre moins cher (v. au chapitre suivant).(1).

Les seuls ordres que le roi transmet sans qu'ils aient été auparavant discutés sont ceux qui émanent du Fanjakana. Comme nous le verrons dans un autre chapitre, les rois sont régulièrement convoqués au bureau de la commune pour recevoir les recommandations et les ordres du maire ou du chef de canton.

#### la consultation des devins

D'un roi qui remplit bien sa charge, on dit qu'"il sait diriger", mahay mitondra izy; l'ancien ou le garageha est apprécié quand "il sait parler", mahay miroña izy; le devin, quant à lui, est consulté parce qu'"il sait montrer le jour", mahay mampijery ny andro ny ombiasy.

Le père de famille, l'ancien, les rois ne manquent pas d'aller consulter le devin avant de prendre certaines décisions. Celui-ci sait indiquer quels sont les jours fastes qui conviennent pour tel événement; les "jours bons"(andro tsara), par opposition aux "jours mauvais"(andro ratsy).

...

---

(1) Un akivy partiel peut exister, ainsi le cas de ce lignage dans un village de Vohimasina :

Ceux qui viennent visiter (à l'occasion d'un décès, par exemple,) les personnes de ce lignage ne peuvent pas manger ou passer la nuit chez d'autres personnes du village; elles y sont akivy. D'où s'il y a de nombreux visiteurs ils doivent loger dans un autre village. Ceci est la conséquence de l'exemple donné par un membre de ce lignage qui, de son vivant, n'apportait jamais son offrande aux familles qui veillaient un défunt. A sa mort, les membres du village prononcèrent cet akivy sur les visiteurs de ses descendants.

L'akivy est donc partiel puisqu'il n'interdit pas l'assistance en cas de décès (offrande, veille du mort) mais seulement interdit de donner l'hospitalité aux visiteurs de ce lignage. Cet akivy dure depuis plus de deux ans.

Quelques hommes de Vohimasina détiennent ce savoir et sont régulièrement consultés (1).

Nous allons seulement dire brièvement en quelles occasions nous savons que le mpanjaka menalamba et les rois sont allés consulter le plus expérimenté des ombiasy. Celui-ci, homme âgé, habite près de ses cultures à Lokohy non loin d'Ambila-Manakara mais est originaire de Vohimasina. C'est lui qui a désigné le jour où l'on devait faire faire le fananganana du mpanjaka menalamba zoky; mais ce dernier n'est pas resté habiter dans la Tranobe ce jour-là; il a attendu le jour de la circoncision pour occuper la Tranobe et faire une offrande au Fatrangé des ancêtres afin que son règne se déroule bien, comme l'avait indiqué l'ombiasy.

Au mois d'octobre, comme depuis plusieurs mois la sécheresse se visait et que, de plus, beaucoup de personnes mouraient dans le village, des notables des deux rives (garageha matanjaka et fotsy loha) se réunirent auprès du grand roi aîné. Ils avaient à apporter remède à cette situation d'autant plus quelques jours auparavant, une délégation des villages de la vallée (de la région Anivontany, partie du territoire des Antemahanara, comme nous l'avons vu) était venue demander au grand roi de Vohimasina d'agir contre ces fléaux (sécheresse, maladies, morts nombreuses); ils avaient alors exprimé le désir que l'on procède au Fandroana et la fafi-vinany.

Les notables de Vohimasina, au cours de leur réunion, attribuèrent eux-mêmes l'origine de ces maux au fait que la cérémonie du Bain et de la bénédiction de l'embouchure n'avait pas eu lieu depuis longtemps. Il fallait sans doute la refaire. Mais aucune décision ne pouvait être prise avant d'avoir au préalable consulté un ombiasy.

---

(1) On les appelle, tantôt mpisikidy, tantôt ombiasy, quelquefois mpanandro. Cela signifie qu'ils cumulent plusieurs savoirs :

- le mpisikidy est celui qui pratique "la géomancie (sikidy, de l'arabe chikel, figure) par le sable ou par les graines; la combinaison des figures et des emplacements indique l'avenir et la conduite à suivre, quel que soit l'objet : maladie, entreprise amoureuse, expédition de guerre, construction d'une maison, etc.." H. DESCHAMPS Histoire de Madagascar, pp. 58 et 136.

- l'ombiasy est un guérisseur qui sait préparer et utiliser des remèdes, (ody), soit pour guérir un malade, soit pour envoyer la pluie, soit dans un but de purification de la terre et des habitants.

- le mpanandro pratique la divination ou fanandroana (sur le fanandroana et la division du temps, cf. ce qu'en a écrit S. VIANES in H. DESCHAMPS, Les Malgaches du sud-est, pp. 68-70. Les noms des mois lunaires indiqués sont les mêmes que ceux que nous avons entendus sur le Bas-Farany).

Quelques jours après, deux rois partirent en délégation auprès de l'ombiasy pour le faire venir. Car "grâce à l'ombiasy, on guérit la terre de la sécheresse qui l'envahit" (1). Mais ce n'est que de retour chez lui que l'ombiasy utilisa les remèdes pour envoyer la pluie sur Vohimasina. Effectivement, quelques jours après son départ, la pluie commença à tomber et on me fit remarquer que c'était grâce à son action(2).

Pour empêcher les morts et les maladies, on utilisa les remèdes indiqués par l'ombiasy. Un matin, au lever du soleil, auprès de chaque Fatrangé les remèdes furent pilés dans un mortier avec de l'eau du Faraony apportée par des jeunes-filles (3). Puis celles-ci firent des onctions sur le visage et la nuque de ceux qui se présentèrent, ce furent surtout des femmes et des enfants - en prononçant à chaque fois la formule "O telo velona Zanahary", "O Créateur trois fois vivant". Ce rite de purification porte le nom de fitsaboan'ny tany ("guérison de la terre") ou encore fitsaboan'ny tanàna, "guérison du village", donc de ses habitants. En cette occasion, il remplace le rite du Bain à l'embouchure. Les ody, mélangés à l'eau du Faraony, étaient compris comme des revitalisants permettant de lutter contre la maladie et la mort.

Ainsi, le pouvoir des rois et des anciens ne peut être dissocié du savoir des ombiasy; ceux-ci ont un rôle à jouer dans la perpétuation de la tradition et le fonctionnement des institutions.

...

---

(1) tsaboina amin'ny ombiasy ny ahin'andro mamely ny tany

(2) Rappelons que c'était la fin du mois d'octobre, moment où commencent à éclater les premiers orages annonciateurs de la saison des pluies qui commence en novembre.

(3) saramba tsara anarana, "jeunes filles (non mariées) dont le nom est bon", car leurs pères et mères sont vivants.

#### IV - LA COMMUNAUTE DE CLAN

---

Les liens de parenté souvent assez lâches qui unissent les membres d'une ou plusieurs Tranobe à Vohimasina s'étendent à d'autres Tranobe parentes de la basse-vallée. Car les douze clans supposés des origines se sont multipliés et ont essaimé le long des berges en remontant le fleuve. Ainsi la communauté de Tranobe qui ne rassemble parfois que quelques lignages s'inscrit dans un ensemble plus large qui est la communauté de clan. Les membres d'un clan portent habituellement le même nom et s'affirment tous comme les descendants d'un ancêtre commun.

La mort est le moment privilégié qui manifeste cette unité de clan. Qu'un homme de Vohimasina meurt dans la vallée loin de son village il sera transporté et veillé à la Tranobe de son clan la plus proche; il n'est donc pas toujours veillé dans la Tranobe dont fait partie son lignage. Une femme décédée, par contre, sera transportée dans la Tranobe où habitent ses proches parents car c'est à eux que reviennent les dépenses des funérailles. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce fait.(1)

Le tombeau est l'expression visible de l'unité du clan.(2) Les dépenses occasionnées par l'entretien du bâtiment ou par la construction d'un tombeau(3) sont partagées entre tous les membres du clan y compris ceux qui ont émigré loin de la région. C'est la tranobe aînée de Vohimasina qui est chargée de calculer.

...

---

(1) Les femmes qui quittent leur Tranobe au moment du mariage restent membres de leur clan d'origine et sont enterrées dans le tombeau du clan.

(2) iray kibory : "ils sont un seul tombeau".

(3) un cinquième tombeau en pierre est prêt d'être terminé; voir infra dans le chap. IV, l' "utilisation des ressources ".

La plupart des tombeaux des Antemahanara sont regroupés en deux endroits, sur la rive sud du fleuve à un kilomètre à peine de l'embouchure pour presque tous les clans représentés à Vohimasina, et l'autre emplacement se trouve à l'ouest du village de Vatomasina. Vatomasina et Vohimasina sont les villages les plus anciens de la vallée et on peut reconnaître vraiment comme Antemahanara ceux qui déposent là leurs morts(1).

A Vohimasina, deux Tranobe n'ont pas construit leurs tombeaux à l'embouchure mais près du village. Cela indique une assimilation plus tardive aux Antemahanara ou encore rappelle une subordination ancienne et toujours présente aux esprits.

Il en est ainsi des Antevato du village d'Ampitaka qui ne regroupe que quelques familles. Leur origine exacte ne nous est pas connue; mais certaines familles se savent descendantes de seigneurs Anteony qui avaient émigré autrefois dans la région de Mananjary; ils se seraient ensuite replié sur le Faraony. La plupart de ces familles Antevato vivent sur les cultures mais ils sont présents aux cérémonies coutumières : funérailles, fêtes. Ils partagent le pouvoir royal avec les Masianaka, leurs voisins (iray didy).

...

---

(1) l'emplacement des tombeaux est une "terre sacrée" (tany mahery). Hery signifie "force, vigueur, vertu des objets" (Dict. MALZAC). On ne s'y rend qu'en groupe, pour enterrer un mort, pour faire un rite d'offrande, pour travailler au tombeau. Les esprits (angatra) peuplent cet endroit.

Le cas des Antevandrika dans le village de Manjarivo est différent. Ce sont d'anciens serviteurs qui servaient autrefois dans les autres Tranobe, habitant ainsi auprès de leurs maîtres. On dit qu' "ils s'appuyaient sur la Tranobe".(1)

Avant 1945 déjà, ils s'étaient ainsi rassemblés dans une Tranobe indépendante. Venus de Tranobe différentes rien ne les apparente entre eux. Ils restent considérés comme de classe inférieures et se marient presque exclusivement entre eux et avec les membres d'une autre Tranobe Antevandrika qui s'est constituée de façon semblable à Ampasimanjeva il y a une dizaine d'années. Le roi qu'ils élisent chaque année ne peut occuper le poste de grand roi mais il prend part aux réunions des rois et aux délibérations du fokonolona. Au moment d'un décès, une délégation des Antevandrika apporte la part traditionnelle de riz et d'argent.

Dans certaines Tranobe il y a des anciens serviteurs qui ont préféré rester habiter auprès de leurs anciens maîtres. Leur ancienne condition n'est jamais rappelée et seuls d'ailleurs quelques personnes la connaissent. Les Antevandrika au contraire, ayant en quelque sorte officialisé leur état passé en se regroupant l'ont fait connaître à tous et les enfants eux-mêmes ne l'ignorent pas. Pour les anciens serviteurs demeurant dans les Tranobe des difficultés peuvent surgir au moment des mariages; actuellement la pression des jeunes peut obliger les parents à céder ou encore une condition économique un peu supérieure porte à être indulgent sur les antécédents généalogiques. Mais le regret de cette hiérarchie ancienne pointe encore chez plus d'un ancien se réclamant d'un lignage supérieur. Avec mélancolie, l'un deux un jour m'affirma :

...

---

(1) Niankina tamin'ny Tranobe izy.

"Tel est le proverbe : "Ceux qui étaient d'abord en haut sont retournés en bas, ceux qui étaient en bas sont revenus en haut." De même ici maintenant. C'est-à-dire que ceux qui dominaient et que les gens servaient sont maintenant des serviteurs, et les serviteurs d'autrefois sont devenus les maîtres". (1)

Nous pensons qu'il y a eu chez ceux qui ont créé cette unité territoriale et sociale des Antemahanara une volonté d'effacer les anciennes hiérarchies, d'autant qu'ils étaient des Ampanabàka dissidents. D'où l'assimilation des lignages Anteony (il y en a chez les Antevato comme dans d'autres Tranobe de la vallée). Les serviteurs ont pu garder un temps leur condition subalterne mais avec la colonisation celle-ci s'est peu à peu estompée et seuls les plus âgés dans chaque lignage en conservant la mémoire(2). Mais la constitution de la Tranobe Antevandrika a fait ressurgir aux yeux de tous cette ancienne sujétion.

Le seul privilège encore souligné à Vohimasina et que personne ne conteste est celui accordé à ceux que la tradition (Tantara) reconnaît comme les anciens maîtres de la terre (tompon-tany), les Zanakilahy. Ils affirment être originaires d'Ankalalao, lieu-dit situé près de l'embouchure, sur la rive nord.

...

---

(1) " Ny ohabolana hoe : Ny aloha ny ambony mody ambany, ny ambany koa mody ambony; Misy ato izao. Izany hoe : ny nanandevo teo notompchin'ny olona da manjary andevo izao, ny andevo teo izao no manjary tompoina.

(2) Ceux-ci avant de mourir, transmettront à leurs frères ou à leurs fils les noms de leurs ancêtres et ce qu'ils savent de leur origine (Ampanabàka, par exemple); et ils leur feront part de ce qu'ils savent de l'origine des autres lignages.

D'autres Zanakilahy de la vallée se rattachent à eux, de même que des Zanaki-lahy, vivant en pays tanala (et assimilé aux Tanala) à l'ouest de Sahasinaka, se disent également originaires d'Ankalalao(3). Il est possible que ces Zanaki-  
lahy se soient trouvés là avant l'arrivée des Antemoro dans cette région. Ils sont considérés comme les "aînés des gens" (zoky-olo). A ce titre, c'est toujours l'un d'eux qui fait le rite de bénédiction à l'embouchure lors de la fafy-  
vinany et qui prononce les prières lors de l'offrande du boeuf que l'on tue sur place. On remarque aussi que ce sont les Zanakilahy qui acceptent le moins facilement les mariages entre ceux qui sont liés par une parenté, même lointaine, se rattachant à leur Tranobe. (4)

---

(3) Renseignements communiqués par le Père R.DUBOIS, prêtre catholique travaillant depuis 17 ans dans la région du Bas-Faraony et dont une publication sur les Antemoro fait autorité (v. en bibliographie).

(4) Sur le rite que l'on accomplit alors, v.infra, ch. V.

## V - L'UNITE VILLAGEOISE

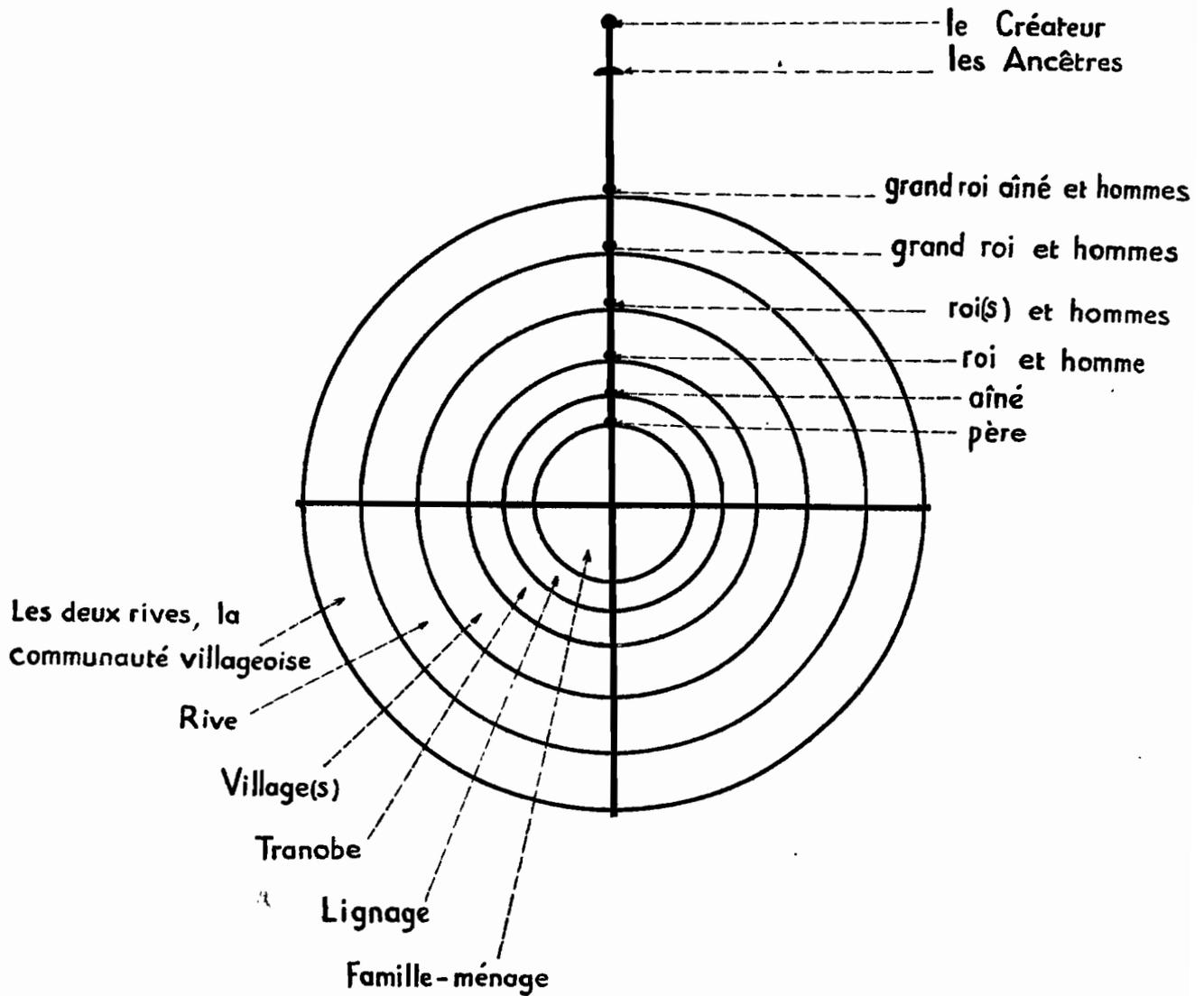
### la structure des rapports sociaux

La communication entre les individus s'établit selon une double structure de rapports. Une structure horizontale place côte à côte les lignages dans la Tranobe, les Tranobe s'associent dans un même village ou se regroupent dans un clan; chaque rive forme un ensemble autonome mais la communauté villageoise issue des douze Fatrangé des origines rassemble les habitants des deux rives dont l'unité est manifesté dans le couple des deux mpanjaka menalamba et l'intervention annuelle des titres d'aîné et de cadet. C'est en somme un emboîtement des unités sociales les unes dans les autres. La structure verticale, consacrée par la stratification en classes d'âges, reconnaît à chaque unité un aîné : le père dans la famille, l'aîné dans le lignage, le roi et les anciens dans la Tranobe... (v. Fig. 3).

Un point de référence unique commande toute la structure en ses deux composantes, horizontale et verticale. Il est situé dans le temps des origines qui englobe l'acte créateur du Zanahary, la prise de possession de la terre par les Ancêtres. La constitution des clans et l'établissement de la tradition.

Tout dialogue s'insorit dans cette structure. L'Individu ou le groupe se présente en face d'un autre individu ou un d'un autre groupe et leur ~~re-~~naissance dépend de leurs situations respectives : compagnon(s) d'âge, parent(s) de la même génération, Tranobe autonomes, aîné(s) ou cadet(s). La communication peut s'établir à un niveau d'égalité sur le partage d'une condition commune, parenté ou voisinage; et celle-ci n'est jamais ~~re-~~connue sans la référence à un médiateur commun aux deux parties et qui leur est supérieur, que ce médiateur soit ou non présent. Pour tous, l'ultime référence, ce sont le Créateur et les Ancêtres; à l'intérieur de la communauté villageoise, il y a comme des médiateurs délégués; pour chaque unité sociale, il s'agit de l'autorité immédiatement supérieure.

Fig.3 . VOHIMASINA Schéma de la  
Structure sociale



Cette structure ne nous donne pas seulement le cadre de toute communication mais donne sens à l'activité de chaque instant. Que ce soit le père de famille qui travaille pour nourrir sa famille, le roi et son conseil qui prononcent une sanction, les anciens qui refusent la cohabitation pour deux jeunes époux jugés trop proches parents, à chaque instant, le rôle assumé par l'individu ou par le groupe, fils, père, roi, ombiasy, classe d'âge, répond à un ordre établi par les Ancêtres, lahadrazana, et qui justifie l'évènement (1).

Nous aurons donc à chercher la compréhension des évènements dans la référence à cet ordre traditionnel (en ce sens qu'il est répercuté par la tradition); soit que ces évènements trouvent leur entière justification dans la conformité à cet ordre, soit qu'ils soient aberrants par rapport à lui (2).

...

---

(1) Lahatra : rang, alignement, ordre, organisation.

(2) Les descriptions ultérieures, activités économiques, éducation, le rapport homme-femme, les rapports avec le Fanjakana prendront alors un sens.

## L'échange verbal et le jeu politique

La volonté de ne faire qu'un, qui répond en partie aux impératifs de la tradition, se trouve contrecarrée par les conflits de tous ordres qui peuvent éclater aux différents niveaux de relation. Il n'est pas question ici de passer en revue des divers conflits possibles. Ils peuvent être ici favorisés par la pression démographique (conflits de génération plus aigus qu'autrefois), par les difficultés économiques (difficulté accrue d'assurer sa subsistance), par la volonté même des habitants d'éviter tout éclatement de la communauté. C'est par les phénomènes sociaux et culturels qu'il met en évidence que le jeu des conflits nous permet d'obtenir une meilleure compréhension de cette société.

Une des plus grandes joies des habitants est de se retrouver nombreux à converser, à entrer en communication par la parole. L'échange verbal, né de la cohabitation, nous apparaît comme une des expressions fondamentales de leur culture (1).

- 
- (1) Par le fait même déjà que ces échanges soient très nombreux et très variés. Le mode d'expression le plus caractéristique de cette civilisation est la parole.

Quant au contenu même de la communication il justifierait bien des enquêtes. Les quelques enregistrements que nous avons faits et dont nous utilisons les transcriptions à un moment ou l'autre de cette étude ne donnent qu'une faible idée de la richesse de ces rapports verbaux.

Ajoutons d'ailleurs qu'outre les difficultés du dialecte antemoro (quoiqu'il soit très proche de la langue merina, la langue officielle pour Madagascar) beaucoup de mots et d'expressions revêtent des sens précis, selon l'événement qui se déroule, la qualité des locuteurs en présence, et évidemment en fonction de la structure sociale dans laquelle s'inscrivent les rapports. D'où l'insuffisance d'une simple collecte de textes et la nécessité d'enquêtes et d'études pluri-disciplinaires.

À propos de "la manifestation verbale de la communication" et du "contenu verbal des événements", on trouvera une analyse éclairante dans G. ALTHABE, Communautés villageoises de la côte orientale malgache betsimisaraka ORSTOM 1966. t.III. p. 507-545. Le procédé littéraire de la polysémie n'a rien de surprenant dans la langue malgache. Bakoly DOMENICHINI - RAMIARAMANANA l'a constaté dans ses traductions de poèmes traditionnels malgaches et cite à ce sujet "un article de Paul OTTINO récemment paru dans "L'Homme" : "Un procédé littéraire malayo-polynésien. De l'ambiguïté à la pluri-signification". "Hainteny d'autrefois, Haintenin'ny Fahiny. Librairie Mixte. Tananarive 1968. P. LVI note 105.

L'homme est malheureux quand il est seul. Si cela est vrai partout et à tous les âges de l'histoire, ce fait est particulièrement souligné ici. Quelle joie pour quelqu'un qui envisage un déplacement et qui trouve un compagnon (akama) pour faire route avec lui; ils pourront causer (mikorana) ensemble. Les étrangers (vahiny) qui passent au village, hormis le temps des repas où on les laisse entre eux, sont toujours entourés de gens qui viennent pour les saluer et converser avec eux (1). En dehors des temps de travail, les hommes se retrouvent fréquemment pour causer, que ce soit dans les maisons ou dans les Tranobe; dans la journée, les femmes et les jeunes-filles tressent les nattes dans la maison de l'une d'elles afin de pouvoir bavarder ensemble. On ne doit pas normalement laisser seul le grand roi lorsqu'on sait qu'il est dans sa Tranobe; il faut lui tenir compagnie; et cette marque de respect et d'obligeance est encore observée (2).

- 
- (1) On appelle vahiny les étrangers au village; mais à leur passage ils prennent part à la vie sociale. Qu'ils soient Antemoro ou non ce sont en fait des visiteurs : personnes venues prendre part aux funérailles, troupe de musiciens, marchands itinérants.... Les vrais étrangers sont appelés vazaha; ce sont des étrangers au pays ou encore des personnes qui vivent à l'extérieur de la vie traditionnelle du village; en ce sens, des fonctionnaires peuvent être appelés vazaha.
- (2) Plus d'une fois, au retour d'une visite faite au grand roi, on est venu me remercier d'avoir ainsi été converser chez lui.

On peut alors réellement parler du "jeu" des rapports sociaux et politiques. C'est une des composantes de la prise de parole(1). De longs moments sont souvent nécessaires pour prendre des décisions même mineures : on discute longuement pour fixer le jour d'un travail communautaire ou attribuer à chaque classe d'âge son travail, pour déterminer quelles seront les personnes qui participeront à une visite de condoléances, pour faire avancer un homme dans une classe d'âge supérieure... En plus des cas où, par plaisir ou par intérêt, tel ou tel cherche à retarder la prise de décision, l'échange de paroles, revêtant un aspect quelque peu solennel et important, il ne souffre pas que l'un ou l'autre veuille clore rapidement la discussion sans que chacun ait pu, sinon s'exprimer, du moins donner son assentiment par l'intermédiaire d'un parent plus âgé.

Après les longues salutations, les remerciements (on remercie ceux qui se sont déplacés; on remercie les membres de la Tranobe qui accueille), quelquefois après avoir bu ensemble, on engage la discussion. Mais chacun ne dévoile que progressivement sa pensée surtout lorsqu'il s'agit d'un kabary. Les orateurs s'affrontent comme des lutteurs; le kabary est d'ailleurs souvent comparé à un combat(ady). Dans chaque délégation on commente à voix basse les paroles des orateurs qui se succèdent; après chaque intervention on laisse le temps à la partie adverse de mettre en avant l'homme qui sera le plus habile à

...

---

(1) Six verbes expriment l'échange de paroles : mikorana, miroña, mivolana, miteny, mikabary, miresaka; le premier veut dire proprement, "causer", "converser"; les trois suivants indiquent que la conversation devient une discussion. S'il s'agit d'un kabary, alors ce "débat" peut être grave; par exemple, une Tranobe veut se séparer d'une autre, les Tsiakorona proposent la séparation pour l'offrande du riz; au terme du débat il faudra parvenir à une entente; sinon on remettra la réunion pour le lendemain. Mais le kabary fait par un fonctionnaire n'est qu'un discours qu'il faut seulement écouter, tandis que le resaka dans la Tranobe est une discussion (cf. le kabary du Préfet et le rôsaka du roi mis en parallèle dans le texte sur les "classes d'âge", v. ANNEXE I.)

répondre. Si l'on s'entend assez vite sur la décision à prendre, alors la discussion prend rapidement fin. L'un des rois (s'ils sont plusieurs) résume le débat et énonce la décision prise. Un garageha répète les termes de la décision, prononce les mots de la fin, "la décision est prise" (tapaka ny fihena) et les hommes se séparent.

Si la discussion reste en suspend, on se sépare non sans se demander de part et d'autres si certaines intentions ne sont pas restées cachées; on recherche les vrais motifs pour lesquels on n'a pas réussi à clore le débat. Il en fut ainsi lors de la réunion des notables au sujet de la sécheresse et des maladies dont nous avons parlées plus haut. Bien que plusieurs fois on proposa de faire la cérémonie du Bain et de la bénédiction à l'embouchure, aucune décision ne fut prise à ce sujet. C'est le recours à l'ombiasy qui permit de clore temporairement la discussion. Des conflits d'influence et d'intérêt étaient sous-jacents au débat. En effet, il y eut d'abord la première réunion des seuls notables du nord (de Vohimasina) avec les délégués de la région d'Anivontany, à la demande de ces derniers. Ceux-ci auraient voulu que le grand roi aîné, alors roi d'une Tranobe de la rive nord, prenne la décision de faire la fafi-vinany sans consulter les notables de la rive sud. Ils auraient ainsi pu provoquer un conflit entre les deux rives. Mais le grand roi aîné et son conseil préférèrent attendre, pour réunir plus tard, comme nous l'avons vu, les notables des deux rives afin d'envisager l'éventualité de faire la fafivinany. Ceux-ci furent tout aussi partisans de cette décision. Parmi ceux qui insistèrent pour que l'on consulte l'ombiasy certains y voyaient le moyen d'éviter cette cérémonie; c'était des membres de la Tranobe du grand roi. Sachant que les frais de la cérémonie seraient en grosse partie à la charge de leur Tranobe ils voulaient éviter qu'on prenne la décision de la faire.

...

La cérémonie du fitsaboan-tanàna décidée au cours d'une réunion des rois des deux rives avec la présence de l'ombiasy donna provisoirement satisfaction à tous. Mais la résurgence d'un débat, soit entre les notables du nord de Vohimasina et ceux de la région d'Anivontany, soit entre les notables des deux rives au sujet de la cérémonie à l'embouchure, reste toujours possible.

Ces nombreuses conversations, ces réunions et ces débats sont à la fois une forme de loisir et une forme de culture; ils donnent à la vie sociale sa saveur. Mais la réalité plus profonde qu'ils manifestent et dont ils ne sont en somme que le corollaire obligé c'est la volonté de raffermir et même de sentir l'unité du groupe, considérée comme une valeur essentielle. Car le rapport politique qui s'exprime sous la forme d'une recherche de résolution des conflits se conforme aux limites que lui précise la structure sociale hiérarchisée que nous avons décrite. Il reste un jeu dans la mesure où il n'entame pas vraiment la cohésion du groupe et ne remet pas en cause le laha-drazana. Des ruptures peuvent se dessiner à l'intérieur de la structure, un groupe manifester son indépendance, provoquer un regroupement plus vaste pour s'affirmer plus fort. Des changements peuvent modifier la position des collectifs les uns par rapport aux autres mais le système de relations n'en demeure pas moins fondamentalement le même et la remise en cause de l'unité villageoise est toujours provisoire.

Il faut aussi noter ce trait caractéristique qui ressort de cette analyse des rapports sociaux et des coordonnées de l'espace et du temps dans lesquels ils s'inscrivent, qui est l'égalitarisme. L'affirmation de cette égalité, aussi bien entre collectifs qu'entre lignages et entre individus est un puissant facteur de cohésion. Rappelons-nous qu'un passé assez récent nous montre les Ampanabàka réunis pour rejeter la sujétion de leurs seigneurs Anteoany. D'où la volonté d'effacer entre eux les traces d'une

quelconque domination. Elle se manifeste notamment dans la rotation des rois entre villages, Tranobe et lignages. Alors qu'il existe chez les Anteoony une royauté héréditaire, le roi Ampanabàka est toujours élu. L'appellation Antemahànàra est le signe d'un regroupement de Tranobe d'origines diverses mais confondues sous le signe d'une seule appartenance(1).

L'unité villageoise se réalise donc sous le signe de cet égalitarisme qui, au niveau social et politique, cherche à estomper les différences. La hiérarchie en vigueur ne fait ressortir que les différences d'âge (2). Et présentement, cette société, trouve une suffisante cohésion dans le schéma social traditionnel élaboré par les Ancêtres et affirme sa volonté d'y puiser la force de vivre et de se développer.

---

(1) Le regroupement des Antevandrika a été une des dernières manifestations de cette volonté d'égalitarisme, mais elle a en partie avorté. Ils ont bien constitué une Tranobe indépendante mais sans acquérir les mêmes droits que les autres.

(2) Un penseur malgache voit dans la division en classes d'âge "une preuve de plus que ce qui importe (dans la société malgache) ce n'est pas les différences mais la similitude, la ressemblance. L'âge est effectivement ce qu'il y a de moins relatif dans les valeurs humaines. Une année est la même pour tous et l'expérience de la vie augmente avec l'âge d'une manière égale pour tous..... Cette intuition d'une similitude première des individus a guidé le Malgache dans sa conception de la vie et des valeurs sociales."  
R. ANDRIAMANJATO : Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache.p. 80

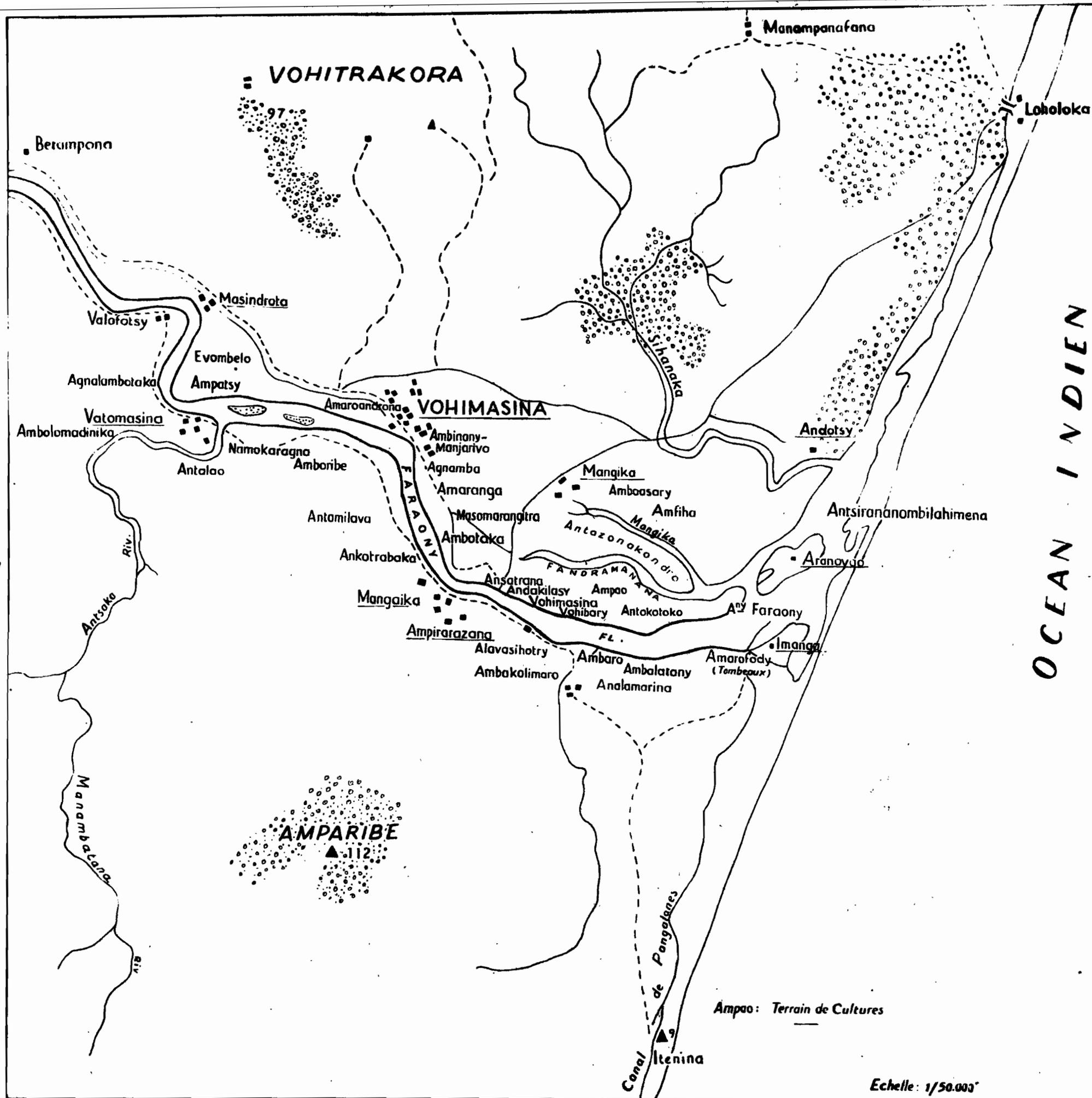
CHAPITRE IV

ACTIVITES ECONOMIQUES

Ny mpanana, mpiantoka ny tsy manana,  
ny tsy manana, mpiantoka ny manana.  
Izay no fiainana.

Ceux qui possèdent soutiennent ceux  
qui n'ont rien  
Ceux qui n'ont rien soutiennent sur ceux  
qui possèdent.  
Telle est la vie.

Parole de sagesse  
d'un homme  
de Vohimasina.



## I - LE PAYSAGE AGRAIRE

Le long du Bas-Faraony le paysage frappe par sa verdure, par les signes d'aménagement humain qu'il révèle. Il suffit d'emprunter la piste qui conduit d'Ampasimanjeva à Vohimasina (et qui longe le fleuve) pour voir ces surfaces de terre aménagées en rizières entrecoupées de diguettes ou ceinturées de bananiers, ces jardins clos où sous les feuillages des caféiers, des girofliers ou des orangers on voit pousser des ananas, où les cannes à sucre voisinent avec les tiges de manioc, ces champs où le père et ses enfants luttent avec les herbes folles. Tout le long du fleuve et sur une largeur de 1 à 2 kilomètres l'homme a façonné le paysage. On a à peine passé l'emplacement d'un village que la même végétation reprend; champs, plantations, rizières se succèdent.

A l'Est de Vohimasina jusqu'à l'embouchure les alluvions ont garni une plus large étendue de terre et nombreux sont les habitants qui y possèdent un champ ou une rizière. Retenue par le cordon lagunaire, l'eau ne s'écoule que lentement dans la mer et elle remonte vers les terres le long de deux bras, parallèles au fleuve, sur la rive Nord, Antazonakondro et Mangika. Les terres dénommées, Amfiha, à l'Est du bras d'eau Mangika, Antazonakondro, le long du bras du même nom, Fandramanana<sup>(1)</sup>, entre Antazonakondro et le Faraony, Ambalatany sur la rive Sud, sont des terres fertiles et connues comme telles; seules des parties trop sablonneuses ou trop marécageuses ne sont pas cultivables.

Ainsi, chaque terrain porte un nom. Ces noms (soulignés sur la carte) délimitent chacun une assez vaste portion de terre, comme Fandramanana; mais il y a aussi des noms pour des lots de rizières et de champs beaucoup

...

---

(1) Nom d'un arbuste dont les feuilles séchées sont utilisées pour faire de la tisane.

moins étendus (n'ayant pas tous été relevés ils n'ont pas été portés sur la carte) mais qui ne relèvent jamais de la propriété d'un seul cultivateur; il s'agit de divisions plus fines à l'intérieur de chaque portion.

On peut remarquer sur la carte que les habitants de Vohimasina possèdent des rizières et des champs jusqu'à l'Ouest des villages de MASINDROTA (sur la rive Nord) et de VATOMASINA (sur la rive Sud; de part et d'autre de la rivière Antsaka). Par contre les collines et les bas-fonds de part et d'autre des terres basses proches du fleuve sont à la fois peu peuplés (cf. supra ; Sections A et B) et peu cultivés (comparativement à l'étendue de terre comprise entre chaque vallée, Namorona, Faraony, Mananano). Chaque année, certains marais sont "aménagés" en rizières et certaines pentes sont cultivées. Mais ces terres servent principalement de pacage pour les boeufs.

Voyons maintenant comment se répartissent les terres cultivées :

1°- Les terres basses, proches du fleuve.

Les alluvions déposées par le fleuve ont fertilisé ces terres basses qui ne sont le plus souvent qu'à un ou deux mètres au-dessus de l'eau. Les inondations sont fréquentes en saison des pluies. Tous les deux ou trois ans la crue du fleuve est particulièrement importante (en général à la suite d'un cyclone); l'eau envahit des milliers d'hectares de terres (y compris les marais) et les cultures peuvent rester plusieurs jours sous l'eau; l'importance des dégâts varie selon la durée de l'inondation et le degré de maturation du riz<sup>(1)</sup>. Mais en saison "sèche" ces terres peuvent tout aussi bien souffrir du manque d'eau; l'époque du semis (celles du piétinage et du repiquage) doit alors être retardée. Si les plants de riz sont déjà repiqués ils jaunissent. Aucun système d'irrigation ne permet de faire venir l'eau en temps utile. Comme disent les habitants, "nous n'attendons que l'eau de pluie".

Sur ces terres basses, on distingue :

a) des rizières (hosy, ou akosy) qui se trouvent presque au niveau du fleuve.

...

---

(1) cf. Infra, conditions climatiques pour l'année culturale 68-69.

Certaines de ces rizières sont toujours inondées, ou au moins humides, soit qu'elles se trouvent le long du Faraony presque au niveau de l'eau, soit que de l'eau suinte d'un bras du Faraony ou d'un flot marécageux voisin.

Ce type s'appelle masondrano<sup>(1)</sup>

Les autres rizières, les plus nombreuses, moins basses, sont irriguées par l'eau de pluie.

Ce type de rizière s'appelle tamboho<sup>(1)</sup>

b) des champs (tanim-boly)

Ces terres sont légèrement plus hautes que les rizières, souvent assez sablonneuses; elles s'intercalent entre les rizières selon les replis du terrain.

2°- Les pentes des collines et les terrains plats "élevés"  
(tani-vojitra).

Il s'agit des grandes superficies qui s'étendent au Nord et au Sud du fleuve; l'altitude voisine autour de 30-40 mètres. Plus on s'éloigne des villages, plus les maisons aux champs et les cultures se font rares.

3°- Les marais (oraky).

Ce sont les terres basses marécageuses, bas-fonds qui serpentent entre les collines, étendues parfois très vastes (plusieurs milliers d'hectares à l'Ouest de VATOMASINA). On y cultive le riz "vatomandry"; mais on ne cultive le même marais que tous les deux ou trois ans car la terre n'est guère fertile<sup>(2)</sup>.

...

---

(1) Le sens de ce mot varie selon les endroits, dans d'autres vallées Antemora aussi bien que dans celle du Faraony.

(2) Le plus souvent il y a au fond du marais un peu de tourbe. Et à cause de l'eau qui stagne en permanence, les matières végétales ne sont guère décomposées. Les marais dont le niveau dépasse suffisamment celui du fleuve sont plus exploitables car moins inondés. Le fond de certains marais est argileux.

D'ordinaire, il y pousse des plantes semi-aquatiques (joncs, "viha").

On part cultiver des marais jusqu'à 15-20 kilomètres de part et d'autre du fleuve. Au Nord, les habitants du fleuve Namorona et ceux du Faraony se sont partagés l'exploitation de ces terres et marais, la moitié de la distance séparant les deux vallées correspondant à peu près à la limite fixée. Au Sud, les habitants du Faraony s'approchent très près d'AMBILA puisque beaucoup possèdent des marais le long de la rivière Lokohy et les petites rivières qui alimentent le lac Tampolo à l'Ouest de Loharano.

Les crues du fleuve inondent aussi périodiquement ces marais et, tout comme pour le riz et les cultures au bord du fleuve, ces inondations peuvent avoir des conséquences désastreuses.

## II - LA PROPRIETE - L'UNITE DE PRODUCTION<sup>(1)</sup>

### A. DISPERSION DES PARCELLES.

Il n'y a sans doute guère de pères de famille qui ne possèdent dans les terres basses près du fleuve qui, une rizière, qui, un petit champ. Ces terres alluvionnaires sont fertiles, faciles à travailler. C'est une terre molle (tany malemy), dit-on, ce qui veut dire, terre grasse, terre riche. Autrefois, il y a cinquante ans au moins, les rizières et les champs que chacun possédait en cet endroit suffisaient quasiment à la subsistance. En cas de sécheresse ou d'inondations prolongées on pouvait encore recourir au "tavy"<sup>(2)</sup> ou semer du riz dans quelque marais. Depuis lors la population n'a fait que s'accroître. Comme il m'a été souvent répété, les habitants devenant de plus en plus nombreux, on a été obligé de diviser les terres et jusqu'à prendre conscience finalement qu'elles ne suffisaient plus. Il n'y a plus même de terres royales, c'est-à-dire réservées au roi d'une Tranobe définie, donc appartenant collectivement aux membres de cette Tranobe, ceux-ci devant la cultiver (ou tout au moins la piétiner) pour leur roi (en général remplacé chaque année). Seul, le petit village de MANGIKA (à l'Est de Vohimasina) a conservé cet usage<sup>(3)</sup>. On remarque qu'en certains endroits les membres d'une même Tranobe se trouvent les plus nombreux à posséder là des rizières (on ne le constate pas pour les autres types de terres). Ainsi, beaucoup d'hommes de Manjarivo (Tranobe Anteranontany) cultivent à Fandramanana,

...

---

(1) Nous n'avons pas fait de recherches systématiques dans ce domaine. Aussi ne donnons-nous que des éléments d'information fournis par une observation attentive et quelques entretiens.

(2) Culture itinérante sur brûlis qui se pratique dans les zones boisées de la Côte-Est jusqu'à la Falaise qui fait la limite avec les Hautes Terres Centrales. Quelques habitants de Vohimasina brûlent encore les rares "savoka" qui restent sur les pentes des plus hautes collines aux alentours (comme Vohitrakora).

(3) Il y a encore de ces terres réservées au roi à AMBILA sur la Mananano (enquête de M. ALTHABE).

beaucoup de pères de famille d'Ambohimananarivo partent travailler dans les rizières à Antamilava; on pourrait sans doute constater le même phénomène pour d'autres Tranobe. Aucune pourtant n'a l'entière possession d'une large portion de terre; d'ailleurs nous verrons plus loin qu'on ne peut parler d'une telle appropriation collective de terres. Entre les rizières des Anteranontany à Fandramanana (où la superficie aménagée en rizières est assez grande) s'intercalent des rizières d'individus ressortissants de Tranobe différentes. S'il a pu y avoir autrefois, au moment de l'arrivée de groupes (clans) différents sur le Faraony, un partage des terres par Tranobe<sup>(1)</sup>, la situation est toute différente maintenant.

La terre est très morcelée; les parts possédées par les chefs de famille sont de superficies très inégales; très rarement le même homme possède au même endroit toutes ses rizières et tous ses champs (à l'exclusion évidemment des terres sur les collines et des marais). Nous aurons quelques éclaircissements sur cette situation en décrivant brièvement les modalités de l'héritage et du commerce des terres.

## B. LA CIRCULATION DES TERRES.

### Les modalités de l'héritage

Théoriquement les femmes n'ont pas part à l'héritage (lova). Pour s'en expliquer l'informateur rappelle que seuls "ceux qui portent le Fatrangé héritent" ("izay mitondra ny Fatrangé no mandova"), donc les hommes seulement car les femmes sont enlevées par des hommes étrangers au Fatrangé. On veut éviter que des étrangers puissent émettre un droit sur les terres du clan ou du lignage puisque l'héritage porte essentiellement sur des terres.

...

---

(1) Comme maintenant les hommes des Tranobe d'Ampasimanjeva (Fandalava) travaillent les terres dans les limites assignées autrefois (au moment de leur venue sur le Faraony) par les Tranobe Antemanahara de la région. Durant l'année 1968 un conflit les a opposés aux Antemanahara sur cette question et ces derniers leur ont rappelé ces limites fixées par les Ancêtres.

Actuellement on tâche que les fils se partagent équitablement l'héritage du père : rizières, champs, boeufs, plantations de café, de girofle... La maison du père revient à l'aîné. Assez souvent, car ce ne semble pas être la coutume chez tous, une fois que les parts ont été fixées, on laisse le benjamin choisir le premier sa part, puis les cadets, jusqu'à l'aîné. Puisque l'on veille à ce que les parts des fils soient égales, presque toujours il reste des portions de terre qu'il est impossible de diviser et qu'on ne peut attribuer aux uns sans désavantager les autres. Ces portions de terre appelées sisa-amita (restant non divisible) sont attribuées aux filles. Leurs maris et leurs enfants se chargent de les cultiver; à la mort de leur mère les enfants savent que cette terre leur revient; ils justifieront ainsi cet avoir : "Cette terre est à nous, elle nous vient de notre mère". Cette part restante de l'héritage peut en certains cas être importante; l'informateur évoque ici le cas où il n'y a qu'un héritier mâle ou pas du tout. Les femmes peuvent hériter non seulement de terres mais de boeufs. Mais la coutume n'est pas une.

Ainsi, selon un autre informateur, les sisa-amita sont réparties entre les frères et si leurs parts sont inégales on avantage le plus jeune (avec l'agrément du fokon'olona, c'est-à-dire des autres membres de la Tranobe) ces parts peuvent encore être attribuées en indivis 'aux' frères qui les travaillent à tour de rôle chaque année; celui qui la travaille gardant pour lui la récolte. Il arrive aussi que le père, avant de mourir, recommande à ses fils de toujours conserver telles portions de terres, le plus souvent des rizières, parfois des marais. Aucun d'entre eux, même en cas d'extrême nécessité, ne pourra vendre ces terres; et évidemment les filles n'en héritent pas. Les modalités de l'héritage varient donc notablement selon la Tranobe et selon le lignage. Ceci est encore plus vrai lorsqu'on apprend que dans un petit nombre de familles on suit la "manière européenne" (fomba vazaha) et donc qu'hommes et femmes reçoivent des parts égales.

Il semble qu'à l'heure actuelle la coutume la plus courante soit le partage des terres entre les seuls fils avec toutefois l'attribution de sisa-amita aux femmes. Mais les modalités varient en fonction des traditions propres à la Tranobe et au lignage, du nombre des héritiers, de coutumes nouvelles que certains veulent suivre.

### Le commerce des terres.

Il y a des terres qui passent souvent de main en main. Ces terres qui n'ont pas fait l'objet de recommandations paternelles particulières peuvent être vendues ou mises en gage par leur propriétaire.

Par la vente d'une terre (appelée vangamaty) le propriétaire se démet de tous ses titres de propriété. En général il consulte au préalable ses parents proches pour être bien sûr que cette terre lui appartient en propre et qu'il lui est loisible de la vendre. Après avoir été débattu entre vendeur et acheteur le contrat de vente est établi devant le maire.

Une pratique couramment répandue (appelée debaka) consiste à mettre en gage une parcelle de terre. Les clauses du contrat ne sont pas mises par écrit mais fixées oralement devant témoins. On décide du temps de la "location" (trois à cinq ans le plus souvent), de la somme que le "locataire" est tenu de verser comptant au propriétaire. La somme une fois versée le cultivateur travaille la terre comme si elle était sienne et ne doit plus rien au propriétaire. Au terme du délai fixé le propriétaire doit restituer l'argent reçu au début pour récupérer sa terre; s'il ne peut le faire l'emprunteur continue à exploiter la terre. Il n'est pas rare alors que cette mise en gage se termine par une vente; l'emprunteur verse une nouvelle somme et devient propriétaire.

Ces pratiques de mise en gage et de vente sont fréquentes. En général, c'est la nécessité qui pousse à vendre. En 1968-69, beaucoup de ceux qui perdirent leurs récoltes à la suite de la sécheresse puis de l'inondation (1) vendirent des terres aux plus chanceux afin de pouvoir acheter du riz chez le commerçant.

A la suite d'un mariage, on peut acquérir une terre de cette manière. Le gendre achète une terre à son beau-père s'il n'a pas suffisamment de terres pour nourrir sa famille.

...

---

(1) Sur ces conditions climatiques et leurs conséquences voir en Appendice.

Des incidents fortuits peuvent encore inciter les cultivateurs à vendre. Nous avons ainsi appris qu'au troisième mois de notre séjour dans la région (Octobre), des habitants du village de VATOMASINA, m'ayant vu circuler dans les rizières et craignant que je ne vienne les spolier de leurs terres, jugèrent alors préférable de les vendre.

### C. INEGALITES DANS LA PROPRIETE.

Lorsqu'on circule dans les terres basses on s'aperçoit qu'en certains endroits des parcelles de terre ne sont pas cultivées alors qu'elles paraissent aussi fertiles que celles qui les entourent; seule l'herbe folle y pousse (il s'agit le plus souvent de tanim-boly, mais on peut le constater pour des parcelles un peu marécageuses et pourtant aménageables en rizières). C'est d'ailleurs un ancien qui me le fit remarquer un jour.

Cela tient à ce que certains hommes comme lui, ayant atteint une soixantaine d'années, ne peuvent eux-mêmes mettre en valeur toutes leurs terres et ils n'ont pas, parmi leurs enfants et petits enfants, suffisamment d'hommes pour les travailler. Alors ils mettent en valeur seulement ce qui peut suffire à leurs besoins. D'autres dans le même cas agissent différemment; à défaut d'avoir beaucoup d'hommes dans leur famille, ils payent des jeunes d'autres Tranobe pour travailler leurs terres; il est alors nécessaire qu'ils disposent d'une certaine réserve monétaire.

Il y aurait donc des inégalités dans la propriété, non seulement du fait que le plus ancien dans le lignage possède un lot de terres plus important que chacun de ses fils déjà mariés (en ce cas le partage se fera à sa mort) mais du fait que certains (et pas seulement des anciens, m'a-t-on laissé entendre) possèdent des terres qui leur suffisent bien au-delà de leurs besoins et, parfois, ne les mettent pas toutes en valeur.

D'autres, au contraire, on le constate facilement sur les terres basses, ne laissent guère reposer les petites parcelles qu'ils cultivent çà et là. On piétine et on récolte dans la rizière deux fois l'an; dans le champ on fait pousser côte à côte, manioc, cannes à sucre, ananas; on plante quelques orangers et quelques girofliers. Tout autour des villages et sur les

pentcs des collines où les maisons sont bâties, certains possèdent quelques caféiers, un ou deux arbres à pain; d'autres rien.

Mais on retrouve un certain équilibre puisque ceux qui possèdent peu de parcelles dans les terres basses travaillent par contre des surfaces importantes sur les pentes des collines (tany-vositra) où ils se sont bâtis une seconde maison; pour palier à l'insuffisante récolte de vary-hosy (cf. infra Tableau N°1. Calendrier des travaux) ils partent travailler dans les marais (rares sont ceux qui ne possèdent pas de marais) au moment de la saison des pluies.

Au total, nous ne pouvons affirmer qu'il y a de fortes inégalités dans la propriété. Pour ce qui est des terres basses, les plus fertiles et les plus appréciées, quoique périodiquement inondées<sup>(1)</sup>, ces inégalités sont visibles; elles provoquent des jalousies. Mais chacun trouve sa subsistance en travaillant les pentes des collines et des marais. Il y a alors seulement inégalité dans les distances à parcourir mais il ne semble pas qu'elles soient ressenties par les habitants.

Illustrons seulement ce dernier fait par un cas concret. Soit ces deux hommes appartenant à la même Tranobe et assez proches parents, BOTOBASEZA et TSABAOMAINTY, ce dernier est un cousin du père (décédé) du premier, donc l'aîné. Botobaseza possède presque toutes ses rizières et ses champs à Fandramanana; et il a même la jouissance d'un marais en cet endroit, très près de l'embouchure. Donc, même à l'époque où beaucoup d'hommes partent habiter près de leur marais, loin du village, il peut préparer son marais pour le riz vato-mandry et toutefois rentrer au village le soir. A moins de cinq kilomètres du village, toute l'année, il peut être à ses cultures; il s'est construit là-bas une maison et peut l'habiter au moment des gros travaux. Tsabaomainty possède quelques rizières et quelques champs en deux endroits assez près du village, à 500 mètres et à deux kilomètres. Il a aussi deux rizières le long de la rivière Antsaka; il s'y rend avec sa famille en pirogue

...

---

(1) Ces terres sont vraiment l'héritage des ancêtres alors que c'est l'accroissement démographique qui a obligé à cultiver sur les pentes des collines et dans les marais.

mais revient le soir au village; il n'a pas de domaine d'un seul tenant assez étendu pour justifier la construction d'une maison supplémentaire. L'étendue de marais qu'il travaille pour le vatomandry se trouve très loin, à 15-20 kilomètres au Sud, à Lokohy, dans la région qui avoisine Ambila. Il y a fait deux séjours avec son fils aîné en Novembre et en Décembre; en Février, après les inondations, il est parti voir en quel état étaient les plants de riz; il y retournera avec sa femme et ses enfants pour la récolte en Avril ou en Mai.

#### D. L'UNITE DE PRODUCTION - L'EXPLOITATION FAMILIALE

Si les modalités de l'héritage, la vente de terres font l'objet de délibérations et de tractations dans le cadre de la famille élargie, sinon même de la Tranobe, il semble bien que l'exploitation de la terre soit le fait de son seul propriétaire (avec sa femme et ses enfants) qui jouit sur son domaine d'une relative indépendance.

L'habitation dans les champs et le petit domaine qui l'entoure amènent à parler d'exploitation familiale. Nous avons déjà signalé que la plupart des chefs de famille se construisent une seconde maison à la campagne. Ils la bâtissent sur leur plus grosse parcelle de terre et l'habitent au moment des gros travaux de façon à éviter le plus possible les allées et venues. Dans tous les lieux de culture portés sur la carte, et aussi sur les collines au Nord et au Sud du fleuve (pour ceux qui ne possèdent que de petites parcelles sur les terres basses) on peut voir ces petites exploitations généralement très semblables les unes aux autres.

Souvent le domaine est clôturé. Avec des bambous et de souples écorces découpées en lanières le propriétaire dresse une barrière (vala) de 1m50 de haut afin, dit-il, que les boeufs qui empruntent les mêmes sentiers que les hommes ne viennent pas piétiner son champ. Dans cet enclos<sup>(1)</sup> on voit

...

---

(1) Il est peu fréquent de voir de tels enclos sur les Hautes Terres Centrales (on plante seulement un "kady" au milieu du champ, poteau surmonté d'une poignée de paille qui indique la prise de possession et la défense de pénétrer) où pourtant bien des débats en fokon'olona traitent des dommages causés par les boeufs dans les cultures.

en général, la maison, le champ de manioc, les ananas, les cannes à sucre, une plantation de girofliers, de caféiers. Cet enclos permet aussi de surveiller plus facilement les volailles (que l'on a importées du village quand on dort sur place) encore que celles-ci puissent le traverser sans peine; il peut aussi décourager le voleur éventuel ou encore l'ennemi malveillant qui chercherait à couper des pieds de café ou des bananiers. Parfois s'ajoute à côté un enclos spécial pour les boeufs (valanaomby) où on les enferme la nuit. Les domaines installés sur les collines sont rarement ceinturés d'une barrière à moins qu'ils se trouvent très près du village; en effet, comme nous le verrons, ces collines sont d'abord des lieux de pacage pour les boeufs. Assez souvent, les rizières du propriétaire jouxtent le domaine, ou, sur les collines, le bas-fond marécageux pour le vatomandry. Quand on fera la récolte du vatomandry, en Avril-Mai, plutôt que de laisser le riz loin près des marais et comme le grenier est souvent insuffisant, c'est sur le sol de ce domaine que l'on édifiera en tas les tiges aux épis chargés.

A tout moment du cycle cultural les déplacements des cultivateurs sont nombreux, effectués en fonction de ce que le "chef d'exploitation", le père de famille, a décidé de faire : piétiner une rizière, désherber telle parcelle, partir s'installer sur le domaine ou près des marais<sup>(1)</sup>. Ainsi tout travail réalisé dans la journée ou nécessitant un changement d'habitat ne relève que de la décision du père de famille. Celui-ci, certes, pour le cas du changement d'habitat, en informera le roi, ses parents proches; au cas où quelqu'un élève une objection à ce départ (on prévoit une réunion de famille, une cérémonie doit avoir lieu dans le cadre de la Tranobe) il le reportera ou décidera de revenir pour prendre part à la réunion.

Il faut tenir compte aussi du cas de deux ou trois hommes mariés qui habitent près de la maison de leur père; celui-ci décidera souvent avec eux de leurs dates de départ, proposant de les échelonner, par exemple, afin qu'un de ses fils demeure toujours auprès de lui. Des frères ou des cousins, pareillement, s'ils s'entendent, et si leurs rizières ou leur marais sont

...

---

(1) cf. infra, Tableau des déplacements sur les terrains de culture.

voisins, peuvent décider de partir ensemble<sup>(1)</sup>. Mais, le plus souvent, les ressortissants d'une Tranobe, et a fortiori les habitants d'un village, n'apprennent le départ de leurs voisins et parents que le jour même et les jours suivants. Les femmes en parlent en pilant le riz à la porte de leur maison ou en lavant le linge au fleuve; s'informer des déplacements des uns et des autres, évoquer les évènements survenus au cours du travail, forme le tissu quotidien des conversations lorsque les hommes se rencontrent.

Qu'un nombre non négligeable d'habitants vivent en permanence à la campagne<sup>(2)</sup> ne confirme-t-il pas ce fait de l'exploitation agricole dans le cadre de la famille-ménage? Quels que soient les raisons qui aient déterminé leur départ du village (dont n ne l'oublions pas, ils ne sont aucunement coupés, mis à part les cas de rejet), ils usent, plus encore que les autres habitants, de cette indépendance en ce qui concerne le travail sur les terres. Vivant sur leurs cultures ils y consacrent plus de temps et en prennent un plus grand soin. Eux-mêmes le font d'ailleurs remarquer à l'enquêteur.

...

---

(1) L'entraide peut exister mais elle n'est pas fréquente.

(2) cf. supra ch. II.

### III - LA PRODUCTION

#### A. LA PRODUCTION AGRICOLE

##### Le riz

Comme la plupart des habitants de Madagascar les Antemora du Bas-Faraony s'adonnent principalement à la culture du riz. Le riz est l'aliment de base et un repas sans riz est un repas de disette; les aliments procurés par les autres cultures ne servent normalement qu'à accompagner le riz quoique régulièrement chaque année ils le remplacent durant les périodes de soudure.

Deux dates du calendrier sont fréquemment rappelées et soulignent toutes deux un moment important du cycle cultural. Au mois de Mai on récolte le riz appelé vatomandry<sup>(1)</sup>. Lorsqu'on entend ces mots Amin'ny filam-batomandry, "au moment de la récolte du vatomandry", chacun sait qu'il s'agit du mois de Mai. Depuis le mois de Février on aspire à l'arrivée de ce moment où enfin chacun pourra manger à sa faim. L'expression Amin'ny fafy vary asaratàna rappelle l'époque du semis dans les pépinières. Cette date varie chaque année en fonction des conditions climatiques; elle se situe entre les mois de Mai et Juillet<sup>(2)</sup>.

Le travail dans les rizières commence par le piétinage de la parcelle que l'on a choisie pour faire le semis. Les rois consultent l'ombiasy avant de décider de la date où chacun pourra commencer à "mouiller les pcils des boeufs"<sup>(3)</sup>, c'est-à-dire à faire piétiner les boeufs. A Vohimasina ce sont

...

---

(1) Une variété de riz appelée vary kitrana se récolte en Avril; c'est un riz à cycle court.

(2) En 1968, la sécheresse obligea les cultivateurs à reculer la date du semis jusqu'en Juillet et même en Août. En 1969, par contre, on commença à semer dans les pépinières au mois de Mai.

(3) mandena mbolon'aomby

en fait les plus anciens chefs de famille dans chaque Tranobe qui décident de l'opportunité de commencer ce travail; ils en avertissent leur roi qui en fera part aux autres rois au cours de leur réunion hebdomadaire<sup>(1)</sup>.

Pour les travaux rizicoles importants (piétinage, repiquage, récolte) les plus jeunes doivent attendre que le plus ancien dans la famille (père, oncle paternel ou frère aîné) ait commencé le travail. Ceci provoque parfois d'importants retards dans le calendrier des travaux.

Ainsi le semis de vari-hosy inaugure l'ensemble du cycle cultural. La récolte du vatomandry clôt ce cycle. Dans les tableaux 1 et 3 (v. infra) nous résumons l'ensemble des activités agricoles de l'année.

Les temps forts du travail dans les rizières sont principalement le piétinage, le repiquage, la récolte:

- le piétinage.

Le verbe manosy qui signifie d'abord "piétiner" connaît une extension de sens dans deux expressions qui révèlent que ce travail est considéré comme le plus dur des travaux rizicoles; d'autres activités rizicoles ou une situation pénible peuvent le rappeler. Dans l'expression Fady manosy (litt : il est interdit de piétiner), l'interdit s'étend à tous les travaux dans les rizières. Cet interdit qui règle le repos hebdomadaire est fixé dans la plupart des Tranobe au jeudi; mais il n'interdit pas le travail dans les champs ou la recherche du bois, travaux considérés comme secondaires. Le verbe manosy s'entend encore à propos d'un enfant qui n'arrête pas de faire des bêtises. Manosy ity zaza ity : cet enfant est ennuyeux<sup>(2)</sup>.

Pour le piétinage, le père de famille et deux ou trois de ses fils (ceux qui ne sont pas mariés) travaillent sans interruption de 7 h à 13 h environ pendant plusieurs jours. Tôt matin, un des fils va chercher les bœufs

...

---

(1) A AMPASIMANJEVA, même s'il y a consultation de l'ombiasy et des anciens, il faut que la date soit officiellement annoncée dans la Tranobe du grand roi avant que chacun puisse travailler.

(2) Il m'embête : manosy est ici synonyme de mahasosotra en langue merina.

dans le parc ou sur la colline proche où ils ont passé la nuit et les conduit à la rizière. Son père et ses frères le rejoignent là-bas. Les enfants excitent les bêtes (il faut au minimum cinq boeufs) en criant et les obligent avec des bâtons à tourner sans discontinuer sur la même parcelle; souvent un boeuf s'échappe et il faut le rattraper. Peu à peu, les herbes se couchent, s'enfoncent dans l'eau et la terre qui se transforme, en boue épaisse. Durant ce temps le père ou, en son absence, l'aîné des enfants, nettoie les diguettes en coupant les herbes avec l'antsibe, en rectifie le tracé avec l'angady. Le cultivateur qui ne possède pas de boeufs s'entend avec un parent ou un ami qui lui prêtera les siens; en échange il viendra l'aider durant le piétinage.

- le repiquage.

Quand le terrain est bien ameubli (on ne se préoccupe pas toujours que la rizière soit bien plane), les plants de riz sont arrachés des pépinières. Hommes, femmes et enfants s'emploient à ce travail. Les plants sont liés en petites bottes et transportés jusqu'à la rizière parfois . distante de plusieurs kilomètres. En général, seules les femmes repiquent (repiquage à deux, trois ou quatre brins) mais si la mère de famille est la seule femme à pouvoir travailler le père et un garçon l'aident.

En attendant le moment de la récolte, les femmes viennent désherber à la main (mais il restera des mauvaises herbes au moment de la moisson), Les hommes posent des épouvantails, les enfants chassent les oiseaux avec une fronde quand les épis commencent à se former.

Jusqu'au mois de Décembre, la sécheresse, l'inondation ou la grêle sont les fléaux les plus à craindre; pour se protéger des deux premiers le contrôle de l'eau est inexistant.

- la récolte.

Seules les femmes et les jeunes filles vont récolter; en Décembre-Janvier pour le vari-hosy, en Mai pour le vatomandry. Elles emportent avec elles un panier de joncs tressés (tataobe) réservé à cet usage. Il est différent des autres paniers (sobika) communément utilisés dans toute l'île; les

deux petites poignées de corde y sont remplacées par une longue corde épaisse qui permet de remplir le panier bien au-dessus de ses bords en en ficelant bien le contenu.

On n'attend pas que tous les épis soient mûrs pour récolter. Les premiers panicules jaunis sont immédiatement récoltés. La moisson se fait donc en plusieurs passages sur le même terrain. Elle s'effectue avec le long couteau à manche (zanakantsy) que les femmes utilisent pour les travaux de cuisine; elles coupent les panicules un à un et la paille, non utilisée, est abandonnée sur le champ.

La récolte de vari-hosy est en général portée au village; on la conserve dans le grenier ou dans la maison. Une partie de la récolte de vatomandry est portée au village, une autre est transportée près de la maison de campagne; on entasse les épis de façon à faire des meules cylindriques (tokary) au sommet arrondi atteignant deux mètres de haut environ. Ces meules sont recouvertes de plusieurs couches de feuilles de ravinala tenues entre elles par des lianes et des branches. Au fur et à mesure des besoins, des garçons viendront battre les épis (mifihoka vary) en cet endroit avec de gros bâtons. Au village, pour recueillir les grains, on procède plus volontiers au piétinage des épis (par petites quantités), soit à l'intérieur de la maison, soit dehors sur une natte.

- évaluation des rendements et des quantités.

Selon le vulgarisateur catholique de la région et un cultivateur de Vohimasina, on peut évaluer ainsi les rendements :

- pour le vari-hosy : 1 moins de 2 tonnes à l'ha (paddy).
- pour le vatomandry cultivé dans les marais : entre 500 et 700 kg à l'hectare.

Quand la récolte de vatomandry (donc la récolte du mois de Mai) est bonne, un cultivateur disposant d'une superficie moyenne en obtient 30 sacs (lasaky). Chaque sac contient entre 20 et 25 kg de paddy.

Tableau N° 1

LA CULTURE DU RIZ  
Calendrier des Travaux

| Mois divisés<br>en quinzaine |   | dans les<br>rizières ( <u>akosy</u> )                         | dans les marais<br>( <u>oraky</u> ) |
|------------------------------|---|---------------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| Juin                         | 1 | Semis dans les pépinières ( <u>vari-hosy</u> )                |                                     |
|                              | 2 | .....                                                         |                                     |
| Juillet                      | 1 | Piétinage                                                     |                                     |
|                              | 2 | ..... Repiquage                                               |                                     |
| Août                         | 1 | .....                                                         |                                     |
|                              | 2 |                                                               |                                     |
| Septembre                    | 1 |                                                               |                                     |
|                              | 2 |                                                               |                                     |
| Octobre                      | 1 |                                                               |                                     |
|                              | 2 | Arrachage des                                                 | Premiers travaux                    |
| Novembre                     | 1 | mauvaises herbes                                              | pour le <u>vatomandry</u>           |
|                              | 2 | Pose d'épouvantails                                           | On coupe les herbes;                |
| Décembre                     | 1 | Surveillance contre oiseaux                                   | on brûle                            |
|                              | 2 | Récolte du <u>vari-hosy</u>                                   | Piétinage                           |
| Janvier                      | 1 | .....                                                         | .....                               |
|                              | 2 | Deuxième piétinage                                            | Semis direct                        |
| Février                      | 1 | Repiquage de <u>vatomandry</u>                                | .....                               |
|                              | 2 |                                                               |                                     |
| Mars                         | 1 |                                                               |                                     |
|                              | 2 |                                                               |                                     |
| Avril                        | 1 |                                                               |                                     |
|                              | 2 |                                                               | Récolte du <u>vary kitrana</u>      |
| Mai                          | 1 |                                                               | Récolte du <u>vatomandry</u>        |
|                              | 2 | Piétinage dans fu-<br>tures pépinières<br>de <u>vari-hosy</u> | .....                               |

sigle : les points de suspension indiquent la continuation de l'activité.

Evaluation des "mesures" :

- une daba (petit fût en fer blanc ayant contenu de l'huile ou du patrole) = 12 à 13 kg de paddy
- lasaky = 1 daba et demi à deux daba
- tokary (la meule) = 20 à 30 lasaky

Depuis quelques années, la récolte de vatomandry est plus importante que celle de vari-hosy, non par l'accroissement des rendements du vatomandry mais par l'extension des cultures en marais.

- le riz vatomandry et le travail dans les marais.

Nous avons décrit sommairement les travaux accomplis au cours du cycle cultural du riz qui commence en Avril. Ce cycle cultural connaît deux saisons puisque la récolte de vari-hosy se termine en Décembre ou en Janvier. Beaucoup de rizières sont alors à nouveau piétinées pour recevoir des plants de vatomandry.

Mais le riz vatomandry se cultive surtout dans les marais; dès le mois de Novembre les hommes partent y travailler. Les marais sont habituellement exploités une année sur trois; la superficie est assez grande pour que chaque cultivateur travaille une portion de marais chaque année.

Le travail y est moins soigné que dans les rizières mais il est tout aussi épuisant. Il faut d'abord couper à l'antsibe les joncs et les plantes aquatiques. Parfois, s'il est possible d'assécher un peu le marais, on brûle l'étendue que l'on va faire piétiner par les boeufs. Le piétinage est difficile car il y a souvent trop d'eau, le sol tourbeux est de niveau inégal. On repique rarement dans les marais mais les hommes y font un semis en place; les tiges. Le riz est concurrencé par les herbes et les joncs qui repoussent avec lui.

Au moment de la récolte, en Avril ou en Mai, beaucoup de familles vont habiter près de leur marais pendant un mois environ (cf. infra Tableau des déplacements). On se déplace d'autant plus volontiers là-bas que c'est la fin d'une longue période de soudure (la récolte de vari-hosy peu importante a été vite épuisée); les habitants préfèrent alors ne pas se trouver nombreux au village où ils craignent de se quereller. Dès que quelques épis seront mûrs ils commenceront à manger du riz nouveau.

Tableau N° 2

## DEPLACEMENTS DE LA POPULATION SUR LES TERRAINS DE CULTURE.

| Mois de   | au village | dans les terres basses ou, sur les collines * | dans les marais |
|-----------|------------|-----------------------------------------------|-----------------|
| Juin      | _____      | _____                                         | _____           |
| Juillet   | _____      | _____                                         | _____           |
| Août      | _____      | _____                                         | _____           |
| Septembre | _____      | _____                                         | _____           |
| Octobre   | _____      | _____                                         | _____           |
| Novembre  | _____      | _____                                         | _____ H         |
| Décembre  | _____      | _____                                         | _____ H         |
| Janvier   | _____      | _____                                         | _____ H         |
| Février   | _____      | _____                                         | _____ H         |
| Mars      | _____      | _____                                         | _____           |
| Avril     | _____      | _____                                         | _____           |
| Mai       | _____      | _____                                         | _____           |

Explication  
des  
sigles

\_\_\_\_\_

présence continue de jour comme de nuit;  
la longueur du trait indique un pourcentage  
approximatif que nous n'avons pu  
chiffrer

---

déplacement pour la journée

H

Hommes seulement, et garçons.

\*

Les familles qui y habitent en permanence  
sont comptées.

### Cultures secondaires et arbres fruitiers.

Les cultures secondaires et les fruits constituent un appoint alimentaire important. La culture du manioc est la plus répandue d'autant que les périodes d'arrachage des tubercules correspondent aux périodes durant lesquelles les réserves de riz commencent à s'épuiser

Nous avons déjà vu ce que cultive le paysan dans son petit domaine à la campagne : manioc, ananas, cannes à sucre; un carré de patates ou de taro. Les arbres fruitiers les plus courants sont les avocatiers, orangers et mandariniers. Quand ces fruits sont mûrs, en Avril et en Mai, des camions viennent de Tananarive pour les prendre; ils se vendent à cinq francs les cinq. Les bananiers sont aussi très répandus et produisent presque toute l'année mais il arrive souvent que le vent ou la grêle couche ou abîme les arbres.

### Plantations arbustives.

Le caféier a été introduit dans la région il y a une cinquantaine d'années. Il rappelle l'époque coloniale durant laquelle on imposait des corvées de cueillette dans les plantations des colons. Deux variétés ont été introduites : "robusta", "hybride" (ces dernières années).

Des caféiers ont été plantés aussi bien dans les terres basses proches du fleuve que sur les pentes des collines où sont bâtis les villages. Des paysans partent en cultiver sur des terres qu'ils ont louées ou achetées en pays tanala. La vente des grains séchés fournit un appoint monétaire appréciable.

Dans beaucoup de domaine on trouve aussi des girofliers. Le girofler a été introduit à peu près à la même époque que le caféier. La récolte n'est importante que tous les trois ans; les paysans ne connaissent pas la distillation des feuilles; les clous sont séparés des pédicelles et mis à sécher sur des nattes avant d'être vendus au commerçant.

Tableau N° 3

## CULTURES AUTRES QUE LE RIZ

## Calendrier des Travaux

---

MOIS divisés  
en quinzaine

---

|           |   |                       |                                            |
|-----------|---|-----------------------|--------------------------------------------|
| Juin      | 1 |                       | Bouturage cannes à sucre                   |
|           | 2 | Récolte café; séchage | .....                                      |
| Juillet   | 1 | .....                 | Arrachage manioc, patates                  |
|           | 2 | .....                 | .....                                      |
| Août      | 1 | .....                 | coupe cannes                               |
|           | 2 |                       | à sucre                                    |
| Septembre | 1 |                       | Préparation champs pour                    |
|           | 2 |                       | manioc et taro                             |
| Octobre   | 1 | Récolte clous         | .....                                      |
|           | 2 | de girofle            | .....                                      |
| Novembre  | 1 | .....                 | Arrachage de patates                       |
|           | 2 |                       | .....                                      |
| Décembre  | 1 |                       | Semis de haricots et <u>voanjobory</u> (1) |
|           | 2 |                       | Désherbage dans champs cultivés            |
| Janvier   | 1 |                       | .....                                      |
|           | 2 |                       | .....                                      |
| Février   | 1 |                       | Arrachage manioc, taro                     |
|           | 2 |                       | .....                                      |
| Mars      | 1 |                       | .....                                      |
|           | 2 | Récolte avocats       | Travail dans champs de                     |
| Avril     | 1 |                       | patates, de manioc                         |
|           | 2 | Récolte oranges       | .....                                      |
| Mai       | 1 | ..... et mandarines   | .....                                      |
|           | 2 |                       | .....                                      |

---

Sigle : les points de suspension indique la continuation de l'activité.

(1) Peu de paysans en cultivent.

Tableau N° 4

## CULTURES SECONDAIRES ET ARBRES FRUITIERS

|                                    |           |                                |
|------------------------------------|-----------|--------------------------------|
| MANIOC ( <u>kazaha</u> )           | bouturage | : Août à Novembre surtout      |
|                                    | durée     | : 6-7 mois                     |
| PATATE DOUCE ( <u>yomanga</u> )    | bouturage | : Avril-Juillet (Mai surtout)  |
|                                    | durée     | : 3-4 mois                     |
| CANNE A SUCRE ( <u>fàry</u> )      | bouturage | : Avril-Juillet                |
|                                    | durée     | : Un an                        |
| TARO ( <u>saonjo</u> )             | bouturage | : Août à Octobre               |
|                                    | durée     | : 5-6 mois                     |
| BANANE ( <u>akondro</u> )          | bouturage | : Toute l'année (Août surtout) |
| ANANAS ( <u>mananasy</u> )         | bouturage | : Décembre                     |
|                                    | durée     | : Un an                        |
| HARICOT ( <u>tsaramaso</u> )(1)    | semis     | : Avril à Juillet              |
|                                    | durée     | : 4 mois                       |
| ARACHIDE (1)                       | semis     | : Novembre et Décembre         |
| variété <u>voanjobory</u>          | durée     | : 4 mois                       |
| MAIS ( <u>tsako</u> ) (1)          | semis     | : Septembre à Décembre         |
|                                    | durée     | : 3-4 mois                     |
| ORANGE ( <u>voasary</u> )          |           |                                |
| MANDARINE                          |           | Récolte en Avril-Mai           |
| CITRON ( <u>voasary makirana</u> ) |           |                                |
| AVOCAT                             |           |                                |
| ARBRE A PAIN ( <u>frèpaina</u> )   |           |                                |
| JACQUIER ( <u>ampalibe</u> )       |           | A l'état plus ou moins naturel |
| MANGUE                             |           | aujourd'hui                    |
| PAPAYE ( <u>papay</u> )            |           |                                |
| GOYAVE ( <u>angavo</u> )           |           |                                |

(1) peu cultivé.

## B. L'ELEVAGE DES BOEUFs.

### Le troupeau

Le plupart des cultivateurs de Vohimasina possèdent des boeufs; selon l'estimation de l'un d'entre eux, à peine 10% de l'ensemble des cultivateurs n'en possèdent pas. Chaque troupeau dépasse rarement une dizaine de têtes; les bêtes sont habituellement maigres, et tombent facilement malades<sup>(1)</sup>.

Nous avons vu que ces boeufs étaient mis au travail au moment du piétinage dans les pépinières, les rizières et les marais. En dehors de ces moments où les bêtes se fatiguent beaucoup, les garçons ou les hommes les surveillent sur les collines où elles trouvent une maigre pâture. Certains les font rentrer le soir dans un parc près du village ou près de leur maison dans les champs. Mais beaucoup de bêtes passent la nuit sur les collines où un enfant les rassemble en fin de journée dans un endroit broussailleux. Il n'est pas rare qu'une bête se perde; son propriétaire passe alors une ou deux journées à la rechercher. La bête peut être facilement reconnue par d'autres car ses oreilles sont découpées selon les marques propres au clan de son propriétaire.

Un beau troupeau de boeufs est un motif de fierté pour son propriétaire. Les quelques chefs de famille qui possèdent plus d'une trentaine de boeufs sont considérés comme riches (mpanarivo, mpanankarena). Ces hommes ont tous dépassé la cinquantaine d'âge. On considère qu'ils ont judicieusement placé leur argent en grossissant petit à petit leur troupeau. Les occasions pouvant être nombreuses de tuer un boeuf, il faut qu'ils aient pu en acheter de temps à autre, soit à d'autres cultivateurs de la région, soit plutôt sur les marchés de Sahasinaka et d'Ambalavao<sup>(2)</sup>.

...

- 
- (1) La race est le Bos Indicus ou Zébu qui compose essentiellement le cheptel bovin de l'île. Quelques propriétaires conservent un taureau; autrement tous les mâles sont châtrés; les vaches ne vêlent pas souvent, sans doute par manque de nourriture.
- (2) Ville située dans le Sud du pays Betsileo, à 53 kilomètres au Sud de Fianarantsoa.

La recherche de boeufs est souvent le motif des migrations temporaires des hommes hors du pays Antemora. La plupart des jeunes gens, notamment, soit avant, soit après leur mariage, émigrent pour un an environ. Ils se dirigent le plus souvent vers les régions Ouest de l'île pour s'embaucher dans les cultures ou garder les troupeaux de boeufs<sup>(1)</sup>. Une fois qu'ils ont amassé une petite somme, ils achètent des boeufs (cinq ou six) et reviennent au village. Cette migration temporaire des hommes, motivée par le désir d'acheter des boeufs n'est pas récente. A. et G. Grandidier l'ont eux-mêmes signalée : "Les Antemora... n'hésitent pas à quitter leur pays et à aller au loin...; non seulement ils se louent tout le long de la côte orientale jusqu'à Diégo-Suarez, mais ils s'en vont cultiver les plantations des Sakalava du Menabe (dans l'Ouest de l'île), et, après une année d'absence, ils rentrent chez eux avec trois ou quatre boeufs, quelquefois même avec huit ou dix"<sup>(2)</sup>.

#### Place du boeuf dans la vie sociale.

La consommation de la viande de boeuf, le souci de se composer un petit troupeau ne répondent qu'accessoirement à la satisfaction d'un besoin alimentaire ou aux nécessités du travail.

Il est rare que l'on tue un boeuf uniquement pour en consommer la viande. Ce n'est que lorsqu'une bête est malade que son propriétaire l'abat et en vend la viande au marché. Quant à la nécessité d'avoir des boeufs pour le piétinage des rizières, elle n'exigerait pas à elle seule qu'un si grand

...

---

(1) A leur sujet on entend cette expression : "lasa any Tsiroanomandidy" qui signifie "parti pour Tsiroanomandidy"; cette petite ville où se trouve un important marché de boeufs est situé à 240 kilomètres à l'Ouest de Tananarive; elle désigne en fait/toute la région Ouest de Madagascar, du Nord au Sud.

(2) GRANDIDIER (A. et G.) Ethographie de Madagascar. Tome II Appendice, note 9, page 346.

Actuellement, bien des hommes ne partent pas seulement dans l'Ouest pour y chercher des boeufs mais pour y vivre, tantôt quelques années, tantôt en permanence, sans doute découragés de ne pouvoir bien faire vivre leur femme et leurs enfants (cf. infra, Appendice I). Cette implantation, plus ou moins définitive, semble plus importante en pays Tanala, autour des localités situées sur le chemin de fer conduisant à Fianarantsoa.

nombre de cultivateurs s'évertuent à faire vivre quelques bêtes qui, le plus souvent, comme ils le soulignent eux-mêmes, ne sont pas belles. Par ailleurs, la vente d'un boeuf se pratique surtout en temps de disette; si le troupeau de boeufs peut être considéré comme un capital, on y recourt lorsque les prix sont au plus bas<sup>(1)</sup>.

Ce n'est qu'à l'occasion de fêtes, de cérémonies traditionnelles, d'un sacrifice, d'un rite que l'on tue un boeuf. On tient certes à rehausser l'évènement en donnant de la viande de boeuf à consommer, tant pour les villageois que pour leurs visiteurs qui peuvent être nombreux; le prestige de l'organisateur de la cérémonie n'en est que plus grand<sup>(2)</sup>. Mais la raison pour laquelle le boeuf tient à ces moments une place importante semble avoir été oubliée des anciens.

Citons ici un conte recueilli il y a quelques années de la bouche d'un ancien par un missionnaire catholique qui vit depuis longtemps dans la région du Bas-Faraony.

À l'occasion d'un fafy, rite qui supprime tout lien de parenté possible entre deux jeunes mariés<sup>(3)</sup>, il n'est pas rare que l'on tue un boeuf. La bénédiction des époux qui est le moment efficace du rite se fait alors avec le sang du boeuf. La question est posée aux anciens :

"- Pourquoi choisit-on un boeuf?

Parce que c'est ainsi qu'en ont décidé les Ancêtres, répondent la plupart. L'un d'eux m'a raconté le conte suivant;

"Il y a très longtemps, raconte-t-on, les hommes ont péché, et ils ont envoyé un boeuf au Créateur. Celui-ci obtint du Créateur un remède, et il le rapporta dans sa bouche. En route, il traversa à la

...

---

(1) Durant la période de famine de Janvier à Avril 1969 (cf. Appendice I) un boeuf qui aurait du normalement se vendre entre 6 et 10.000 se vendait à moins de 5.000 frcs.

(2) Nous reviendrons plus loin sur certaines de ces cérémonies.

(3) cf. infra, ch. V.

nage une rivière; au milieu de l'eau, fatigué, l'eau rentra dans sa bouche et le remède fut persu; on ne sait pas s'il fut dissous dans l'eau ou perdu.

A son arrivée, le boeuf raconta comment il avait perdu dans l'eau le remède du Créateur. Les hommes dirent alors : "Quand il y a un malheur ou une joie ou un sacrifice, il faut prendre l'eau; de même lorsqu'il y a un enfant qui s'en va au loin on lui donne la bénédiction (tso-drano) parce que c'est dans l'eau qu'a été perdu le remède du Créateur.- Quand on fait un sacrifice ou une fafy, on prend un boeuf, parce que c'est dans sa bouche qu'a reposé le remède du Créateur<sup>(1)</sup>."

### C. LA PECHE

Peu de personnes s'adonnent exclusivement à la pêche. Près de Vohimasina, seuls les habitants des villages de l'embouchure, IMANGA, AMBINANY et ANDOTSY peuvent vraiment être considérés comme des pêcheurs. Les hommes partent presque quotidiennement pêcher en mer aussi bien qu'en rivière. Ils utilisent un grand filet (aratobe) qui exige pour être manié que l'on soit environ une dizaine. Ils utilisent aussi un filet plus petit (arato fandrika; littéralement : filet-piège) qu'un homme seul manie dans sa pirogue. Les femmes viennent vendre le poisson sur les marchés de Vohimasina; chez les commerçants elles l'échangent contre du riz, du sel, du sucre... Les habitants de ces villages possèdent peu de rizières et doivent compter sur les produits de leur pêche pour vivre.

A Vohimasina, les ressortissants de deux clans pêchent dans le fleuve au filet, les Masianaka et les Antemainty; ce sont des mpanarato, ceux qui utilisent le filet (arato fandrika). Ils sont pêcheurs de père en fils et on ne voit personne d'autre qu'eux pêcher. Mais ce n'est pas pour eux le seul

...

---

(1) R. DUBOIS, Aspects de l'âme malgache, chez les Antaimora du Bas-Faraony in "Studia Missionalia", Vol XIV, Rome 1964, page 34.

La relation de l'homme au boeuf mériterait certainement une enquête et une analyse plus poussées, tant elle revêt de l'importance, en cet endroit comme dans tout Madagascar.

moyen de subsistance. Certains ne pêchent pas du tout ou guère; d'autres pêchent assez régulièrement mais entretiennent aussi leurs cultures (champs ou rizières). En général, ils sont les premiers consommateurs du produit de leur pêche; s'ils vendent des poissons c'est en faisant du porte à porte mais ils ne se présentent pas au marché. Seuls les hommes pratiquent cette pêche au filet.

Pour l'ensemble des habitants de Vohimasina, hommes et femmes pêchent avec des nasses. Assez souvent, et fréquemment en temps de disette, on voit des petits groupes de femmes et de jeunes filles pêchant dans les rizières ou au bord des marais. Dans une rizière peu profonde on prend des poissons à la main; si la rizière a été inondée, l'eau en s'écoulant laisse des poissons et des anguilles prisonniers qui, dans l'eau boueuse deviennent ivres (mamo), dit-on; les enfants ou les femmes les attrapent sans peine. En eau plus profonde les femmes rentrent dans l'eau jusqu'à la taille tenant à deux mains une grande nasse (asidina), sorte de nasse à large ouverture qui, placée debout, fait 1m20 de hauteur environ; elles la font traîner dans l'eau et les poissons s'y laissant prendre elles la relèvent alors d'un coup sec. Ces nasses sont fabriquées avec des joncs appelés arambo.

Parfois les hommes posent dans les marais ou en certains endroits au bord du fleuve des nasses cylindriques étroites (vovona) avec des orifices en forme de cône rentrant à l'intérieur, d'une longueur de 80 cm environ; elles sont fabriquées en fibres de raphia. Les hommes y attrapent des écrivisses.

Beaucoup de petits enfants aussi pêchent à la ligne; d'une petite perche ils se font une canne à laquelle ils accrochent un fil et un hameçon.

D. ACTIVITES PARA-AGRICOLES, ARTISANALES ET MENAGERES.

Dans chaque famille, on élève quelques volailles; ce sont presque toujours des poules; il y a très peu de canards et d'oies. Les volailles s'abritent la nuit dans un petit poulailler construit près de la maison; ou bien elles entrent dans la maison même où on les enferme dans des paniers placés dans le coin Sud-Ouest; elles sont libérées au petit jour et partent picorer en liberté autour des maisons du village. On ne nourrit que les poules qui couvent ou sont entourées de poussins; matin et soir on leur jette des grains de riz ou de petits morceaux de manioc. On fait couvrir très fréquemment les poules afin de s'assurer une vente régulière de poules ou de poulets à Manakara (cf. infra, les échanges commerciaux).

Chaque jour, le père de famille ou un de ses enfants approvisionne la maison en bois. C'est la recherche du kitay (angalana kitay), tâche qui incombe à l'homme et qui peut parfois lui prendre quelques heures, notamment lorsqu'on s'attend à recevoir des visiteurs (à l'occasion d'un enterrement, d'une fête, d'un accouchement). Le plus souvent, c'est en revenant des champs que l'homme rapporte du bois et il le découpe en minces fagots à l'entrée de sa maison avant que la nuit tombe. La recherche du kitay est une cueillette libre qui se fait dans tous les endroits où il est possible de trouver du bois mort. On coupe aussi les branches des grands arbres (arbres à pain, jacquier, albizzia....).

À l'homme incombe encore la tâche de construire la maison, de la réparer. Le remplacement des vieux toits, nous l'avons vu, est un travail que font ensemble tous les hommes du fokonolona. Quand un jeune marié se construit sa maison, il le fait avec quelques parents et amis de son âge. Quelquefois, pour réparer ou agrandir sa maison, le propriétaire fait appel à un des charpentiers du village.

Une vingtaine d'hommes environ savent assez bien travailler le bois; ils ont appris les rudiments du métier de charpentier-menuisier dans leur jeunesse lors de leurs pérégrinations dans l'île. Les greniers sont construits par ces artisans qui vont acheter les planches aux bûcherons de Loholoka; la construction d'un grenier coûte entre 15 et 20.000 francs et peut

se rémunérer en boeufs (deux). Certains artisans savent aussi tailler des pirogues en creusant un tronc d'arbre à l'antsibe le prix varie selon la longueur mais n'excède pas 3.000 francs. Chacun se fait soi-même ses pagaies.

Le fer des outils (bêche, antsibe, zanakantsy) est acheté sur le marché de Manakara. Deux forgerons travaillent sur demande pour les affuter.

Aucun de ces artisans ne vit uniquement de sa technique. Hormis les pêcheurs de l'embouchure qui possèdent très peu de terres, chaque père de famille est d'abord cultivateur, et principalement riziculteur<sup>(1)</sup>.

En dehors des activités ménagères et du soin des enfants les femmes consacrent beaucoup de temps à la fabrication des nattes. Les jeunes filles se constituent leur trousseau de mariage. Les épouses remplacent les nattes usées, en tressent d'autres qu'elles vendront à Manakara; pour leur mari et leurs garçons elles confectionnent une veste de jonc, (akanjobe) sans manches et qui descend jusqu'au genou; c'est le vêtement de travail pour les hommes<sup>(2)</sup>; elles savent recoudre les vêtements comme certains hommes aussi d'ailleurs; quelques femmes possèdent une machine à coudre. En temps de disette surtout, elles tressent des sacs (tsilafidafika) pour le transport du café et du riz et les vendent chez les commerçants.

Tous les huit ou quinze jours, un groupe de femmes de chaque village part chercher dans les marais les joncs (arambo et arefo) qui servent à la confection des nattes. En période de disette, quand on ne vit que de la seule vente des sacs, des hommes et des jeunes gens les accompagnent.

Les joncs sont coupés très près de la racine puis liés en grosses bottes; les tiges d'arambo font alors 1m30 de long et les tiges d'arefo 80 cm. environ. On laisse tremper les bottes dans l'eau pendant quelques heures au bord de la rivière; on détache alors facilement les fines peaux qui recouvrent les tiges. Puis on dénoue les bottes, et les tiges sont alignées au

...

---

(1) Un seul habitant, décédé en Novembre 1968, était maçon. Lui seul passait plus de temps aux constructions qu'on lui confiait (gîte d'étape, Tranobe, tombeau) qu'à ses cultures.

(2) Certains achètent chez les commerçant une veste de raphia appelée langara.

soleil pour sécher. Le lendemain ou le surlendemain on fera à nouveau de petites bottes très serrées que les femmes vont marteler au pilon pendant une heure environ pour que les tiges soient bien souples. Les femmes pourront ensuite commencer à tresser. Avec les tiges d'arambo qui sont assez rêches elles feront les nattes de sol, les sacs, les akanjobe, les poufs, des paniers; avec les tiges d'arefo, plus fines, les nattes pour le sommeil, pour le repas, les nattes décoratives, les oreillers, des chapeaux et des petits paniers.

C'est la femme qui s'occupe de préparer les repas. C'est elle qui va puiser l'eau à la rivière (deux ou trois fois par jour), qui lave les marmites et la vaisselle. Trois fois par jour elle allume le feu. Matin et soir elle pile et vanne le riz.

Quand la nourriture est suffisante, le contenu des repas est le suivant : au matin, entre 7h et 8h, du manioc bouilli (sambaika : le tubercule épluché est plongé tout entier dans la marmite) suivi d'une tasse de café, puis une assiette de riz quelquefois accompagné des restes du repas de la veille. Dans la journée, entre 13h et 14h, on mange du riz accompagné de manioc, de poisson et d'herbes bouillies (le plus souvent, feuilles de manioc, ravi-kazaha, ou feuilles de patate, ravin-bomanga) le mets accompagnateur s'appelle laoka<sup>(1)</sup>; le manioc, d'abord épluché est coupé en petits morceaux que l'on fait bouillir dans la marmite; il se transforme en bouillie épaisse appelée katikaty; si les poissons sont très petits, on les fait cuire avec le manioc, sinon ils cuisent dans une autre marmite, quelquefois dans un peu d'huile, le plus souvent dans l'eau. Le soir entre 20h et 21h, le repas est le même que dans la journée. Le katikaty est parfois remplacé par le gabalà : le manioc est découpé en gros morceaux qui sont mis à bouillir dans l'eau; vers la fin de la cuisson on ajoute du sucre.

Quand il n'y a plus de manioc, le katikaty est remplacé par le kadak'akondro,

...

---

(1) Laoka : désigne d'abord le poisson; mais aussi tout ce qui se mange avec le riz : katikaty, poissons, crevettes, herbes ...; ou encore seulement le jus, quelquefois appelé ro, comme sur les Hautes Terres.

bananes vertes que l'on prépare comme le manioc. En temps de disette, notamment en Mars-Avril, on mange les fruits à pain, même verts, que l'on fait bouillir; les graines de viha (plante semi-aquatique qui pousse dans les marais), les racines de tavolo; ce tubercule au suc vénéneux doit être haché fin et longuement pressé dans l'eau afin d'en extraire le poison; après séchage et pilage on obtient une farine blanche très légère dont on fait des galettes. Souvent, les hommes partent en pays tanala acheter ou voler du manioc et rechercher des ignames (ovi-ala) dans la forêt.

Au cours de ces activités agricoles, artisanales et ménagères, nous remarquons que l'homme travaille plus souvent dans les champs que la femme. Les travaux considérés comme les plus durs sont faits par les hommes : piétinage, sarclage et désherbage à la bêche, coupe des herbes dans les marais. Propriétaires des maisons, ce sont eux qui les construisent et les réparent. Pour tout ce qui a rapport aux boeufs, l'homme seul est présent : gardiennage, piétinage, offrande d'un boeuf au moment d'un enterrement, sactra.

Les femmes s'adonnent surtout aux travaux ménagers et certains travaux agricoles leur sont réservés, comme le repiquage des plants de riz, la récolte. Se dessine ici la distinction de rôles différents dans la société. Mais les faits précédemment décrits ne peuvent à eux seuls nous faire entrer dans la compréhension des rapports de l'homme et de la femme<sup>(1)</sup>. Un tableau résumant les activités de l'un et l'autre sexe nous permettra déjà de voir comment elles s'inscrivent dans le cadre d'une division du travail qui souligne la séparation des sexes.

...

---

(1) V. infra, Chapitre VI .

Tableau N° 5

## REPARTITION DES ACTIVITES SELON LES SEXES (1).

|                        | HOMME                                                                                                                                                                                                 | FEMME                                                                                                                                         |
|------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>Culture du riz</u>  | ! Piétinage; coupe des<br>! herbes; brûlis (marais)<br>! -----<br>! Battage des épis E E                                                                                                              | ! -----<br>! repiquage<br>! récolte<br>! -----<br>! piétinage des épis                                                                        |
| <u>Autres cultures</u> | ! Défriche: terres, prépa-<br>! re plantations; plante<br>! désherbe.<br>! -----<br>! Récoltent café, girofle                                                                                         | ! -----<br>! Arrachage feuilles<br>! manioc, patate.<br>! -----<br>! Déracinent manioc,<br>! patates,<br>! -----<br>! taro                    |
| <u>Boeufs</u>          | ! Piétinage<br>! Gardiennage E<br>! Offrande<br>! Tue le boeuf E                                                                                                                                      | ! -----<br>! -----<br>! -----<br>! -----                                                                                                      |
| <u>Pêche</u>           | ! Seul clan spécialisé, pêche<br>! au filet.<br>! Pose de petites nasses                                                                                                                              | ! Pêche à la grande nasse<br>! -----<br>! -----                                                                                               |
| <u>Au village</u>      | ! Cherche le bois<br>! Coupe le bois<br>! le met à sécher<br>! désherbe autour des maisons<br>! E:<br>! -----<br>! Veille sur volailles<br>! Construisent et réparent<br>! maisons (aide des garçons) | ! Puisse l'eau<br>! -----<br>! -----<br>! Lave linge (filles et<br>! garçons aussi)<br>! -----<br>! Achète au marché, chez le<br>! commerçant |

Sigle : Le trait pointillé dans la colonne opposée indique que l'autre sexe participe occasionnellement à l'activité.

(1) Les enfants et les jeunes participent aux activités de leur sexe; quand telle activité leur incombe plus généralement nous la faisons suivre de la lettre E.

Tableau N° 5 (suite)

|                            | HOMME                         | FEMME                      |
|----------------------------|-------------------------------|----------------------------|
| <u>Au village (suite)</u>  | Font sécher                   | riz, café, girofle         |
|                            |                               | Pile le riz, le café       |
|                            |                               | vanne le riz               |
|                            |                               | allume et entretient le    |
|                            |                               | feu                        |
|                            | Tue la poule                  | Prépare le repas           |
|                            |                               | Sert le repas              |
|                            |                               | Lave la vaisselle          |
| <u>Artisanat</u>           | Certains : menuisier          |                            |
|                            | forgeron, maçon,              |                            |
|                            | fabrique pirogue              | Vannerie                   |
|                            |                               | recherche des joncs        |
|                            |                               | couture                    |
|                            | Fabrique nasses               |                            |
|                            | Répare filet                  |                            |
| <u>Outils utilisés</u>     | Bêche ( <u>angady</u> )       |                            |
|                            | <u>Antsibe</u>                | <u>Zanakantsy</u>          |
| <u>Portage d'objets</u>    | Panier ou ballot suspendu     | Panier ou ballot sur la    |
|                            | à <u>antsibe</u> ou bâton sur | tête                       |
|                            | l'épaule                      |                            |
|                            |                               | Eau : un bambou sur cha-   |
|                            |                               | que épaule; quelques-unes, |
|                            |                               | un seau sur la tête.       |
| <u>Portage de l'enfant</u> | Dans les bras                 | Dans le dos le plus sou-   |
|                            |                               | vent                       |
|                            | Sur la hanche                 |                            |

#### IV - LES ECHANGES COMMERCIAUX

##### A. CHEZ LES COMMERÇANTS

Les boutiques des commerçants sont des pôles importants de la vie sociale. Les allées et venues des habitants ( surtout femmes et enfants) y sont fréquentes; on ne se contente pas d'y acheter quelque denrée mais on s'y arrête aussi un temps pour bavarder. De plus, les commerçants exercent une fonction économique importante; ils sont nécessaires aux villageois. Aussi parle-t-on souvent d'eux et d'autant plus qu'ils abusent de leur situation.

Les commerçants sont au nombre de dix, ce qui en fait presque un par village. Ils sont tous malgaches originaires de la Côte Est. Ce fait mérite d'être signalé car aussi bien à Ampasimanjeva qu'en maints endroits dans le pays Antemora on trouve des commerçants chinois, indiens ou merina aussi bien que des commerçants natifs de la région. Il y a une quinzaine d'années il y avait un commerçant chinois sur la rive Nord mais son magasin a été racheté par <sup>un</sup> habitant de Vohimasina.

Il faut faire une distinction entre les petits boutiquiers et les commerçants proprement dits. Il y a deux commerçants aux magasins bien achalandés sur la rive Sud. L'un est Antesaky, l'autre est Antefatsy<sup>(1)</sup>. Ils se trouvent bien placés l'un et l'autre, à des croisées de chemins fréquentés sans cesse mais en dehors des villages. Les villageois disent qu'ils se haïssent cordialement. Pour chacun d'eux le magasin consiste en une vaste pièce contigüe aux pièces d'habitation où, derrière le comptoir, les marchandises s'entassent sur des rayonnages qui montent jusqu'au plafond; outre les petites denrées périssables habituelles nous remarquons chez eux les tissus et vêtements, les couverts et marmites, les conserves, les cigarettes... Ces articles

...

---

(1) Le pays Antesaka a comme chef-lieu VANGAINDRANO et la ville principale des Antefasy est FARAFANGANA, villes situées sur la Côte Sud-Est de Madagascar.

viennent de MANAKARA, soit par la route, soit par le fleuve. Assez régulièrement des camions et des camionnettes viennent de Manakara en empruntant le bac de Vohilava. A Vohimasina, ils viennent donc du Nord et s'arrêtent sur la berge du fleuve; les commerçants envoient alors leurs canots et viennent quelquefois eux-mêmes débattre des prix si le marché n'a pas déjà été conclu à Manakara. De temps à autre le marchand Antesaka qui possède un canot à moteur part lui-même pour Manakara. Son concurrent a une grande barque en bois et parfois il paie des hommes pour faire un aller-retour à Manakara; au transport aller ils transportent du riz, des sacs de jonc, du café ou de la girofle.

Les petits boutiquiers comme les commerçants pourvoient à certains besoins essentiels de la population (cf. Tableau des denrées bon marché). Ils habitent à l'intérieur des villages; ce sont les enfants et les femmes surtout qui viennent faire des achats pour des sommes qui se situent entre 10 et 20 francs. C'est surtout au début et à la fin du jour qu'ils doivent répondre à une forte demande.

Le paiement procède à la fois de l'échange en nature et de l'achat par monnaie. En effet, le plus souvent, l'acheteur vient avec un très petit panier contenant du riz (pilé), du café (séché) ou des clous de girofle; il verse le contenu sur un des plateaux de la balance et, selon le poids, reçoit cinq ou dix francs, ou encore la denrée qu'il a demandée et une pièce s'il y a encore droit. De ces "monnaies d'échange", c'est le riz qui est la plus utilisée, du moins pendant deux mois environ après chaque récolte. Manque-t-on alors de sucre à la maison, de sel..., on pile un peu de paddy ou on foule aux pieds les épis à peine secs, et un enfant part avec le petit panier chez le commerçant... Quand ces monnaies d'échange sont épuisées, l'acheteur apporte un sac de jonc (tsilafidafika) que le commerçant prend pour 10 ou 15 francs après en avoir vérifié les mesures sur un modèle; il revendra ces sacs aux Compagnies (1) à Manakara.

...

---

(1) Sociétés d'import-export implantées à Madagascar depuis l'époque coloniale.

Tableau N° 6

## DENREES BON MARCHÉ VENDUES CHEZ LES COMMERÇANTS.

|                                              |                                            |                                    |  |
|----------------------------------------------|--------------------------------------------|------------------------------------|--|
| <u>Produits très<br/>fréquemment achetés</u> | ! Sucre                                    | toujours acheté avec 5 ou 10 F (1) |  |
|                                              | ! Sel                                      | -"-                                |  |
|                                              | ! Alumettes                                | 5F la boîte                        |  |
|                                              | ! Pétrole                                  | petite mesure pour 5F              |  |
|                                              | ! Huile                                    | -"-                                |  |
|                                              | ! Tabac à chiquer                          | 10F le sachet                      |  |
|                                              | ! Savon                                    | 10F petit morceau de savon blanc   |  |
|                                              | ! Cornet de café<br>(de Janvier à Juin)    | 5F                                 |  |
|                                              |                                            |                                    |  |
|                                              |                                            |                                    |  |
|                                              | ! Bonbons enveloppés                       | 3 pour 5F                          |  |
|                                              | ! Gâteaux on vrac                          | 5-6 pour 5F                        |  |
|                                              | ! Pile électrique, le modèle rectangulaire |                                    |  |
|                                              | ! Cahier mince à 10F                       |                                    |  |
|                                              | ! Stylo-bille (1 modèle)                   |                                    |  |
|                                              | ! Lames de rasoir (1 modèle)               |                                    |  |
|                                              |                                            |                                    |  |

(1) Le franc malgache (FMG) équivaut à 0,02 francs français.

### Le commerce du riz.

Quoique le riz récolté soit d'abord réservé à la consommation il sert donc aussi de monnaie d'échange chez le commerçant. Mais c'est uniquement <sup>avec</sup> du café que l'on rembourse les dettes contractées chez le commerçant. De Mai à Septembre, de Janvier à Mars, le commerçant amasse du riz mais ne le garde pas longtemps; il le met en sac et le vend au fur et à mesure (comme le café et le girofle) aux Compagnies à Manakara. Les deux fabricants de betsa-betsa (un sur chaque rive) se font aussi souvent rétribuer en riz mais n'en font pas commerce; l'Antambahoaka (originaire de la région de Mananjary) de la rive Sud, ne possédant pas de rizières, constitue de cette manière sa réserve de riz pour l'année. Ce fabricant de la rive Nord est originaire de Vohimasina et s'occupe d'abord de ses cultures.

Jusqu'à la fin Septembre, le commerçant envoie du riz à Manakara. Puis le courant d'échange s'inverse; les habitants n'ayant plus de riz, c'est le commerçant qui leur en vend, cette fois en échange de sacs et d'oeufs. Mais dès la fin Novembre les commerçants manquent souvent de riz car les camions ne viennent pas régulièrement de Manakara où l'on fait venir du riz d'autres régions de Madagascar (comme la région du lac Alaotra au Nord) où même de l'étranger (de la Chine Nationaliste et de Canton pour l'année 1968-69). C'est durant cette période de soudure, d'Octobre à Décembre (et il en est de même en Mars-Avril), que le kilo de riz atteint son prix le plus fort. Nous avons pu relever quelques prix durant ces mois critiques de l'année 1968 (cf. Tableau N°7).

Quand le commerçant fait venir le riz de Manakara il ne peut faire autrement que de le vendre assez cher à cause des frais de transport. Mais rien n'assure les habitants qu'il ne mélange pas ce riz avec leur riz dont il a gardé un stock. Sans même utiliser ce subterfuge le commerçant peut gagner beaucoup sur la vente de riz par très petites quantités, soit qu'il trompe le client sur la quantité pesée sur la petite balance à plateaux, soit qu'il achète pour un prix/<sup>très</sup>bas le café ou la girofle qu'on lui apporte.

...

Et le commerçant peut obtenir un bénéfice double sur le riz : d'une part quand il achète le riz qu'on lui apporte par petites quantités (150-250g), d'autre part, quand il en vend, au kilo, cette fois.

Tableau N° 7

QUELQUES PRIX DE VENTE DU RIZ CHEZ DES COMMERÇANTS

Année 1968

| Mois      | la <u>daba</u> de paddy chez un gros commerçant (1) | Le kg. de riz décortiqué dans une "boutique"                 |
|-----------|-----------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|
| Juillet   | 125 FMG                                             | 30 FMG                                                       |
| Août      | 125 "                                               | 35 "                                                         |
| Septembre | 250 "                                               | 40 "                                                         |
| Octobre   | 400 "                                               | 40 "                                                         |
| Novembre  | 375 "                                               | 55 "(2) 60 <u>vary lava</u><br>"vary mena" ou "vary de luxe" |

Fin Novembre  
Début Décembre

Pendant un temps il n'y eut plus de riz à vendre. Puis des camions apportèrent du riz de Manakara; le chef de canton dit aux mpanjaka quels devaient être les prix de vente :

- vary mena acheté 25F le kilo à Manakara doit être vendu 40F
- vary fotsy acheté 49F le kilo à Manakara doit être vendu à 52F (donc à 55F.)

- (1) Bien remplie la daba fait environ 13 kilos; on en obtient dix kilos de riz décortiqué. Jusqu'en Septembre, ce commerçant vendit le riz à un bon prix.
- (2) C'est le commerçant chez lequel je m'approvisionnais; jusqu'à la fin Octobre le riz qu'il vendait provenait des habitants de Vohimasina qui lui en apportaient encore; à partir de Novembre ce fut du riz venant de Manakara. A partir du mois de Décembre il ne vendit plus de riz du tout.

A partir du mois de Décembre on ne trouva du riz que chez cinq commerçants, et encore très irrégulièrement au gré des arrivages venant de Manakara. Tel commerçant de la rive Nord, quand il avait du riz, n'en vendait qu'en fin de journée pendant une ou deux heures. Cette fois le prix du riz fut annoncé officiellement par le Chef de Canton (prix fixés à la Sous-préfecture où à la préfecture) aux mpanjaka qui en firent part dans leurs Tranobe respectives. Si un commerçant vendait au-dessus de ce prix on était prié de le signaler au Fanjakana. Mais à ce moment bien des habitants, qui n'avaient que les sacs de jute fabriqués par les femmes comme monnaie d'échange, préférèrent attendre que le riz (vari-hosy) fût mûr. Fin Décembre, des femmes commencèrent à couper les épis dans les rizières; mais à cause de la sécheresse de l'hiver précédent la récolte fut maigre.

#### Les rapports des commerçants avec les habitants.

Les habitants sont très conscients du désavantage que représente pour eux la vente du riz chez le commerçant durant les mois qui suivent la récolte et la nécessité d'en racheter bientôt chez le même commerçant mais à des prix doubles ou triples. Toutefois ils admettent que le commerçant fasse un certain bénéfice; tout service doit être rémunéré. Ainsi s'exprime l'un d'entre eux :

"Je vends du riz chez le commerçant à 150 F la daba (il s'agit de paddy); il la prend pour 150F. Cela ne me dérange pas si je la lui rachète plus tard à 200 ou 225F. Je la lui rachèterai. Cela ne fait rien. Mais qu'elle passe à 300 F, c'est cela qui m'attriste (izay no mampalahelo an'ahy). Ainsi (je dois au commerçant) "Ton bénéfice, c'est sur moi seul qu'il retombe; c'est cette récolte(1) que tu vends maintenant. Alors arrangeons-nous et ne prends pas un bénéfice trop élevé. Voyons (trouvons) ensemble le prix-limite (ny faran'ny adidy)."

...

---

(1) Il s'agit du mot vokatra. Employé comme adjectif, il signifie : fertile, productif; employé comme nom, il signifie : tout ce que produit la terre et qu'on mange. Ici tantôt il désigne le riz apporté par le paysan, tantôt le bénéfice que le commerçant peut légitimement en tirer, c'est pour celui-ci aussi une récolte. Mais quand le paysan parle du "bénéfice trop élevé" retiré par le commerçant il n'utilise plus le terme vokatra mais l'expression tombo tafahoatra loatra (litt : "augmentation qui dépasse trop").

En fait, l'habitant sait bien que le plus souvent il ne rachète pas le riz de sa propre récolte; ce riz vendu est parti à Manakara. La récolte provenant du faritany s'en va et il faut racheter du riz étranger. C'est cela que l'on accepte mal car le commerçant, répète-t-on, fait du commerce pour les gens d'ici et non d'ailleurs. Aussi il ne doit pas faire supporter des hausses trop élevées.

Traditionnellement il existe une institution qui est chargée de contrôler le prix du riz; ce sont les membres des classes d'âge marobory, ou quelquefois les ampanompo seulement, qui en sont chargés. Si le commerçant vend trop cher, il est appelé à comparaître devant les membres du groupe réunis. Le chef des marobory s'adresse à lui en ces termes :

"C'est ici seulement que tu te fais du bénéfice (vokatra) et pas dans un autre faritany. Si tu veux être en bons termes avec le fokonolona (Raha tianao hifanaraka amin'ny fokonolona) alors prends soin de suivre les prescriptions (hanaraka ny adidy sy andraikitra) et comme en plus tu as devant toi la patente du Fanjakana il faut obéir."

Le commerçant qui comparaît devant ce groupe fait toujours amende honorable. Comme on lui reproche de faire trop de bénéfices on le sanctionne d'une à trois bouteilles de taoka. Il lui est préférable de s'incliner; autrement il risquerait d'être convoqué devant tout le fokonolona et d'être mis akivy. Le village alors l'ignorerait et aucun habitant n'aurait le droit de pénétrer dans son magasin tant que la sanction n'aurait pas été levée. Mais quoique cette dernière mesure puisse toujours être appliquée les habitants hésitent à utiliser ce moyen de pression. La comparution devant les marobory peut être plus fréquente. Intervenir plus durement répugne aux habitants qui ont eux-mêmes besoin du commerçant; la répression selon eux doit venir du Fanjakana. Leur mécontentement ou leur revanche s'exerce parfois indirectement. Comme ce qui arriva un jour à un commerçant de la rive Sud. Les habitants n'apprécient guère que son canot à moteur circule sur le fleuve; il fait trop de bruit, il dérange les esprits du fleuve (biby, lolo). Or il arriva qu'une barque en fer appartenant à ce commerçant embarqua de l'eau et coula dans le fleuve; car les fûts de pétrole amenés de la rive Nord avaient

été posés droits dans la barque et non couchés. Quelques hommes voulurent bien repérer l'emplacement où elle se trouvait, mais ensuite, bien que le propriétaire proposa une forte somme au fokonolona pour la remonter, celui-ci n'envoya personne pour le faire. Le fleuve avait son dû, dit-on, il fallait le lui laisser. Cette raison évoquée n'était sans doute pas la seule...

Somme toute, même s'il éclate quelque conflit, il est dans l'intérêt des commerçants et des habitants de s'entendre. Comme le dit un villageois, le commerçant recherche quelque chose qui soit du bénéfice; les habitants recherchent quelqu'un qui s'entende avec le village<sup>(1)</sup>. Au Fanjakana de punir si le commerçant outrepassa trop ses droits. Ainsi le fokonolona se limite lui-même car il renonce à utiliser tout son pouvoir que dans une certaine mesure il délègue aux agents du pouvoir officiel; mais ces derniers ne peuvent ou n'osent guère plus intervenir<sup>(2)</sup>.

...

---

(1) "Zavatra sahala amin'ny vokatra no kadiavin'ny mpivarotra. Ny olona hifanaraka amin'ny tanàna kadiavin'ny mponenana.

(2) On approuva l'intervention du Chef de Canton lorsqu'en Octobre 1968 il réussit à faire traduire en justice un commerçant qui trompait le client sur la quantité de riz qu'il livrait. Mais une fois revenu du Tribunal à Manakara (où il fut condamné à une forte amende) le commerçant refusa de vendre du riz contre de l'argent mais seulement dans un échange en nature; à l'époque c'était encore la girofle; il lui était alors encore possible de trafiquer sur les quantités sans pouvoir facilement se faire surprendre.

Au mois de Mars 1969, la famine sévissait dans la région (cf. Appendice I). Le Sous-Préfet se présenta par deux fois; en sa présence, les cours du riz (importé) chez les commerçants se maintinrent à un prix assez bas, mais ils remontèrent bientôt quand il fut parti.

Le commerçant remplit une double fonction. L'une est de stockage et de conservation de denrées dont les villageois ont besoin et que le commerçant livre sur place, se chargeant de les faire venir de Manakara.

Son autre fonction est de crédit. Il y a deux sortes de crédit. L'un est un simple prêt pour un temps limité et une somme minime. Une femme sans argent se présente et demande un paquet de paràky (tabac à chiquer). Le commerçant la connaît et sait qu'il sera remboursé sans trop tarder. Il donne le produit et en inscrit le prix avec le nom de l'acheteuse sur une feuille qui reste sur le comptoir. C'est ce qu'en certains villages français on appelle l'"ardoise".

Les hommes ont recours à l'autre forme de crédit. Ils contractent une dette (trosa). Surpris, par exemple, par des funérailles inattendues, par un incident climatique qui retarde la date de la récolte ou l'ampute de moitié, ils ont besoin d'argent pour acheter de la betsa-betsa, du café, du riz. Le commerçant prête l'argent ou donne la denrée demandée et sera remboursé au moment de la récolte du café; il achètera alors le café deux à quatre fois moins cher<sup>(1)</sup>.

Le commerçant se fait payer bien cher les services rendus. Son service de stockage est somme tout infime et ses bénéfices incalculables (au sens propre du terme) peuvent grossir vite bien qu'ils jouent à chaque fois sur la vente ou l'échange d'infimes quantités. Le crédit est cher mais le taux usuraire est difficile à connaître puisqu'il se pratique sur des échanges en nature différés dans le temps et quantitativement assez importants.

#### B. SUR LES DEUX MARCHES

A Vohimasina, sur chaque rive, il y a un petit marché couvert au sol en ciment et au toit en tôle. Ces marchés ne sont pas animés longtemps dans la journée, seulement durant une à deux heures chaque matin.

...

---

(1) En Mars 1969, à Ampasimanjeva, un cultivateur avait ainsi vendu sa récolte sur pied (café) pour les deux années à venir (1969 et 1970) sans avoir plus rien à recevoir. Privé de son manioc et de presque toute sa récolte de riz vatomandry à venir à cause du cyclone du mois de Février, il est parti en pays tanala.

Ce sont surtout des marchés à poisson. Les femmes d'Andotsy viennent à celui de la rive Nord, celles d'Imanga et d'Ambinany à celui de la rive Sud. Elles transportent les poissons, parfois des crabes et des crevettes, dans des paniers de jonc (sobika); après la vente, certaines passent chez les commerçants avant de s'en retourner. Quand les femmes des villages ont vu passer les vendeuses de poisson, celles qui désirent acheter vont là-bas voir le poisson et débattre des prix. Elles trouvent aussi quelques herbes amères, quelques fruits à acheter selon la saison. Ce n'est que lorsqu'il fait très mauvais temps et que les hommes de l'embouchure n'ont pu pêcher que leurs femmes ne viennent pas à Vohimasina; le marché reste alors désert.

Une fois par mois environ, mais sans aucune régularité un boeuf est tué au marché et on en vend la viande. Cela arrive lorsque quelqu'un voit qu'un de ses boeufs est malade; le jour des fêtes nationales (26 Juin et 14 Octobre), au moment du 1er Janvier, le jour de la kermesse PSD, on tue aussi un boeuf en cet endroit; le propriétaire du boeuf est alors un membre du Parti PSD qui vend la viande au profit du groupe PSD de la commune. Lorsque l'on vend ainsi de la viande, le marché reste un peu animé toute la journée; des jeunes garçons et des hommes se mêlent aux femmes habituellement les seules clientes.

Deux-trois fois par an il arrive qu'un ou deux marchands betsileo passent à Vohimasina un ou deux jours pour vendre un poison contre les puces (odiparasy) qui est très apprécié ainsi que quelques bibelots (peignes, brosses) ou encore des étoffes en coton ou en soie rêche, rayées de bandes de couleur sombre (noir, marron, rouge) (lambamena) qui, comme sur les Hautes Terres sont achetées pour servir de linceul. Ces marchands s'installent un moment au marché puis font du porte à porte dans les villages.

C. EN D'AUTRES LIEUX

Manakara.

C'est de Manakara, nous l'avons vu, que les commerçants reçoivent le riz et toutes les denrées qu'ils vendent. Pour les habitants aussi, cette ville est un pôle d'attraction commerciale<sup>(1)</sup>.

Les allées et venues Vohimasina-Manakara les plus fréquentes et les plus régulières sont motivées par le transport des poules qui sont vendues sur le marché de Manakara en toutes saisons. Certaines familles se spécialisent dans ce colportage; de jeunes ménages, habitant dans les champs en général, achètent des poules dans les villages, les engraisent pendant un temps, puis partent les vendre; ils s'absentent trois jours en comptant une bonne douzaine d'heures pour le voyage aller-retour qui se fait surtout à pied par la route du bord de mer (cf. CHap. I - "situation et voies d'accès"). Il y a aussi beaucoup de pères de famille qui, de temps à autre, partent eux-mêmes à Manakara avec un panier rempli de poules. Le prix d'un poulet là-bas peut atteindre 100F, le prix d'une belle poule 200F. C'est durant la saison d'hiver que ce commerce est le plus fructueux car la présence des estivants à Manakara fait monter les prix.

C'est de Manakara le plus souvent que l'on fait venir le rhum (taoka), boisson la plus appréciée durant les réunions. Pour ceux qui assurent ce transport le bénéfice peut être important car il est admis à Vohimasina que le litre de rhum coûte 500F (ariary zato). Qu'une sanction ou qu'une faly<sup>(2)</sup> soient fixées à un litre de rhum, le prix à payer pour le contrevenant ou les parents des jeunes mariés sera de 500F. En fait, le rhum se vend à

...

---

(1) On va à Manakara pour "affaires" ou pour rendre visite à un parent. Certains disent de Manakara que c'est la capitale Antemora mais parce qu'il faut soutenir la comparaison avec d'autres capitales; TOAMASINA (Tamatave) pour les Betsimisaraka, TANANARIVE pour les Merina. En fait, les habitants de Vohimasina ne s'y sentent pas chez eux; c'est d'ailleurs une ville composite, les Antemora y viennent de toutes les vallées et ne forment que la moitié de la population. Sur 13.044 hab., il y a 6.612 Antemora, soit 51% (Recensements urbains Ambositra-Mananjary-Manakara-Farafangana. Imprimerie Nationale. Tananarive. 1966 p. 30).

(2) cf. infra chapitre V.

Manakara autour de 320F; il n'est pas beaucoup plus cher à Ampasimanjeva. Mais souvent quand un roi ou un père de famille prévoient une réunion ou une fête importante (comme la circoncision) il envoie quelqu'un de la famille à Manakara pour acheter le rhum<sup>(1)</sup>. Il n'est pas rare que l'on serve du rhum légèrement coupé d'eau, ce que ne manquent pas de relever les invités.

#### à SAHASINAKA et en pays TANALA

Nous avons vu à propos du commerce des boeufs que les marchés de Sahasinaka et d'Ambalavao (en pays betsileo) étaient fréquentés.

Les allées et venues en pays tanala sont assez fréquentes mais il s'agit surtout de visites faites à la parenté quoique assorties aussi parfois de motifs commerciaux.

Tel ce père de famille qui part acheter de gros poissons à l'embouchure; le lendemain il part à pied pour Sahasinaka ou Fenomby (la station de chemin de fer suivante), prend le train en direction de Fianarantsoa et descend à Manampatrana. Là, sa soeur vit auprès de son mari Antemora, petit concessionnaire de café; celle-ci lui indiquera le meilleur moyen pour bien vendre son poisson; il parviendra normalement à le revendre le double qu'il l'a acheté.

Durant la période de soudure beaucoup d'hommes partent en pays tanala acheter du manioc. Là-bas il pousse bien et ils en ont beaucoup, dit-on à Vohimasina. Une partie de ce transport de manioc se fait en pirogue à partir de Sahasinaka.

...

---

(1) La betsa-betsa (jus de canne fermenté), boisson également appréciée, ne s'achète jamais à l'extérieur mais aux deux fabricants locaux. La distillation clandestine du jus de canne n'est pas non plus inconnue; elle est la raison parfois d'une arrivée inopinée des gendarmes.

#### D. LES SOURCES DE MONNAIE

Bien des personnes de Vohimasina se plaignent de l'isolement de leur vallée, du mauvais état des pistes et pour ces raisons de la difficulté de se faire de l'argent. L'expression souvent entendue, vitsy ny lalam-bola, peut se traduire ainsi : "les chemins de l'argent sont rares". Ils se rendent bien compte de la nécessité d'avoir un marché qui absorbe le surplus des récoltes et qui soit facilement accessible. Sinon, à quoi sert d'entretenir nos orangers, me dit-on. Or, tout ce qui vient de Manakara ou ce qu'on y fait parvenir est grevé de frais de transport importants puisque les véhicules circulent sur de mauvaises pistes et traversent le Faraony très à l'Ouest, au bac de Vohilava<sup>(1)</sup>.

Quatre produits sont pour les habitants des sources de monnaie un peu importante : le café, la canne à sucre, les oranges et la girofle. A part la canne à sucre qui est vendue sur place aux deux fabricants de betsa-betsa<sup>(2)</sup> les trois autres produits sont vendus à Manakara ou à Tananarive par des intermédiaires (commerçants locaux, transporteurs).

Pour chaque père de famille ces ressources monétaires ne sont pas très importantes (bien difficiles à chiffrer puisque l'on vend par petites quantités; la somme recueillie serait de 5.000 à 10.000 FMG).

On n'est jamais assuré d'une bonne récolte. Le girofler produit bien une année sur trois; beaucoup en plantent (entre cinq et trente pieds) sur leur domaine, mais il faut attendre cinq ans pour que ces jeunes plants produisent. Les caféiers ne sont pas entretenus; les petites plantations en pays tanala ne le sont guère mieux mais rapportent davantage; et les conditions climatiques influent beaucoup sur la récolte. La venue des oranges en

...

---

(1) Rappelons que le bac de Vohimasina fonctionnait autrefois et desservait la piste côtière.

(2) Entièrement consommée sur place; c'est donc un échange à l'intérieur du monde villageois.

Mai est providentielle; mais juste à la fin d'une période de soudure c'est de l'argent vite épuisé. On prend davantage soin de la canne à sucre, peut-être parce que l'on peut discuter sur place avec le marchand de betsa-betsa pour lequel ces vendeurs de canne sont aussi des clients.

Mis à part ces moyens pour trouver de l'argent (lalam-bola) qui permettent de disposer d'un petit surplus en numéraire, l'activité économique du paysan est destinée avant tout à assurer sa subsistance, et encore de façon précaire. Quand le riz manque, ainsi que l'argent, on a recours à des palliatifs : bananes vertes et fruits à pain verts pour les repas, ainsi que quelques fruits de cueillette; la vente des oeufs et des nattes, la vente des poules; en période de grande pénurie (comme après le cyclone de Février 1969, cf. infra) des femmes seules dont le mari travaille loin dans l'île vendent une marmite et de la vaisselle; c'est le signe du vrai dénuement; pour certaines familles encore, on procède à la vente d'une terre, à la vente d'un boeuf. Si quelques familles connaissent un parent proche qui a trouvé un travail rémunérateur dans le pays (c'est le plus souvent un fonctionnaire, bureaucrate, infirmier ou docteur, instituteur) ils lui demandent de les aider. En certains cas l'un de ces émigrés essaie de trouver du travail pour un jeune parent<sup>(1)</sup>; ou un parent planteur (vivant en pays tanala en général) embauche un jeune pendant un temps dans sa concession. Pendant les époques de disette beaucoup de jeunes hommes partent ainsi chercher du travail à l'extérieur mais sans être bien assurés d'en trouver; toutefois on cherche à profiter des relations déjà créées par ceux qui vivent (surtout dans l'Ouest) un exode plus prolongé.

Pour tous, il faut se débrouiller, soit sur place, soit à l'extérieur, chacun selon ses goûts et ses habitudes<sup>(2)</sup>.

...

---

(1) En période de soudure, un commerçant de NAMORONA, originaire de Vohimasina, apporte dans son canot à moteur des nattes de sol (lafoka) pour les faire coudre par les femmes; les femmes de Namorona se font payer plus cher ce travail et son geste est apprécié par les femmes de Vohimasina (tout au moins ses parentes) qui préfèrent travailler pour lui plutôt que pour le commerçant. Chacun y trouve ainsi son compte.

(2) "Samby manana ny fahazara-po" : en ce domaine, on dit que "chacun a (suit) la pente familiale à son coeur". Cette expression souligne aussi l'indépendance économique du père de famille.

Tableau N° 8

## LES PRINCIPALES RESSOURCES

| Denrées vendues ou échangées | Sources de monnaie plus importantes                                               |
|------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
| Riz pilé<br>paddy            |                                                                                   |
| Café ....                    | Café                                                                              |
| Girofle ....                 | Girofle                                                                           |
| Poules                       | Oranges, mandarines                                                               |
| Oeufs                        | Cannes à sucre                                                                    |
| Sacs<br>nattes diverses      |                                                                                   |
| Occasionnellement :          | Poisson<br>Terres<br>Boeufs<br>Argent ou embauche fournie par un parent en exode. |

On peut ainsi regrouper en un tableau les principales ressources : d'une part, celles qui sont destinées à assurer la subsistance, d'autre part, celles qui permettent de disposer parfois d'une certaine réserve monétaire; parmi celles-ci le café est celle qui se vend le mieux et sur laquelle on peut compter tous les ans.

## V - L'UTILISATION DES RESSOURCES

### A. COMPORTEMENTS ECONOMIQUES ET SIGNES D'EVOLUTION.

On ne peut pas ne pas être frappé au regard de cette société par ce que l'on pourrait appeler des signes de progrès, tant dans le domaine matériel que dans les aspirations exprimées. Ces signes facilement perceptibles d'une évolution certaine pourraient être interprétés uniquement comme des jalons propres à faire naître bientôt un homo oeconomicus qui serait un entrepreneur-paysan dynamique et indépendant.

Quels sont ces faits, ces comportements, ces aspirations qui témoignent ainsi des changements sensibles dans l'univers villageois?

- la cellule familiale de production et sa relative indépendance. Des anciens soulignent qu'un certain nombre de ménages tendent à se soustraire à certaines obligations sociales, réunions et discussions notamment, pour s'adonner à leurs cultures.
- les paroles réitérées des paysans exprimant le désir de voir améliorer leurs routes, de voir venir des taxi-brousses qui les transportent eux-mêmes et leurs produits à Manakara<sup>(1)</sup>.
- les boeufs capitalisés, peuvent servir, le cas échéant (disette prolongée), à se procurer de l'argent.
- l'amélioration de l'habitat est sensible (cf. ch. II); la construction d'un grenier à riz est un objet fréquent de dépense; on utilise le ciment pour la construction de Tranobe et de tombeaux qui sont des demeures-témoins

...

---

(1) Le village voit trop peu de passages de voitures, dit-on; c'est un endroit silencieux (toerana mangina); il n'y a pas de passants (tsy misy mpandeha). Des anciens disent regretter le temps où Loholoka était chef-lieu de la sous-préfecture; évidemment Vohimasina faisait alors un peu figure de capitale administrative. Mais en disant cela, ces anciens se reportent à cinquante ans en arrière (en nommant le nom d'un administrateur qui semblait être aimé de la population) et ne parlent pas de la période qui a précédé et suivi l'année de la rébellion (1947) qui fut particulièrement violente en cet endroit, ainsi que la répression qui a suivi.

de l'organisation sociale traditionnelle.

- quand on le peut, on se procure de nouveaux biens de consommation.

A la maison, on utilise de la vaisselle en métal émaillé ou en pirex (assiettes, timbales, verres, tasses); si au cours de réunions importantes on mange sur des feuilles de ravinala c'est uniquement faute de couverts. Dans le village, des hommes portent le pantalon, ainsi que tous les jeunes scolaires du Secondaire quand ils viennent en vacances<sup>(1)</sup>. On peut venir participer aux réunions dans la Tranobe en costume européen; tel jeune ou tel ancien fonctionnaire pénètre dans la Tranobe des chaussures au pied (cet article est encore assez rare), mais les rois ne peuvent se revêtir d'un pantalon. Les jeunes femmes et toutes les jeunes filles n'aspirent qu'à se laver avec du savon parfumé et portent avec ostentation des boucles d'oreilles; aux jours de fête ou lorsque viennent des vahiny elles portent leurs robes neuves en coton imprimé et par-dessus, le foureau d'étoffe (salova) traditionnel tout aussi beau. Beaucoup d'hommes et tous les jeunes, quand ils travaillent dans les rizières ou dans les champs, ne portent plus le pagne (sadika) mais un court short en nylon. Au village, le chapeau en jonc est souvent remplacé par un chapeau en feutre. Très peu d'habitants possèdent la radio (moins d'une dizaine en excluant les fonctionnaires et commerçants); cet article est déjà cher; de plus, les chansons ambaniandro<sup>(2)</sup> ne plaisent guère et beaucoup doivent faire effort pour comprendre la langue merina.

- la médecine moderne est assez bien accueillie; des médicaments comme la nivaquine et l'aspirine sont connus de tous.

...

---

(1) Un homme de 45 ans environ me disait que lorsqu'encore jeune scolaire à Mananjary il revenait à Vohimasina pour les vacances, ses parents lui faisaient tout de suite ôter son short et sa chemise et revêtir le pagne; il n'aurait pas fallu que les habitants le voient dans un autre costume.

(2) Ambaniandro/c'est-à-dire "sous le soleil". C'est ainsi que les Antemora appellent habituellement les habitants de l'Imerina (capitale Tananarive).

- vu l'importance de la population il n'y a pas encore beaucoup d'enfants scolarisés; mais au début du siècle les Anglicans n'ont pas eu de peine à ouvrir une école et, maintenant, les écoliers du Secondaire sont acharnés au travail<sup>(1)</sup>. Les séances de couture des Soeurs sont suivies régulièrement par une trentaine de femmes et jeunes filles.

- significatives aussi sont les réactions d'hommes émigrés revenant pour un temps à Vohimasina (pour une circoncision, pour visiter un parent malade). Leur attitude est assez critique. Dans la maison de leurs parents et à tous ceux qu'ils voient ils n'hésitent pas à dire qu'il faudrait faire étudier tous les enfants, ne jamais hésiter à aller à l'hôpital; ils vantent le bienfait des méthodes culturelles nouvelles, parlent du progrès (Fandrosoana : mot que l'on entend fréquemment à la Radio et dans tous les discours officiels), progrès dont on voit les signes dans tout l'île mais pas ici...

- Enfin, il y a le portrait que l'on vous trace de l'homme riche qui peut se payer tout ce qu'il veut, qui roule en voiture. On imagine ainsi la vie d'un fonctionnaire retraité, d'un colon français qui vit à l'Ouest d'Ampasimanjeva et dont les gens ont bien connu le père, ou encore d'un parent salarié qui a bien réussi sa vie en ville et n'est jamais revenu au village<sup>(2)</sup>.

Les habitants ne sont donc pas hostiles à toute innovation. Ils souhaitent disposer de biens matériels plus nombreux, profiter de possibilités plus larges pour communiquer avec l'extérieur et s'enrichir. Ils savent très bien, puisque tous ont émigré loin au moins une fois dans leur vie, que d'autres régions de Madagascar sont plus développées que la leur. Mais ils ont conscience que ce développement chez eux risque d'être provoqué par des pressions extérieures et d'être destructeur de leur vie sociale et des valeurs qui la sous-tendent. Aussi, bien que des signes de changement soient

...

---

(1) cf. infra Ch. V.

(2) Mais comme le révèle l'entretien sur l'homme riche (en Appendice II du chapitre), l'homme qui n'est riche que de ses biens est un homme pauvre; il faut qu'il s'entoure de personnes qui l'aident et qui veillent sur ses biens.

repérables dans leur société, une analyse plus approfondie montre qu'ils tâchent de sauvegarder l'héritage social et culturel des ancêtres en étant toutefois réceptifs à bien des apports du monde extérieur.

#### B. LA MAITRISE DU CONTACT AVEC LE MONDE EXTERIEUR.

Il nous faut examiner maintenant comment cette société, effectivement assez ouverte sur le monde extérieur, s'efforce de garder son originalité et son indépendance.

Nous verrons qu'elle utilise à ses fins propres les biens (en argent et en nature) qu'elle se procure sur place ou à l'extérieur, de sorte que les activités économiques et commerciales doivent être appréciées dans le contexte social où elles apparaissent; Pour cela, il faut se rendre compte que le courant de modernité, si on veut l'appeler ainsi, loin de porter atteinte au dynamisme du milieu villageois, n'est en fait qu'une face d'un dynamisme du groupe qui récupère à son profit le fruit du travail des individus. Alors s'éclairent d'un jour nouveau des activités que de l'extérieur on aurait pu seulement comprendre comme des portes ouvertes pour une transformation profonde du monde villageois.

Toutefois, il n'y aura pas à écarter les comportements économiques et les signes d'évolution précédemment signalés. Mais celui qui voudrait en tenir compte en vue d'une action sur le milieu<sup>(1)</sup> devrait réaliser qu'ils ne

...

---

(1) Des interventions dans le domaine de l'agriculture sont en cours sur le Faraony : opération café, début d'action pour la production rizicole, présence du vulgarisateur de la Mission Catholique.

prennent sens que dans la logique d'un monde villageois, étranger et au pouvoir officiel, et aux calculs comme aux prévisions des agents du développement<sup>(1)</sup>.

+ +

La meilleure illustration de cette "maîtrise du contact avec le monde extérieur"<sup>(2)</sup> nous est fournie par l'utilisation qui est faite des ressources, que celles-ci proviennent directement du travail du sol, de l'échange commercial, des individus partis en exode temporaire ou prolongé.

...

- 
- (1) Autant ne pas tomber dans le travers davantage remarqué maintenant du progrès économique que l'on définit à l'intérieur d'une politique de croissance qui vise à transformer le milieu villageois en ignorant la structure sociale originale de ce milieu. Or le dynamisme qui protège, conserve et même renforce la structure sociale villageoise répond à une logique qui contredit la logique selon laquelle raisonnent et agissent la plupart des responsables des actions de développement.  
Cf. : G. ALTHABE, Progrès économique et communautés villageoises, Conférence prononcée au Centre d'Etudes Rurales de la Faculté de Droit et des Sciences économiques de l'Université de Madagascar; document ronéographié. Tananarive. 1966. MANANDAFY RAKOTONIRINA, Transformations sociales et actions de développement rural à Madagascar, in "Terre malgache" N° 4. Juillet 1968. E.N.S.A. Tananarive  
G. de HAUT DE SIGY, Réflexion sur la notion d'exploitation agricole pour les Hauts-Plateaux malagasy, document ronéographié, synthèse provisoire; nous avons consulté une seconde rédaction manuscrite plus complète.
- (2) G. ALTHABE op. cit. p. 12. Il n'est pas étonnant de constater que les habitants du Bas-Faraony réagissent d'une manière semblable aux habitants de la Mananano vis-à-vis du monde extérieur.

Les différents emplois des ressources peuvent être regroupées en trois catégories : "vie élémentaire et satisfactions familiales diverses", "acquiescement des didim-panjakana", "participation à la vie collective" (cf. Tableau Utilisation des ressources). Ces catégories se rapportent à trois niveaux de vie sociale dont on ne peut comprendre les rapports que si on les replace dans une structure d'ensemble.<sup>(1)</sup>

### Vie élémentaire et satisfactions familiales diverses

Comment le paysan s'emploie-t-il à assurer sa subsistance? En effectuant les travaux agricoles précédemment décrits, en se procurant les denrées indispensables chez le commerçant, en s'assurant un petit surplus monétaire par la vente de produits plus "chers". L'unité économique au niveau de la production et du commerce recouvre à peu près la cellule familiale (famille-ménage). L'enrichissement, la recherche du bien-être conduisent à l'achat de biens qui répondent presque tous à des besoins de première nécessité. On remarque que la société ne répugne pas à remplacer des biens qu'elle fabriquait elle-même par des biens venus de l'extérieur (vaisselle, toits de tôle, utilisation du ciment pour les constructions collectives...) et que parmi ceux-ci elle adopte, quand cela est possible, des modèles plus récents (shorts en nylon, parures des femmes, chapeaux de feutre...). Dans le domaine des soins médicaux, la médecine traditionnelle se conjugue avec la médecine moderne; l'exemple le plus frappant en est fourni par les sages-femmes traditionnelles (ampamolohana) qui ont accepté de suivre les instructions fournies par le médecin de l'hôpital d'Ampasimanjeva désireux d'utiliser leur compétence<sup>(2)</sup>.

...

- 
- (1) Pénétrant cette structure par le biais de l'utilisation des ressources nous n'en embrasserons donc pas tous les éléments. Nous aurons, dans les prochains chapitres, à apporter des analyses complémentaires qui devront éclairer davantage la dynamique propre au monde villageois et préciser comment se résolvent les tensions (vis-à-vis du monde extérieur et dans le monde villageois lui-même).
- (2) Cas sans doute assez rare à Madagascar d'une instruction fournissant un complément à un savoir traditionnel déjà assez élaboré, et d'une collaboration réussie pour les deux parties. Nous avons là un exemple-type de développement.

Tableau N° 9

## UTILISATION DES RESSOURCES

| Vie élémentaire et satisfactions familiales diverses                                                                                                          | Acquittement des <u>didim-danjakana</u>                                                                               | Participation à la vie collective                                                                                     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Ce qui concerne le boire, le manger, l'habitat (pour certains, améliorations diverses), le vêtement...<br>tissus plus beaux<br>vêtements européens<br>parures | Impôt de capitation ( <u>karatra</u> )<br>Quittances diverses (boeufs, chiens)<br>"Passeport"<br>Cotisations diverses | Réparation et construction des Tranobe et des tombeaux<br>Intronisation du mpanjaka menalamba<br>Prestations diverses |
| Pirogue neuve                                                                                                                                                 | Travaux communaux ( <u>asa fanompoana</u> )                                                                           | Sanctions diverses                                                                                                    |
| Construction grenier                                                                                                                                          | Travaux communaux ( <u>asa fanompoana</u> )                                                                           | <u>Asam-pokonolona</u>                                                                                                |
| Embauche de jeunes                                                                                                                                            | Présence aux kermesses et fêtes                                                                                       | Fêtes diverses : circoncision, fafy, décès...                                                                         |
| Soins hôpital (1)<br>médicaments<br>consultation de <u>l'ombiasy</u> ou <u>mpsikidy</u> (guérisseur, devin)                                                   | Membres PSD                                                                                                           | Réception de <u>vahiny</u>                                                                                            |
| Sage-femme (rétribution)                                                                                                                                      |                                                                                                                       |                                                                                                                       |
| Frais pour les scolaires (cahiers, stylos, vêtements) (2)                                                                                                     |                                                                                                                       |                                                                                                                       |
| Achats d'engrais, de boutures de café (3)                                                                                                                     |                                                                                                                       |                                                                                                                       |

(1) Ces soins sont gratuits, mais le fait qu'1/5ème environ de la population consacre du temps, soit pour aller en consultation à l'hôpital, soit pour porter le nourrisson à la pascé, mérite d'être signalé ici. D'ailleurs, si le docteur peut fournir gratuitement à la suite d'une consultation (et évidemment au cours de l'hospitalisation), souvent un consultant revenant de l'hôpital achète un médicament chez celui qui en garde le dépôt de Vohimasina.

(2) Entretenir un enfant qui étudie occasionne toujours des dépenses; de plus il ne travaille pas la terre.

(3) De très rares cas.

L'étalage de certaines "richesses" fait naître une certaine compétition : maison à deux pièces, grenier à riz; vêtements, parures; le cultivateur qui peut payer des jeunes; l'offre de taoka et non de betsa-betsa ou de café pour les réceptions... Cette compétition ne relève pas de la compétition traditionnelle entre classes d'âge car on trouve des pauvres et des "riches" parmi les jeunes comme parmi les plus âgés, mais la structure sociale n'en est pas ébranlée.

#### L'acquittement des didim-panjakana.

L'organisation administrative, différente de la division traditionnelle du terroir<sup>(1)</sup>, se manifeste à Vohimasina dans les personnages administratifs (chef de canton) et politiques (maire et conseillers), l'établissement de birao, le costume des policiers, la peur des gendarmes. Issus du même univers et perçus comme contrainte nous avons les impôts et perceptions diverses qui prennent le nom de didim-panjakana, c'est-à-dire "obligation émanant du Pouvoir".

Nous avons déjà vu que la perception de l'impôt introduit directement le jeune garçon dans la classe d'âge des ampanompo. Il n'en demeure pas moins qu'être appelé à payer la carte reste une formalité (et une obligation) administrative étrangère à la hiérarchie traditionnelle entre classes d'âge. Passer de la classe beminono à celle d'ampanompo ne donne aucun droit; le jeune devient seulement un assujetti à l'impôt, comme tous les hommes<sup>(2)</sup>. A Vohimasina, le chef de canton mène sa campagne de rentrée des impôts du milieu de l'année, entre Juillet et Octobre, les habitants ont alors de quoi manger et ils récoltent le café qui constitue pour eux la

...

---

(1) Cf. supra Ch. I et III.

(2) Cette hiérarchie répond à un laha-drazana, ordre établi par les ancêtres. Tandis que "le Fanjakana, dit-on, n'a rien à voir avec cela; pour lui tout le monde paye l'impôt, c'est tout" ("Tsy misy iambakana amin'izany ny fanjakana, da "tout le monde" an'azy, da mpardoa hetra, da efa izay izy").

principale source de numéraire<sup>(1)</sup>. Le rappel officiel du paiement des impôts donne lieu à une réunion dans chaque Tranobe où, au jour dit, les hommes se rassemblent; le chef de canton préside la séance (assis sur une chaise derrière une table, mobilier qui a été apporté dans la Tranobe pour cette occasion); l'ont accompagné, le conseiller de la commune pour le village intéressé, le chef de quartier, le chef de village de cette manière peut être connue la situation exacte de chaque citoyen; le roi, les anciens, les hommes présents fournissent les renseignements nécessaires. Mise à part cette réunion dans la Tranobe, on ne reparlera de l'impôt en cet endroit que si le roi doit transmettre un message émanant d'une autorité du Fanjakana<sup>(2)</sup>. Le paiement de l'impôt est une affaire personnelle qui se traite avec les agents délégués du Fanjakana. Il en est de même pour le règlement des quittances sur les boeufs<sup>(3)</sup>, sur les chiens, du "passeport" à obtenir pour celui qui désire émigrer.

...

- 
- (1) Mais toute l'année le chef de canton essaie de faire rentrer les impôts par l'entremise des conseillers, des chefs de quartier et des chefs de village. Les feuilles d'impôts sont distribuées dès la fin du mois de Janvier. Au reçu de l'argent (somme qui varie de 900 à 3.500 frs selon l'âge, le nombre des enfants) le chef de canton délivre une carte ou volet mobile (karatra) que chaque contribuable doit avoir sur soi. L'impôt, dans l'esprit du citoyen, c'est le paiement de la karatra.
- (2) De temps à autre, les rois de Vohimasina sont convoqués, soit au bureau de la commune, soit au bureau du canton. En fin d'année, si le recouvrement de l'impôt est par trop défectueux, le chef de canton fait savoir par l'entremise des rois qui doivent l'annoncer dans leur Tranobe qu'aucune personne ne pourra se rendre en visite à l'extérieur de Vohimasina si elle n'est pas porteur du volet mobile témoignant du paiement de ses impôts; chacun est prévenu que des gendarmes précéderont à des contrôles sur les route. En Décembre 1968, le chef de canton justifia cette mesure par le fait que pour l'ensemble du canton, 350.000 francs manquaient au versement de l'impôt.
- (3) Mais l'on peut se partager le prix de la quittance à payer lorsqu'on tue un boeuf, au moment d'une fafy, par exemple.

Les membres de chaque Tranobe doivent encore remplir d'autres obligations; ainsi les frais prévus pour l'entretien ou la construction de bâtiments relevant du Fanjakana sont partagés entre quartiers et par Tranobe<sup>(1)</sup>. Le roi fait part aux hommes de ce que chacun doit payer. A cette cotisation, peut s'ajouter un travail manuel, des prestations en nature; transport de pierres, de sable, de bois, par exemple, à l'emplacement du futur poste médical. Dans la Tranobe, nous avons entendu appeler ce travail, "travail servile" (asa-fanompoana). Ce travail, considéré comme servile, les andriambaventy et garageha matanjaka, voulaient le faire exécuter uniquement par les ampanompo; mais finalement les tâches furent réparties entre ces trois classes d'âge. Ce travail se fait le jeudi.

Au titre de didim-panjakana encore, le mpanjaka menalamba est chargé de veiller à la nourriture des fonctionnaires et hôtes de passage qui logent au gîte d'étape (tranombahiny): juges en tournée pour les actes de naissance (deux fois l'an); gendarmes, Sous-Préfet... La réserve de riz pour ces vahiny est constituée des parts de chaque Tranobe et conservée dans la Tranobe du mpanjaka menalamba; un tour est institué entre Tranobe et entre maisons pour fournir les poulets; ce sont les jeunes de la Tranobe du mpanjaka menalamba qui préparent le repas.

Enfin la présence aux cérémonies commémorant les fêtes nationales (lever du drapeau, kermesses; les jeunes organisent un bal le soir présidé par les autorités officielles), aux deux kermesses PSD (une sur chaque rive) est obligatoire au moins pour les rois que quelques anciens accompagnent. Autrement l'assistance est composée de jeunes et de ceux qui travaillent pour le Fanjakana; les "Compagnies de tosy-tosy" (v. ch. V) exécutent des chants et des danses; des jeunes filles épinglent des petits drapeaux aux couleurs nationales sur le vêtement des rois et des visiteurs adultes qui déboursent alors un ariary (5F).

...

---

(1) Durant l'année 1968-69 les habitants durent se cotiser pour le remplacement par des tôles du toit en araty de la maison de l'instituteur officiel, pour une extension du bâtiment de l'école primaire publique, pour faire les fondations du futur poste médical.

Devenir membre du Parti Social Démocrate n'est obligatoire pour personne<sup>(1)</sup> et relève du libre choix de chacun. Mais les membres des deux sections du Parti (il y a une sur chaque rive) sont aussi membres de la communauté villageoise et, à ce titre, dépendent d'elle. Ainsi la nécessité de choisir un nouveau président pour la section de la rive Nord en 1967 a provoqué des débats animés au cours d'une réunion de tout le fokonolona de la rive Nord; car l'homme pressenti par tous, et estimé de tous se fit longtemps prier pour accepter la charge; il ne se jugeait pas fait pour la "politique"<sup>(2)</sup>.

Il semble que la plupart des membres du Parti, mis à part peut-être les deux instituteurs officiels et le maire de la Commune, ne soient pas tant désireux d'adhérer au Parti que de répondre à une quasi-obligation; comme il est bon qu'aux yeux du Fanjakana il y ait des membres du Parti à Vohimasina la communauté villageoise entérine la fait. Ajoutons que c'est aussi pour tel commerçant, originaire du lieu, une manière de se gagner des faveurs, tant sur place qu'à Manakara.

Participation à la vie collective (cf. Tableau "Utilisation des ressources")

La plus grande partie des ressources obtenues dans chaque famille (et le plus souvent converties en argent) est reversée au profit de la communauté villageoise qui se retrouve au cours de réunions et cérémonies nombreuses dont la plus importante et la plus dispendieuse est l'intronisation du mpanjaka menalamba.

...

---

(1) Mais l'ancien Président de la cellule locale du Parti avait réussi à faire cotiser chaque Tranobe pour le Parti. Depuis l'élection du nouveau président on n'en a pas reparlé, de cette cotisation.

(2) Ce mot ne connaît pas de traduction malgache; prononcé en français il évoque toujours des manières de faire qui ne peuvent pas être celles d'un honnête homme. Une observation semblable faite à ILAFY près de Tananarive précise encore mieux le sens de ce mot : "la politique (le mot a été gardé tel quel, intraduisible en malgache, il implique avant tout des combines desquelles on ne sort jamais indemne)". Janine RAZAFINDRATOVO Etude du village d'Ilafy. ORSTOM. 1965. Et in Annales de la Faculté des Lettres de Tananarive. N° 8 p. 15.

A l'occasion de l'intronisation des autres rois, des circoncisions, des décès, des mariages, de la sanction des délits ( en général mineurs), de travaux à financer ou à exécuter, chaque maison, durant toute l'année, apporte sa contribution par un don en argent et aussi, en riz, en kitay, en poules, en boeufs.

Illustrons par deux exemples ce phénomène de dépenses au profit de la communauté villageoise.

la construction d'un tombeau en pierre : Depuis 1930 environ les tombeaux construits en bois sont peu à peu remplacés par des tombeaux en pierre<sup>(1)</sup>. Il y a maintenant à l'embouchure quatre tombeaux en pierre et un cinquième, celui des Antefotsy, est prêt d'être achevé; il devrait être inauguré durant l'hiver 1969. Tous les membres Antefotsy de la vallée se sont cotisés pour construire ce tombeau, et on n'a pas manqué d'envoyer des lettres à tous ceux qui avaient émigré ; fin 1968 des mandats parvenaient encore à celui qui avait été désigné comme trésorier. Chaque homme, à partir de la classe d'âge andriambaventy devait fournir 1.700 FMG. A la fin de l'année 1968, plus de 500.000 FMG avaient été déjà réunis et dépensés. Quand les travaux seront terminés (en Janvier 1969 il restait à terminer la toiture et les aménagements intérieurs) le total des dépenses atteindra sans doute les 600.000 FMG<sup>(2)</sup>. Et la cérémonie d'inauguration occasionnera beaucoup de dépenses puisqu'elle réunira pendant deux jours environ plusieurs milliers de personnes : membres du clan, parents par alliance, habitants de Vohimasina.

...

---

(1) Il en est de même pour les Tranobe. Le même phénomène a été constaté à AMBILA-MANAKARA (enquête de M. G. ALTHABE).

(2) On a confié les travaux à un maçon de Vohimasina qui n'était pas Antefotsy. Avant chaque tranche de travaux celui-ci demandait de l'argent (entre 30.000 et 50.000 F) au conseil Antefotsy responsable (présidé par le plus ancien Antefotsy de la vallée) afin d'acheter le ciment et les matériaux nécessaires à Manakara. Il travaillait ensuite au tombeau avec quelques membres de sa famille. A sa mort, survenue en Novembre 1968, on s'aperçut que le montant des avances consenties dépassait de beaucoup le montant réel des dépenses, y compris la rémunération du travail.

Offrandes collectives à l'occasion d'un décès.

Le défunt est porté au tombeau le lendemain ou le surlendemain de sa mort vers les 2 heures de l'après-midi; cette dernière matinée de veille est réservée à la réception des délégations envoyées par les autres Tranobe. En général, les parents (proches et éloignés) qui ne vivent pas dans le village du défunt ont apporté leurs dons la veille et sont restés coucher au village. Dès que le jour du transport du corps au tombeau est connu, dans chaque Tranobe, les hommes se réunissent auprès de leur roi, qui est entouré de quelques anciens. Les anciens recherchent les liens de parenté qui unissent certains des leurs (dans la Tranobe) à la famille ou à la Tranobe du défunt; le roi rappelle les noms de ceux qui sont déjà partis visiter. Puis on discute de la somme que la délégation de la Tranobe doit apporter; on consulte en même temps deux cahiers; sur l'un sont inscrites les sommes apportées précédemment par des membres de la Tranobe du défunt à la Tranobe qui délibère maintenant; sur l'autre, les noms des hommes de cette dernière Tranobe sont inscrits avec le relevé pour chacun des cotisations précédentes. En général, la cotisation s'élève pour chacun à deux ariary (10 FMG). Le roi ou un ancien demande que l'on fasse le compte de la somme ainsi recueillie; chaque homme présent a donné sa part (appelée aram-bola ou tohimihoriky) et elle a été inscrite sur le cahier. Alors l'ancien qui prend la tête de la délégation se lève emportant la somme qui va être offerte à la famille du défunt (et aux membres de sa Tranobe) dans une maison spécialement prévue pour accueillir les délégations et qui porte le nom de trano fandrosoana entana (litt : "maison où l'on offre les fardeaux"). Après les salutations, les discours d'usage, la remise des offrandes, on offre toujours à boire aux visiteurs : taoka, betsa-betsa, ou café et tisane<sup>(1)</sup>.

On voit que ces deux exemples manifestent bien autre chose que de simples dépenses d'argent. Il s'attache à ces cotisations des significations profondes. De diverses manières elles expriment et ravivent les liens de parenté comme de vie commune qui sur un même terroir unissent les vivants entre eux (la relation aux morts étant aussi présente).

...

---

(1) Voir texte dans les Annexes : "Visite de condoléances"

Signalons maintenant les principaux événements qui occasionnent cette redistribution des ressources familiales dans le collectif villageois :

- à l'occasion d'un décès.

. de chaque Tranobe vient une délégation d'hommes et de femmes. Les uns apportent une somme d'argent : aram-bola ou tohimihoriky; ils l'offrent dans la maison prévue (trano fandrosoana entana) à cet effet; dans le discours d'usage que prononce le porte-parole de la délégation, l'argent offert peut être appelée "vola fanampiana" (argent qui est une aide) mais plus souvent encore volandranomaso (argent des pleurs); la réponse à ce discours qui est un remerciement pour l'offrande se conclut en général par ces mots : Voaray Ranandria, "Nous avons bien reçu, Seigneur", ou encore Voarain'ny zanak' Anteranontany, "les fils Anteranontany ont bien reçu". De leur côté, les femmes apportent une part de riz (aram-bary); comme pour l'argent, chaque maison en a donné un peu.

• Ceux qui ont quelque lien de parenté avec la famille du défunt ont apporté plus tôt leur offrande (entre 100 et 5.000 F); on appelle plus volontiers cette offrande : vola famangiana (ho an'ny fahavoazana), "argent d'une visite (à l'occasion d'un malheur)".

• Pour un très proche parent du défunt qui n'habite pas au village, la contribution sera plus forte encore. Si c'est un homme un peu âgé qui est mort, le frère de sa femme apportera un boeuf et de l'argent, c'est la part du maty vady, part de celui (ou celle) qui a perdu son conjoint; son gendre également apportera un boeuf : maty rafozana, "il a perdu son beau-père". Dans ce cas, que le proche parent vienne d'un village de Vohimasina même ou d'un village de la vallée, en venant apporter son boeuf au village du défunt, il est toujours solennellement accompagné par de nombreux membres de sa Tranobe. Le boeuf ainsi offert peut être appelé aomby rafozana (le boeuf pour le beau père). Tous les parents du défunt qui habitaient auprès de lui (à moins que le défunt soit une femme; en ce cas elle est transportée dans sa Tranobe d'origine ou du moins une Tranobe qui porte le même nom de clan) doivent subvenir à toutes les dépenses, réception des vahiny essentiellement; beaucoup

doivent être logés et nourris pendant 48 heures; et selon l'âge et le renom du défunt les visiteurs peuvent encore affluer huit jours après les funérailles. L'achat subit de riz et d'alcool peut amener les membres de la famille à s'endetter.

- à l'occasion d'une cérémonie comme l'intronisation du roi.

. Pour cette cérémonie qui réunit tous les habitants de Vohimasina et de l'embouchure ainsi que des délégations de tous les Antemanahara de la vallée, -délégations qui apportent un boeuf- les dépenses (riz, boeufs, alcool) sont partagées entre les Tranobe de Vohimasina, et des envoyés de ces Tranobe partent demander de l'argent aux autres Tranobe du fleuve.

- à l'occasion d'une circoncision.

. Des délégations des Tranobe viennent visiter les familles des enfants circonsis mais l'argent (ainsi que le riz, le kitay, les poules) est offert au titre de la parenté qui unit les visiteurs à la famille visitée (et pas au nom de la Tranobe); cette famille subvient elle-même aux dépenses de taoka et de café.

- à l'occasion d'une sanction.

. Un individu a été considéré comme le coupable à l'occasion d'un litige, ou encore il ne s'est pas présenté le jour d'un travail collectif (et n'a pu justifier son absence par des raisons valables); au cours d'une réunion des hommes dans la Tranobe on lui administre une sanction (sazy); cette sanction est comptabilisée en bouteilles de taoka; une seule, le plus souvent; elle est alors consommée au cours de la réunion. On dit que c'est "de l'argent mauvais" (vola ratsy mako), aussi doit-il être dépensé sur le champ. Mais, plus profondément, la boisson consommée ensemble et "offerte" par le coupable est le signe de sa réintégration dans la communauté à laquelle il communique de nouveau.

- à l'occasion d'un mariage.

. Le mariage est vraiment décidé lorsque les parents du garçon se rendent chez ceux de la jeune fille et leur apportent une somme d'argent (entre 5.000 et 10.000 frs); cet argent porte le nom de vola manakatra, argent qui fera "monter" la jeune fille chez le garçon, ou encore fanga-kongotra.

- à l'occasion d'une fafy.

. Tout mariage donne lieu à une fafy, cérémonie dans laquelle est incluse une bénédiction qui supprime tout lien de parenté possible entre les deux mariés. La bénédiction s'accompagne d'une "amende" d'une ou plusieurs bouteilles de taoka (rhum), quelquefois d'un ou trois boeufs, takiam-pafy, dit-on, "amende de fafy". L'on dit encore : fafy ariary zato, "fafy de cinq cents francs", c'est-à-dire d'une bouteille de taoka, ce qui est peu; en ce cas, la fafy est dite "légère" (maivana) car on a du remonter loin dans les générations pour trouver un lien de parenté entre les futurs époux. Mais la fafy peut être lourde (mavesatra) : "fafy de sept cents ariary", soit 3.500 frs. (fafy fiton-zato), soit sept bouteilles de rhum ou quelques bouteilles et de l'argent; ou encore "fafy d'un boeuf" (fafy-aomby). Comme pour une sanction, on remarque que l'argent passé en boisson est immédiatement consommé ou encore que l'argent est distribué également entre tous les hommes présents dans la Tranobe. Qu'il s'agisse d'un boeuf ou d'argent, l'amende a le même sens : "C'est la peine donnée par le fokonolona pour demander la bénédiction du Créateur" (Ny sazy omen'ny fokonolona mba hangataka mba ho tsara) (1).

- à l'occasion de la montée à une classe d'âge supérieure.

. Nous avons vu que le candidat doit fournir les bouteilles de taoka nécessaires. D'où dépense allant de 500 à 2.000F.

...

---

(1) R. DUBOIS op. cit. p. 34.

- pour remplir une fonction : à part les frais occasionnés par la cérémonie d'intronisation et qui sont partagés entre Tranobe, le mpanjaka menalamba, et dans une moindre mesure, les autres rois, subviennent aux dépenses nécessaires pour bien remplir leur charge. Quand on est roi, ny vola mandany, "l'argent coule", dit-on. En effet, les rois doivent souvent recevoir, et donc, offrir à boire (café ou tisane) sinon même à manger; d'où il faut en permanence du bois, du sucre, du riz... Et ils ont moins de temps pour partir travailler; c'est souvent leurs enfants ou leurs frères qui entretiennent leurs rizières.

En ce sens, on peut comprendre qu'ils changent souvent (en général, tous les ans) car eux et leur parenté s'appauvrissent vite.

- pour rétribuer un service : celui de la sage-femme (didin'ny ampamolohana), du circonciseur (didin'ny mpamora), de l'ombiasy.

- pour refaire le toit des maisons, construire et entretenir Tranobe et tombeaux : il est de vieille tradition que le jeudi (jour où il est interdit de piétiner, fady manosy, et de travailler dans les rizières) soit le jour consacré au travail du fokonolona (asam-pokonolona); s'il y a dans l'espace habité par les membres de la Tranobe des toits à refaire, les hommes se réunissent dans le Tranobe le matin, répartissent les tâches selon les classes d'âge et vont réparer le toit d'une ou deux maisons. Le travail fini, ils prennent le repas dans la Tranobe, chez le roi; en période de disette, le roi offre seulement du café et de la tisane au milieu de la matinée. Le jeudi aussi, des hommes pourront être envoyés pour aller nettoyer les abords du tombeau.

S'il y a une réparation à faire à la Tranobe ou au tombeau (comme, par exemple, remplacer des portes vermoulues), les membres de la Tranobe en parlent entre eux puis se cotisent pour acheter les planches à Loholoka où il y a une petite forêt et quelques bûcherons; quand il s'agit du tombeau, les membres de la Tranobe de Vohimasina, gardiens du tombeau, décident de la réparation, du montant de la cotisation pour chaque individu (anjara = part d'argent demandé), et envoient des lettres au Tranobe parentes de la vallée; ils leur font part de leur décision et leur demande leur cotisation pour une date fixée.

### CONCLUSION

L'analyse de ces phénomènes de production, de consommation et de dépenses révèle que les activités économiques ne peuvent prendre sens par elles-mêmes parce qu'elles s'articulent étroitement à la cohérence de vie du monde villageois.

On discerne au niveau familial une activité de production et de consommation, et un petit commerce existe dans le village et dans la région qui met en rapport des individus. D'où il est inévitable que certains s'enrichissent davantage que d'autres, cela au gré de circonstances très diverses (être un peu instruit, disposer d'un bon héritage, recevoir de l'aide d'un parent de l'extérieur...). Mais aucun père de famille vivant sur le faritany alloué à sa Tranobe et à son lignage ne cherche à s'exclure des activités collectives. Chacun apporte sa contribution, eu égard à la fonction qu'il assume momentanément (s'il est roi), à sa place dans la hiérarchie des âges, et au fait qu'il est membre d'une Tranobe. Etre rejeté de la communauté (akivy) équivaut au plus grand des malheurs

L'acquiescement des didim-panjakana ne peut être remis en question mais pour d'autres raisons que la participation à la vie villageoise. C'est une obligation qui s'impose; elle crée un mode de relations qui relève de la soumission craintive et de l'indifférence. Il y a un monde supérieur auquel il faut se soumettre. La contrainte la plus manifeste s'exerce dans le paiement de l'impôt. Ne pas s'y soumettre, c'est courir le risque de se voir mettre la main au collet par les gendarmes et donner des ennuis aux membres de sa parenté que viennent importuner sans cesse le conseiller et le chef de quartier puisque le délinquant en ce cas s'absente du village<sup>(1)</sup>.

...

---

(1) Ainsi perçu, on voit mal comment l'impôt peut devenir une incitation à travailler. Il oblige certes à cultiver un peu plus de café, de girofle et de cannes à sucre, mais pas à les cultiver mieux; il incite les hommes à émigrer pour s'embaucher dans n'importe quel travail. Surtout, il ne provoque pas une prise de conscience de la solidarité nationale et de la participation au bien commun.

Malgré cela, les relations entre les agents du pouvoir et certains membres de la communauté villageoise peuvent paraître bonnes : les membres PSD et le maire, tel commerçant, le secrétaire du chef de canton, les chefs de quartier et de village, les deux policiers. La communauté admet que certains de ses membres remplissent ces fonctions; les uns y trouvent leur avantage, d'autres se soumettent à la volonté commune (le nouveau président de la section PSD). En tout état de cause, ils sont toujours obligés de composer avec deux univers, celui du Fanjakana et du "progrès" (Fandrosoana), celui du monde villageois.

Tout villageois, d'ailleurs, éprouve la gêne de cette double appartenance. Les plus heureux sont encore ceux qui, quoique généralement très pauvres, s'acquittent de leur travail de paysan en se contentant d'échange assez limités avec l'extérieur et font pleinement corps avec la communauté villageoise. D'autres, aussi nombreux, sont davantage partagés. Ainsi, les familles qui envoient un enfant à l'école et subviennent à ces nouveaux frais, les villageois qui consultent l'ombiasy et le médecin, les rares cultivateurs qui écoutent ou qui suivent les conseils des agents d'agriculture. Certains de ceux-ci parlent bien de "progrès" (Fandrosoana) et semblent apprécier ces nouveautés. Mais comme ce progrès leur est habituellement présenté comme une condamnation du savoir et du mode de vie traditionnels, ils tâchent de profiter de ce qui peut leur venir du monde extérieur (par exemple, on espère, que le fils instruit nous sortira plus tard de la misère) sans avoir à renier pour autant la communauté villageoise et ses traditions ancestrales.

Une seule situation n'est pas empreinte de cette ambiguïté, celle des sages-femmes traditionnelles reconnues par le médecin; leur fonction a été valorisée et leur savoir amélioré. Il y a eu un véritable progrès (ou développement) sans aucun reniement du passé.

C'est en somme vis-à-vis de l'argent que l'emprise du milieu est la plus complète. Il y a une large ventilation des dépenses tant au profit de la société supérieure (Fanjakana) que de la société villageoise et de chaque famille. Toute dépense au profit du Fanjakana est marquée du signe

de la contrainte; au profit de la cellule familiale, elle trace les limites d'une certaine indépendance; au profit de la communauté, elle réaffirme à chaque fois l'union des membres.

Cette union (fitambarana) peut parfois revêtir un caractère factice. Elle comporte, ce qui est normal, un aspect d'obligation. Elle ne se réalise pas non plus sans heurts ni sans conflits. Mais "nos coutumes comblent notre coeur" (Manara-po ny fombantsika), avons-nous mis en exergue du chapitre précédent, et cette affirmation est à prendre en son sens plein. Les coutumes n'ont de sens que si elles recréent<sup>un</sup> milieu villageois qui soit "un". Cette union est toujours à refaire, nous y reviendrons encore.

Face au monde extérieur, la maîtrise des contacts voudrait être une manière d'affirmer l'unité. Le dynamisme de ce milieu villageois réside bien dans ce comportement global qui lui permet à la fois d'assimiler et de se défendre. Chacun désire certes vivre mieux, et, si possible, s'enrichir, mais personne ne veut le faire au détriment de liens sociaux plus profonds qui mettent finalement la possession des biens matériels bien en dessous de la communion avec les hommes (1)

Mais la réussite n'est que temporaire car trop fragile. Une situation économique qui se dégrade un peu plus chaque année se présente comme l'épée de Damoclès. Le milieu villageois en prend de plus en plus conscience. Et il serait certainement réceptif à des voix respectueuses qui lui indiqueraient des solutions nouvelles. Les incidents climatiques et la famine survenus durant l'année 1968-69 ont été trop durement ressentis pour que la volonté de survivre (en même temps que de vivre mieux) ne puisse être appliquée à des projets nouveaux que les habitants seraient en mesure de comprendre et faire les leurs. C'est ce dont nous allons brièvement parler en appendice.

...

---

(1) Il faut lire dans ce sens le texte sur l'homme riche (en Appendice II)

APPENDICE I

EFFETS DES CONDITIONS CLIMATIQUES DURANT L'ANNEE 1968-69

Ces conditions climatiques ont été particulièrement défavorables durant l'ensemble du cycle cultural de l'année 1968-69. Privant les habitants d'une nourriture déjà nettement insuffisante, elles ont bien mis en relief l'impossibilité d'en rester aux modes de culture d'aujourd'hui comme aux emplacements actuels des terrains de culture; elles ont davantage fait sentir la nécessité d'une initiative extérieure qui se propose de rechercher pour les villageois et avec eux (on n'y insistera jamais assez), les solutions neuves qui les mettraient plus à l'abri des aléas du climat et viseraient à un emploi plus efficace de leur force de travail.

De tout l'hiver 1968 il n'est quasiment pas tombé d'eau. Si la sécheresse n'avait duré que jusqu'à la fin du mois de Juillet, les conséquences n'auraient pas été graves. Les paysans font leur somis dans les rizières les plus humides et qui retiennent le mieux l'eau. Aussi au mois d'Août des cultivateurs commencèrent à piétiner leurs rizières, espérant que la saison des pluies serait précoce; sans doute aussi pensèrent-ils que l'élection du nouveau grand roi (la personne du nouveau mpanjaka menalamba fut connue fin Juillet) serait un facteur favorable. Mais la pluie se fit attendre. A la fin du mois de Septembre, il y eut quand même suffisamment d'eau pour que presque toutes les rizières fussent piétinées et vite repiquées pour le 15 Octobre. Il y avait au moins six semaines de retard sur le calendrier habituel des travaux agricoles.

Le ciel d'Octobre fut désespérément bleu. Cela n'est d'ailleurs pas trop anormal car les moyennes des précipitations durant l'année sur la façade orientale de l'île montrent que le mois d'Octobre est le plus sec de l'année (1).

...

---

(1) Cf. BASTIAN "MADAGASCAR, étude géographique et économique"; p. 20

En année normale cela ne présente pas trop d'inconvénients. La plupart des rizières étant repiquées à la Mi-août, les plants ont le temps de reprendre dans une terre bien recouverte d'eau; s'il fait assez sec en Septembre et en Octobre, le sol des rizières reste au moins humide. Cette année là le niveau d'eau déjà faible baissa inexorablement dans les rizières. D'abord seulement humide, puis sec, enfin crevassé de fissures le sol durci retenait des plants qui avaient trop grandi en pépinière et qui prirent vite une couleur jaune.

Toutefois, en Novembre, avec la saison des pluies, les plants reprirent mais on était déjà assuré de n'avoir que les deux tiers de la récolte normale; sans oublier que certains cultivateurs qui avaient commencé à piétiner trop tard fin Septembre ne purent repiquer et donc n'obtinrent rien.

En pareil cas, le paysan ne se laisse pas entièrement surprendre. La préparation des champs de manioc qui commence en Août se prolongea jusqu'à la fin Octobre; à défaut d'une récolte de vari-hosy suffisante on s'assurait une bonne rentrée de manioc en Février et Mars; encore que les boutures eurent du mal à prendre à cause du temps sec. Sur les terres basses on travailla les mêmes champs - (tanim-boly) que de coutume; mais on désherba davantage de pentes de collines (tany-vositra), avançant pour certains endroits d'un ou deux ans le temps de jachère habituel.

Fin Décembre et durant presque tout le mois de Janvier on récolta avidement un riz qui s'était fait attendre; on le mangea avec mesure afin de pouvoir "tenir" au moins jusqu'à fin Février.

Or le mardi 4 Février un cyclone, appelé DANY par les météorologues, qui depuis quelques jours se rapprochait de la côte est atteignit celle-ci au Nord de MANANJARY(1). La pluie n'arrêta pas de tomber pendant plus d'une semaine. L'embouchure du fleuve, trop étroite, ne permit pas à l'eau de s'écouler rapidement; le fleuve déborda et envahit les terres basses. Quand

.....

---

(1) Il traversa l'île d'Est en Ouest en passant au Nord de Fianarantsoa et atteignit le canal de Mozambique dans les environs de Morombe.

le cyclone gagna les Hautes Terres, l'inondation devint impressionnante, le Faraony recevant les eaux venant des Hautes Terres et de la Falaise; il dépassa son niveau d'eau normal de cinq à six mètres environ. Jusqu'à quinze kilomètres au Nord d'Ampasimanjeva, des marais où l'on venait de repiquer du riz, furent inondés.

Dès les premiers jours de l'inondation les habitants de Vohimasina comprirent que leur manioc dans les terres basses était perdu; un séjour d'un ou deux jours dans l'eau suffit à le faire pourrir. Même sur les collines, le manioc ne fut pas épargné, le vent ayant cassé les tiges et parfois arraché les racines; beaucoup de cultivateurs détériorèrent alors les tubercules pour les manger quoiqu'ils n'aient pas atteint leur taille normale. La seule nourriture un peu consistante pour la période de soudure de Février à Avril était perdue.

Dans les marais, beaucoup de cultivateurs avaient semé dès le mois de Décembre, aussi les plants déjà assez grands résistèrent mieux à l'inondation. Dans les rizières le repiquage des plants venait de se terminer car les paysans savent qu'au-delà de la date du 20 Février il est trop tard pour repiquer. Les rizières et les marais de niveau bas restèrent recouverts d'eau pendant une dizaine de jours. Quand le beau temps fut revenu presque tous les plants avaient pourri.

Vers le 15 Février, les paysans recommencèrent à piétiner leurs rizières et les marais qui avaient été inondés. Mais manquant de plants de riz ils ne purent repiquer que sur une partie de leurs terres. Certains reçurent un peu de semence du Fanjakana (notamment venant du secteur d'expansion rurale). De toute manière, ils pouvaient être sûrs que la récolte serait amputée au moins du tiers.

Une véritable famine sévit dans la région durant les mois de Février, Mars et Avril; des jeunes gens et des hommes partirent en pays tanala et à Manakara. La fabrication des sacs sur place furent pour beaucoup la seule ressource permettant d'acheter un peu de riz chez les commerçants. Des secours en argent permirent au prêtre de la Mission Catholique de faire travailler

des hommes avec l'accord des maires (de Vohimasina et d'Ampasimanjeva) pour prolonger ou faire des tracés de routes au Nord et au Sud du fleuve. Cette embauche fut providentielle car elle apporta un peu d'argent dans les foyers.

+ +

Cette situation catastrophique résultant de ces incidents climatiques mit davantage en lumière certaines données qui sont des entraves à l'amélioration de la production agricole dans cette région.

Les habitants de Vohimasina, comme ceux de la vallée, se sont bien rendu compte de la périodicité des inondations; même si elles ne sont pas aussi importantes que celles de 1969, de 1959 et de 1945 où elles furent provoquées par des cyclones, elles n'en endommagent pas moins les cultures tous les deux ou trois ans. Depuis longtemps (à Vohimasina, depuis 1945) ils construisent les villages sur les hauteurs; les maisons aux champs risquent seules d'être endommagées. Dans les cultures, c'est le riz vari-hosy qui est le plus fréquemment touché, soit par la sécheresse, soit par les pluies trop abondantes de Décembre lorsque les épis sont déjà lourds. Le manioc, dans les terres basses, n'est jamais à l'abri de la moindre inondation.

Ces terres basses demeurent très appréciées à cause de leur fertilité; chaque crue apporte de riches alluvions que les habitants s'empressent de cultiver malgré le danger de voir les cultures régulièrement inondées. Pour les habitants, cette terre est aussi celle où se sont installés les ancêtres et qu'ils ont sans doute conquise. Si l'on habite et cultive au bord du fleuve ce n'est pas seulement parce que c'est un fleuve nourricier qui fertilise ses berges; le courant du fleuve qui emporte l'eau vers la mer rappelle aux habitants leur histoire ancienne qui les fait venir de la mer; et dans tout le pays Antemora, du fleuve Matitanana au Sud jusqu'au fleuve Namorona au Nord, on constate qu'ils n'ont jamais été bien loin à l'intérieur des terres, préférant les embouchures et les bas des fleuves. Bien que depuis plusieurs années la récolte importante de riz soit celle du

...

vatomandry surtout cultivé dans les marais, souvent assez loin du fleuve, et que, les terres basses ne suffisant plus, on a aménagé des domaines sur les collines, ces "nouveau-tés" ou plutôt ces palliatifs, dans l'esprit des habitants, n'ont pu entamer leur attachement pour les terres basses. Ne constate-t-on pas d'ailleurs que la culture du riz dans les marais est faite avec beaucoup moins de soif que celle dans les rizières. Comme nous l'avons vu, il y a deux aménagements possibles; soit on fait piétiner les boeufs après avoir coupé et brûlé les herbes, et on sème ou on repique; soit, ce qui est aussi fréquent, on éclaircit seulement la végétation et on sème sur de vastes étendues. On ne se préoccupe guère de retirer les mauvaises herbes, le tri se faisant à la récolte. L'absence de canaux d'irrigation et de diguettes fait que l'eau stagne en permanence et ne facilite pas la décomposition des végétaux; d'où la pauvreté même de la tourbe et le difficile écoulement des eaux lors d'une inondation.

+ +

Ces incidents climatiques de l'année 1968-69 ont fait prendre conscience aux habitants d'une manière plus aigüe de la précarité de leur situation, de la nécessité de décongestionner les berges du fleuve où ils sont trop nombreux à cultiver. Ils deviennent plus attentifs aux premiers résultats d'une action de vulgarisation agricole visant à de multiples transformations et qui vient de commencer (depuis 1967 environ). Le prêtre catholique est le promoteur de cette action, assisté d'un vulgarisateur; deux habitants de Vohimasina (et d'autres dans la vallée) en sont pour le moment les bénéficiaires<sup>(1)</sup>. Un certain nombre d'habitants suivent de plus

...

---

(1) Les animateurs du G.O.P.R à Manakara et à Ampasimanjeva suivent de près cette expérience et apportent leur aide (vente d'engrais notamment); au cours de l'année 1969 ils comptent faire venir des charrues et une paire de boeufs domptés afin de familiariser les paysans avec cette technique.

ou moins près cette expérience. Voici brièvement, comment cette action m'a été définie par l'un des deux cultivateurs concernés.

Actuellement, dit-il, la plupart des habitants s'évertuent à travailler dans les rizières au bord du fleuve; pourtant elles sont trop petites pour leurs besoins et les aléas climatiques leur font perdre chaque année une partie de la récolte escomptée. De plus, les terrains, aussi bien rizières que champs, sont très près les uns des autres; on est trop tenté d'aller voler sur la terre du voisin, soit des plants de riz, soit des fruits, surtout en temps de famine; d'où des jalousies et d'incessantes querelles.

On constate aussi que beaucoup d'adultes en pleine force de l'âge émigrent pour un temps, surtout quand il y a famine. D'abord on part pour un an, puis on revient, on repart pour deux ans, on revient encore, puis on repart pour de bon car on a eu le temps de comparer la vie là-bas (en général dans l'Ouest de l'île) et celle d'ici. Et on laisse femme et enfants qui sont donc à la charge de ceux qui restent.

Il faudrait inciter les chefs de famille, continue-t-il, à porter tous leurs efforts sur l'aménagement de leur marais. Ils obtiendraient une bien meilleure récolte s'ils construisaient un petit barrage en terre à la tête du marais et traçaient des canaux d'irrigation; il leur faudrait encore utiliser les engrais et repiquer en ligne. Chacun aurait en propriété un marais et les collines qui l'entourent; des courbes de niveau seraient tracées avec l'aide du vulgarisateur<sup>(1)</sup>; le propriétaire aurait encore à édifier un enclos pour les boeufs avec une étable fumière.

Ajoutons ici que les promoteurs du projet désireraient aussi faire adopter la culture du riz pluvial sur colline. Un cultivateur de BETAMPONA (à l'ouest de Vohimasina) a fait un essai en Décembre et son riz n'a pas eu beaucoup à souffrir du cyclone, surtout grâce aux courbes de niveau qui avaient été tracées auparavant.

...

---

(1) Le sol de ces collines n'est pas trop dégradé; elles n'ont pas besoin d'un apport important de fumier et d'engrais.

Ce projet implique la nécessité pour les paysans de vivre une bonne partie de l'année sur leurs terres<sup>(1)</sup>; il faut aménager des pistes vers le Nord et vers le Sud afin que les liaisons avec le village et la route soient faciles; c'est ce que les secours reçus après le cyclone ont permis de faire et des paysans se sont empressés de se rendre propriétaires de certaines collines. Ils ont pu voir le marais de l'un des leurs aménagé selon les techniques nouvelles énoncées plus haut, et plus d'un en a été impressionné car le riz, ayant peu souffert du cyclone, promettait d'être beau. Dans le village de Betampona une cinquantaine d'hommes se sont proposés de faire une étable fumièrè.

L'avantage de l'action de vulgarisation en cours est de répondre à un besoin davantage ressenti maintenant de sortir de l'impasse actuelle; beaucoup comprennent que le mode de culture traditionnel ne produit pas suffisamment pour nourrir un nombre croissant d'individus. Elle s'appuie pour l'instant sur des cultivateurs qui dans leurs villages sont des hommes écoutés; ce sont des hommes de tempérament car ils adoptent les premiers des façons de faire nouvelles que ne connaissaient pas les ancêtres. Et ces cultivateurs ont en même temps le souci de faire comprendre à leurs co-habitants l'intérêt qu'il y a à adopter ces techniques nouvelles.

...

---

(1) Nous avons vu que les habitants connaissaient la double habitation, l'une au village, l'autre dans les champs. Mais il faut que les obligations de la vie sociale ne les amènent pas à s'absenter trop souvent de leurs champs à l'époque du travail. C'est ce qu'ont admis les rois d'Ampasimanjeva en permettant qu'aux jours d'enterrement l'un des conjoints seulement soit présent à la cérémonie; on préserve ainsi le alahelo itambarana, c'est-à-dire la réunion de tous au moment d'un malheur, sans abandonner toutefois la surveillance des terrains de culture.

APPENDICE II

Le riche<sup>(1)</sup>

Quant au riche, le riche maintenant ce n'est pas seulement celui qui a reçu de l'argent (d'un héritage) ou qui s'en est procuré; mais ce riche avec son argent il se peut qu'il ait peur de s'engager dans un chemin bien tracé.

Beaucoup de ces possesseurs de biens, d'argent, vivent dans l'inquiétude. Moi, par exemple, faisons comme si j'étais riche. Je veux changer de domicile. Je vais dans un endroit tranquille, moi tout seul. Mais je ne pourrai pas continuer dans cette voie car les gens risquent de chuchoter : "Il est riche, celui-là" ! Oui ! Voilà quel est mon ennemi. Ce sont bien les choses que je possède qui sont la source de mon malheur. Ainsi l'on chuchote : "Il a des biens, celui-là. Ah ! c'est bien cela, c'est un riche". Voilà ! Et ce sont les biens qui amènent au découragement. Entraîné par les richesses, il travaille au Fanjakana, il a une automobile, il a ceci, il a cela, alors il poursuit sa route seul ce riche. Mais il faut qu'entraîné par vos biens, vous ayez des gens avec vous, jusqu'à une dizaine, plus même; des gens qui vous aideront au milieu de ce que vous possédez.

Si vous êtes riche et qu'il n'y a pas de gens qui vous aident, alors vous vous aimez vous-même mais vous n'êtes pas quelqu'un qui aime le peuple. Vous êtes une personne qui s'aime soi-même, qui aime seulement se divertir mais qui n'aime pas le peuple. La vie de l'homme elle n'est pas dans les biens matériels.

Ainsi moi, ou vous. Eh bien ! Nous ne suivons pas du tout la voie des riches. Celui qui possède soutient celui qui n'a rien, celui qui n'a rien veille sur celui qui possède, telle est la vie. Si vous êtes riche et que vous n'avez pas de travailleur alors vous êtes en réalité un homme pauvre. Ainsi, vous cherchez du bois, vous vous occupez de quantité de choses dans votre maison, cela vous crée des soucis. Mais si vous avez un travailleur,

...

---

(1) C'est un habitant de Vohimasina qui parle. (Homme de 40 ans environ) Le texte malgache suit.

alors votre coeur est libre et d'(autres) sources d'argent apparaissent. Car il y a une façon de penser qui s'exprime ainsi : un seul homme ne fait pas une nation et un seul arbre ne fait pas une forêt.

La situation est la même ! Si vous habitez seul et que vous avez beaucoup de biens mais vous n'avez personne qui se mette sous votre ombre, vous n'avez personne, que peut-on faire alors? Vous ne savez pas quel est le bien (à faire), vous ne savez pas. Vous ne pouvez pas dire : "Voilà ce que nous pensons être le mieux, tel est le mieux". Il faut avoir un homme qui discute et qui vous parle et qui vous livre ses réflexions, toujours : "voilà ce qui est bien, voilà comment se présentent les choses".

Texte Malgache

---

avy ny mpanan-karena. Ny ampanan-karena ankehitriny tsy hoe da harena hoe tangenana na ny zava fiarina ihany fa laha miambitra amin'ny vola, ny mpanam-bola, da metimety kokoa matahotahotra amin'ny lâlana kizokizo.

Anatin'ny abakana betsaka ireo mpanan-karena, ireo mpanam-bola. Ohatra sahala amin'izaho mpanam-bola, fa hifindra fonenana. Mandeha amin'ny tany mangina izaho raika mitokana. Da tsy mety afaka loatra hizotra amin'ny lâlana iny izy fa mety hataon'ny olona hoe : "mpanam-bola iny" ! Iee. Izay ilay fahavalon'ny tenako izay, ny zavatra hananako ihany no mampisy fahavoazana ny tenako. Sahala amin'izay : "mpanan-karena iny hono. Hay izany -Iee! mpanan-karena" Izay. Ny fananana izay ihany no tena mampakiviviviny ny tarehy. Da hoe : nasesy amin'ny harenam-bola da hoe : manana asa panjakana, manana automobile, manana an'iry da matokana mandeha ny mpanan-karena. Kanefa, tsy maintsy rohitin'ny fanananao iny, tsy maintsy manana olona hatramin'ny folo lahy na hoe, maherin'izany, ny olona hanampy anao amin'ny fanananao zavatra.

Laha ianao no mpanan-karena ka tsy misy olona manampy, da olona tia aina ianao, fa tsy olona tia vahoaka. Olona tia aina fotsiny, tia lalao fotsiny fa tsy tia vahoaka. Ny ain'olona tsy miaraka hanana daholo.

Laha sahala amin'ny tenako izany, na sahala amin'ny tenanao : da tsy mba miaraka manan-karena mihitsy. Ny mpanana, mpiantoka ny tsy manana, ny tsy manana, mpiantoka ny manana; izay ny fiainana. Laha ianao no mpanan-karena ka tsy misy olona mpiasa, da olona mahantra avao koa ianao. Hoe : mila kitay, mikarakara service (1) marobe ao anatin'ny tokantranonao, mety ho sahirana. Ka laha manana mpiasa ianao, da mety ho libre (1) ny foanao, mety misy lalam-bola. Fa misy manko ny toerana heverina amin'izany io : olona anankiray tsy mba fanjakana, ary kakazo tokana tsy mba ala!

...

---

(1) En français dans le texte.

Tsy misy hafa amin'izay ! Laha tokana ianao mipetraka io, ka ndre hanana zavatra firifiry ianao, ka laha tsy misy olona mpialokaloka da tsy misy. Ahoana kosa atao. Sady tsy manana ny tsara ianao, tsy fantatra hoe : ity koa hay ny fahatsaran'izany, ity koa ny fahatsaran'izany, tsy misy. Tsy maintsy manana olona mekany, sady miresaka no midinidinika aminao mandrakariva hoe : ity no tsara, ity no sahala amin'izao.

---

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER  
CENTRE DE TANANARIVE

-----  
V O H I M A S I N A

C A P I T A L E D U B A S - F A R A O N Y

etude sociologique d'une communauté villageoise  
de la côte Sud-Est de Madagascar

II

par

B. CHANDON-MOET

CHAPITRE V

LES ENFANTS ET LES JEUNES.

Tsy misy mahay hatrany  
an-kibon-dreniny,  
fa ny mitan-tsotro aza,  
ianarana.

Quelqu'un sait-il quelque chose au  
sortir du ventre de sa mère,  
même tenir une cuillère,  
il lui faut l'apprendre ?

Proverbe malgache

## I - L'ACCOUCHEMENT

Au huitième mois de sa première grossesse la femme quitte la maison de son mari pour aller habiter chez ses parents.

Quand vient le moment de l'enfantement elle s'allonge près du foyer, à l'Est, la tête vers le Sud. On appelle une sage-femme (ampamolohana); la mère et une autre femme restent dans la maison pour l'aider.

Dès que l'enfant est sorti on le baigne et on coupe le cordon ombilical (ahitra ou tadim-poitra). Quand la mère est libérée du placenta on lie le cordon ombilical à une pierre avec des fibres de jonc et on appelle le père de l'enfant qui part le jeter dans le Faraony. C'est pour cela que l'on dit que tous les habitants du Faraony ne peuvent oublier qu'ils sont nés là-bas<sup>(1)</sup>.

La femme qui vient d'accoucher et qui commence à allaiter son enfant reçoit les visites de ses parents et amis. Les visiteurs apportent toujours un cadeau : une ou deux poules, une brassée de bois, un peu de riz pilé<sup>(2)</sup>.

Les visiteurs qui pénètrent dans la maison déposent sans mot dire leurs fardeaux et tendent la main à l'accouchée (toujours allongée) qui fait de même. Puis, l'un des visiteurs dit : "Bien, le retour s'est bien passé"<sup>(3)</sup>

...

- 
- (1) Hafantarana fa teraky Faraony izy "pour qu'il (l'enfant) reconnaisse qu'il est né (au bord du) Faraony". Et s'il émigre il ne pourra pas s'empêcher d'y revenir; d'ailleurs chacun de ceux qui émigrent emporte un peu d'eau du Faraony; et cette eau du fleuve reviendra un jour avec eux jusqu'à l'embouchure.
- (2) La mère de l'accouchée n'a pas omis de rémunérer la sage-femme (didy-foitra : redevance pour le cordon ombilical). On lui donne généralement 250 FMG et quelques kilos de riz.
- (3) Tsara ny tody tsara be : le mot "retour" (tody) évoque la situation de quelqu'un qui a passé la rivière, un torrent, et en est bien revenu. On rappelle à l'observateur le nom de la pirogue communale que l'on emprunte pour traverser le fleuve et qui s'appelle tsy tody, "qui ne revient pas".

ou encore, "tu as été bien délivrée de l'os qui était dans ton ventre"<sup>(1)</sup>.

Alors les personnes présentes dans la maison saluent les visiteurs qui expliquent ainsi leur venue :

"- Nous allons bien, Seigneurs, et nous voilà maintenant. Nous avons entendu l'accouchement et nous sommes venus ici.

"- Ah ! Ils ont entendu l'accouchement, ils sont venus ici, alors qu'ils soient tous remerciés. Et comment cela va-t-il là-bas ?

"- Tous vont bien là-bas. Alors ici nous sommes venus converser, nous sommes venus pour saluer et nous offrons cela. Voilà la raison de notre déplacement, vous mère et enfant, toi la mère (de l'accouché). Nous offrons un peu de riz cassé, une petite poule. Nous vous tendons la main afin de vous aider pour ce que vous avez fait au cours de cet accouchement qui est notre affaire à tous".<sup>(2)</sup>

Si les visiteurs n'habitent pas loin ils s'en retournent assez vite chez eux, sinon on les invite à rester manger avant de repartir.

+ +

Au bout de quelques jours, la mère de l'enfant peut se lever car elle a repris des forces. Sa mère fait alors bouillir des herbes piquantes (romba malaolao) dans une petite marmite; puis elle pile du riz et du safran (tamotamo) qu'elle verse dans l'eau bouillante. Le mélange devient pâteux

...

---

(1) Tsara ny afaka antaolana am-po; fo : coeur, intérieur, centre.

(2) "-Tsara avao, Ranandria, ao avao ka da, nahare ny havelomana ka da, niainga aty aby avao.

"-Eka, naherany ny havelomana, niainga aty, da misotra aby. Da akory aby ny any?

"-Da mbola tsara aby ny any. De eo saky da avy mikorana, avy mifanontany da mandroso an'itiky. Da izany drako ny dianay itiky, io aby ianarao mianaka aby, io ianao Endriny. Da manolotra dian-kary, manolotra akoho kely, fandraisan-tànana anareo aty aby hanampy ny ataonareo amin'ny havelomana itambarana".

et prend une couleur jaune. Elle verse la pâte sur une feuille de ravenala dont elle referme les bords tout autour. Elle pose le mélange ainsi enveloppé au milieu du foyer après avoir ramené les braises sur le pourtour. Après quelques temps, la mère de l'enfant écarter les feuilles, prend avec les doigts un peu de pâte et s'en enduit le visage. Comme la mère est restée plusieurs jours au chaud près du foyer sans sortir, on pense que cet enduit sur le visage empêchera la peau fragile de se boursoufler au contact du vent du dehors. La pâte séchant sur le visage tend la peau et lui donne plus de fermeté. Dans la même journée, la mère se lavera et s'enduirra trois fois le visage de cette manière.

Au bout de quatre mois environ la mère de l'enfant regagne la maison de son mari. Pour les enfants qui suivront elle accouchera dans la maison de son mari mais sa mère viendra l'assister<sup>(1)</sup>.

La femme ne reprend les rapports sexuels avec son mari que quatre mois après l'accouchement.

...

---

(1) "On n'abandonne pas ses propres enfants, aussi celle qui est vraiment sa mère se déplace", tsy fohin'ny tena ny zanan-tena da mandeha ny tena Endriny.

## II - LA FÊTE DE LA CIRCONCISION

La période qui convient pour la fête de la circoncision s'étale sur quatre mois, soit durant l'hiver, de Juillet à Octobre. Chaque Tranobe choisit une date à l'intérieur de cette période; pour cela on consulte le devin; le jour choisi tombe toujours au cours d'une phase lunaire décroissante. Parfois, les Tranobe d'un même village décident d'une date commune.

Cette date est fixée plus d'un mois à l'avance afin d'en avertir les familles émigrées issues de la Tranobe; si celles-ci ont un enfant en âge d'être circoncis on les invite à venir. Pour la plupart des clans, il est obligatoire que tout enfant mâle soit circoncis dans la Tranobe de son père. Si la famille fait circoncire l'enfant ailleurs (car la pratique de la circoncision est générale à Madagascar), on dit qu'un malheur risque d'arriver (maladie, mort), soit à l'enfant, soit à un membre de sa famille.

La pratique générale est de circoncire l'enfant entre un et trois ans; certains précisent "quand l'enfant sait marcher"; en fait, quand il peut au moins se tenir debout, et il le peut dès l'âge de un an; cela est du, semble-t-il, au fait d'être fréquemment porté dans le dos de la mère. Mais il n'est pas rare que l'on attende encore un ou deux ans; on peut ainsi voir circoncire deux frères le même jour, l'un de un an, l'autre de trois ans.

Les événements que nous allons décrire se déroulent d'une façon quasi-identique pour chaque Tranobe de Vohimasina.

### La veille de la fête.

Au début de la matinée, les anciens du clan et les hommes, dont obligatoirement les pères des enfants qui seront circoncis le lendemain, se réunissent auprès du roi dans la Tranobe. Chaque père de famille qui fait circoncire un enfant apporte une bouteille de betsa-betsa. Les bouteilles s'alignent devant le roi et les anciens toujours assis le dos au mur est. Quand le nombre voulu de bouteilles est atteint on y ajoute une bouteille de

de rhum. Les hommes se lèvent alors et se dirigent vers le fleuve en emportant les bouteilles. Ils s'embarquent dans trois ou quatre pirogues selon leur nombre et descendent le courant pour gagner le tombeau. Le roi ne se déplace pas. L'un des anciens est parti avec le groupe pour faire là-bas l'offrande à Dieu et aux Ancêtres.

Arrivés au tombeau, les hommes s'y regroupent à l'Est et si le terre-plein n'est pas suffisamment dégagé coupent les arbustes aux alentours. Puis chacun s'assoit, les plus âgés étant les plus avancés vers le Sud, les plus jeunes se serrent en plusieurs rangs au Nord-Est de la paroi du tombeau qui est à quelques mètres dans leur dos. On fait face à la lagune qui est toute proche mais que cache la végétation assez touffue qui entoure les tombeaux.

L'ancien se lève alors. Chacun fait silence et se découvre. L'ancien tient la bouteille de rhum dans la main droite et verse un peu de son contenu au coin Sud-Est du tombeau. Tourné vers l'Est, il émet trois appels prolongés (comme des sifflements) sur une note assez aigüe (mikoka Razana : appeler les Ancêtres). Alors, s'adressant au Créateur (Zanahary) et aux ancêtres, il les remercie pour la fête qui va avoir lieu, pour les enfants qui vont être circoncis et demande pour eux leur protection.

Sitôt ce saotra (offrande, remerciement) terminé, il s'assied et on lui offre du rhum dans une timbale; puis chacun reçoit aussi sa part; en même temps, les conversations ont repris, bruyamment et ponctuées d'exclamations joyeuses. Sans attendre la fin de la distribution de rhum, les bouteilles de betsa-betsa passent de main en main. On boit et on plaisante. La fête a vraiment commencé.

### La veillée du soir

Dans les familles qui feront circoncire un enfant le lendemain, un coq a été tué. Les parents et les visiteurs présents au repas reçoivent une petite part de cette viande mais les cuisses et d'autres morceaux sont réservés à l'enfant. Celui-ci a mangé plus tôt et dort à côté de son père.

Assez tard dans la nuit, quelquefois même juste avant que le coq chante (vers 3h du matin) on réveille l'enfant pour la bénédiction (fafirano : litt. "aspersion d'eau"). Le plus ancien du lignage prend une queue de boeuf qu'il trempe dans de l'eau, asperge l'enfant en prononçant le nom de ses ascendants auxquels il demande pour lui force et bénédictions. C'est l'ancien lui-même ou une jeune fille (saramba tsara anarana) qui a puisé cette eau au fleuve à un des endroits où l'on dit que l'eau est pure (rano madio tsy manana tsiny : "eau propre qui n'a pas de tache") et donne de la force (hery); c'est à un endroit où un remous du fleuve semble faire remonter l'eau de l'embouchure. Parfois cette bénédiction a lieu dans la Tranobe pour tous les enfants réunis.

Quoique durant la nuit la fête garde ce caractère d'intimité familiale - l'enfant réveillé mange du riz et du poulet, les visiteurs causent en buvant du café et de la betsa-betsa - des manifestations diverses sont le fait des femmes et des jeunes.

Vers 21h. des jeunes filles et surtout des femmes se regroupent. Elles habitent sur le faritany de la Tranobe pour la plupart; des femmes des vahiny se joignent à elles. Elles se retrouvent d'abord dans la Tranobe puis passeront ensuite dans une des maisons réservées aux visiteurs. Là elles chantent des chants très rythmés qu'elles accompagnent de battements de mains (hira tefaka). De temps à autre une ou deux femmes se produisent au milieu de la pièce; les mains sur les hanches elles suivent le rythme par des mouvements du corps en pliant les genoux; ou elles tournent dans la pièce en martelant le sol de leurs pieds. De temps à autre une jeune fille apporte du café et de la betsa-betsa. Leurs chants s'entendent dans tout le village. Tard dans la nuit, certaines d'entre elles iront chanter et danser, soit dans les maisons, soit à l'extérieur, là où les parents et les visiteurs discutent encore. Leurs chants exaltent la force des hommes; on les réentendra le lendemain matin (voir plus loin).

Au milieu de la nuit, les visiteurs prennent congé, les femmes arrêtent leurs chants et les maisons deviennent silencieuses. Mais souvent les jeunes prolongent encore un peu la fête.

Parmi les jeunes, il faut distinguer ceux qui sont scolarisés de ceux qui n'étudient pas ou qui n'étudient plus.

Ces derniers, surtout les ampanompo et quelques hommes plus âgés, se rassemblent avec les filles (ils sont plusieurs venus d'autres Tranobe) dehors sur la place du Fatrangé et ils dansent pas couples (manao danses) en faisant cercle autour d'un accordéoniste.

Les plus ardents à danser pour cette occasion sont les "scolaires" (mpianatra), surtout ceux du Secondaire qui ne sont là que pour les vacances; des jeunes filles, quoique n'étudiant pas, se mêlent à eux. Ils trouvent une maison libre sur le faritany de la Tranobe ou dans le village, y apportent un magnétophone à piles et organisant le bal (manao bal). Ils ne se mêlent pas aux jeunes de leur âge qui dansent au son de l'accordéon.

#### Le jour de la circoncision

Le jour n'est pas encore levé qu'on se réveille car la circoncision doit normalement avoir lieu au lever du soleil.

Vers 4h<sup>1</sup>/<sub>2</sub>-5h. les femmes viennent commencer la ronde autour de la Tranobe en chantant et battant des mains; des hommes les accompagnent portant à califourchon sur leurs épaules les enfants que l'on va circoncire; ceux-ci sont revêtus d'une chemise courte en coton souvent de couleur vive. En tête du cortège quelques jeunes gens qui chantent et crient. Il y a aussi parfois deux danseurs qui miment des figures guerrières: l'un porte une lance dont il menace son partenaire qui tient un bouclier; à quelques mètres devant le cortège ils miment le combat. Mais peu de personnes maintenant savent exécuter ces figures; on ne les voit donc pas à chaque circoncision.

Au fur et à mesure que les enfants arrivent portés par leur père ou un frère, les femmes plus nombreuses se serrent dans le cortège; les pas se font plus saccadés; on tourne plus vite autour de la Tranobe, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre; le rythme des chants s'accélère tandis que le jour se lève.

Les chants exaltent la force virile des hommes; ce sont aussi des chants d'allégresse. Voici quelques-uns des refrains chantés sans discontinuer par femmes et hommes :

Lehilahinay é / mahery é:

O nos hommes soyez forts

Ravo ihay ravo samby ravo ny an'azy

Nous sommes joyeux, joyeux, que chacun soit  
joyeux pour le sien (son garçon).

O lahianaka é / areno ny dianareo /

lahianaka é /

O pères des enfants, que votre démarche soit droite,  
ô pères des enfants . ,

Laha maneno ny akoholahy é / k'aza mandry é /

Lahianaka é /

Quand le coq chante, ne dormez pas, ô pères des enfants.

Dans le même temps les anciens et Garageha entrent dans la Tranobe. Certains s'assoient auprès du roi contre le mur Est; on a ouvert la porte Est qui reste délogée; la plupart restent au milieu de la pièce tournés vers la porte Est. Au dehors, plusieurs personnes sont venues voir et regardent le cortège qui continue sa ronde joyeuse. Bientôt l'opérateur arrive. Le plus souvent, c'est l'un des deux hommes de la rive Nord qui sont en quelque sorte spécialistes de cette opération; il opère avec un canif bien tranchant. C'est le mpanapaka "celui qui coupe" ou le mpamora, "celui qui circonçoit". Il arrive aussi que le clan fasse appel à l'un ou l'autre médecin originaire de Vohimasina et qui se trouve là, pour les vacances; l'opération est alors un peu plus longue mais les familles savent que la plaie se cicatrisera plus vite.

L'opérateur se place dehors devant la porte Est. A l'intérieur de la Tranobe quelques notables se sont levés; l'un d'entre eux s'assoit sur un pouf dans l'encadrement de la porte Est, tourné vers l'extérieur; on lui apporte le bouclier que l'on garde dans la Tranobe et qu'il pose sur ses genoux d'autres hommes l'entourent. On prévient alors le cortège que tout est prêt pour la circoncision. Au prochain passage du cortège devant la porte Ouest l'un des hommes qui porte un enfant pénètre dans la Tranobe. Il prononce le nom de l'enfant qu'en enlève de ses épaules; un notable ou deux

assoient l'enfant sur le bouclier et le tiennent solidement aux aisselles; on lui soulève sa chemise et rapidement l'opérateur le circonçoit. Ce sont alors des clameurs de joie poussées par les femmes et les hommes du cortège qui se sont arrêtés devant la porte Est. Placé à côté de l'opérateur un membre de la Tranobe a avalé le morceau de prépuce coupé en l'accompagnant d'une gorgée de betsa-betsa; d'autres fois, on le jette sur le toit de la Tranobe. L'enfant est enlevé par ses proches qui le ramènent à la maison en criant et chantant. Le bouclier n'est pas taché de beaucoup de sang, sinon ce serait un mauvais signe. Le cortège s'ébranle de nouveau, les chants reprennent, les femmes battent des mains; dès qu'il repasse devant la porte Ouest, un autre homme porte un enfant dans la Tranobe. Il y a toujours un nombre pair d'enfants à circonceire, tantôt moins d'une dizaine, quelquefois une vingtaine. Au fur et à mesure que les enfants sont opérés, le cortège s'amenuise puisque les proches suivent les parents de l'enfant aussitôt que celui-ci a été opéré. Mais on chantera en tournant autour de la Tranobe jusqu'à ce que la dernière circoncision soit faite.

À la maison, on allonge l'enfant sur des nattes et on le recouvre d'une couverture; s'il crie ou pleure trop son père le cajole. Dans la journée, celui-ci ira chercher un produit cicatrisant chez le guérisseur (ombiasy, mpsikidy); une ou deux fois par jour on baignera la plaie dans le van où le produit aura été mélangé à de l'eau. Souvent on fera aussi appel à l'infirmier pour lui demander de la pommade ou un badigeon de mercurochrome. Il n'est pas rare que l'enfant ait de la fièvre pendant plusieurs jours et qu'il refuse de manger. Si la circoncision a été faite par l'opérateur du village, la plaie met environ un mois à se cicatriser; si elle a été faite par le médecin, au bout d'une semaine l'enfant ne ressent plus de douleur. Durant tout ce temps on est aux petits soins pour lui; on lui réserve les meilleurs morceaux de viande ou de poule; on lui fait cuire des patates sous la cendre. Assis à la gauche de son père, il est le point de mire de tous.

Le jour de la circoncision comme le lendemain, les parents des enfants circoncis reçoivent de nombreux visiteurs. Tous les parents et alliés se présentent et presque chaque Tranobe envoie une délégation. Le roi de la Tranobe concernée honore de sa présence chacune des familles.

Les visiteurs ont des cadeaux à offrir : de l'argent en billets de 50 et 100 F, des poules, des oeufs, du riz. Cet argent et ces dons sont explicitement offerts pour faire plaisir aux enfants, pour qu'on leur achète des bombons. Le père de famille désaltère ses hôtes avec du rhum et de la betsa-betsa. Dans certains clans (ainsi chez les Zanakilahy), les familles reçoivent collectivement les visites dans la Tranobe en la personne du roi et de quelques notables qui s'y réunissent. Un des anciens remercie pour la visite et l'argent offert; on boit ensemble. Si un visiteur est lié à quelque famille par des liens de parenté ou d'alliance il va lui-même lui porter ses cadeaux.

Femmes et hommes se trouvent ensemble dans les maisons des familles visitées. Dans le village, comme durant la veillée, des groupes de femmes pénètrent dans les maisons pour y chanter et danser; on leur offre aussi à boire.

Dans l'après-midi de la circoncision, le circonciseur (mpamora) passe dans les familles des enfants et reçoit de chacune d'elles une poule et 100 francs. Parfois, on lui demande de percer les oreilles des petites filles, jour qui convient également pour le faire; il opère avec une aiguille et un fil de raphia.

o   o  
o

La circoncision, passage à l'état d'homme et exaltation de la virilité.

La fête de la circoncision se déroule ainsi sur deux journées au cours desquelles prennent place des événements dont les uns revêtent un caractère plus cérémoniel, les autres plus festifs. Et à chaque groupe qui prend part à la fête est dévolu un rôle précis qui donne aux événements leur signification.

...

Trois moments cérémoniels jalonnent des deux journées. Le saotra au tombeau est un appel à Zanahary et aux Ancêtres pour qu'ils protègent l'enfant. Ce sont les hommes qui sont venus là, ceux dont on dit qu'"ils administrent le Fatrangé" (izay mitondra ny Fatrangé). A ce groupe des descendants d'entrer en rapport avec leurs ascendants défunts, par l'intermédiaire d'un des vivants les plus anciens. Ils demandent aux Ancêtres de participer à la fête, de la bénir, afin que chacun boive et se réjouisse sans peur. Ajoutons que l'ombiasy ayant indiqué le jour, rien de néfaste ne doit arriver.

Durant la bénédiction de la nuit, l'enfant se trouve situé dans son ascendance généalogique directe; ce sont les ancêtres propres au lignage qui sont invoqués comme protecteurs.

Le moment de la circoncision est le point culminant de ces deux journées; la ronde s'interrompt; chacun cherche à voir; on fait silence. L'opérateur coupe le prépuce, alors les exclamations fusent.

L'ambiance de fête est bien sûr tout le temps perceptible. C'est fête pour le lignage, pour la Tranobe comme pour tout Vohimasina. Durant la veillée et tout le jour suivant les jeunes chantent et dansent ou se promènent joyeusement. Dans les maisons, chaque famille reçoit les parents, alliés et amis; la veillée du soir est plus intime et moins exubérante; le lendemain, on reçoit les diverses délégations, on boit davantage d'alcool.

Si le matin du premier jour on commence par faire appel aux Ancêtres c'est que les enfants, par la circoncision, vont être admis dans la communauté clanique dont vivants et morts font partie. Dès lors ils ont place au tombeau. Car si un garçon meurt avant d'avoir été circoncis, soit on l'enterre à part, soit on circoncit le cadavre avant de le déposer au tombeau.

Introduction dans la communauté de clan, la circoncision est aussi l'introduction dans la communauté plus restreinte de la Tranobe. Ce jour-là un homme porte l'enfant pour la première fois dans la Tranobe; il l'introduit devant le conseil des notables et prononce son nom. L'enfant devient un membre du clan, ressortissant de cette Tranobe et peut être vraiment considéré comme un homme.

A travers ces enfants la circoncision est une louange à la virilité, à la force des hommes. Les chants rappellent que le petit d'homme est promis à être un guerrier c'est-à-dire qu'il doit être fort. Le mime des deux guerriers est le mime de la lutte contre l'ennemi et aussi contre toutes les forces destructrices ou maléfiques. Toutefois le coup de lance de l'ennemi atteindra son but, l'enfant sera blessé (circoncision), mais cette plaie et la souffrance endurée exorciseront pour l'avenir toutes les puissances du mal.

Les femmes sont présentes pour aider l'enfant à commencer sa vie d'homme. Elles lui font un cortège joyeux, l'enivrent de leurs chants tandis que, sommeillant encore, il est porté sur les épaules de son père. Ce sont elles surtout qui exaltent le sexe mâle, interprètent les chants. Dès que l'opération est terminée, rassemblées dehors, attentives au geste de l'opérateur, elles crient par trois fois très fort "O Yé". Toute la journée, ce seront elles les plus bruyantes, les plus enivrées d'alcool aussi car il n'y a guère qu'en cette occasion où on les voit boire autant que les hommes.

Passage à l'état d'homme, rite de passage pour tout dire, la circoncision est peut être la séquelle d'une initiation des garçons dont on a perdu le souvenir<sup>(1)</sup>. A Vohimasina, cette fête resserre les liens existant entre les membres de la Tranobe comme de la communauté villageoise. Dans les autres villages de la vallée, bien peu de Tranobe participent ainsi à la fête qui ne concerne plus alors que chaque lignage<sup>(2)</sup> et ne revêt pas ce caractère solennel; signe confirmant encore le maintien de la cohésion villageoise à Vohimasina.

...

- 
- (1) En bien des sociétés humaines la circoncision est l'un des rites qui ont lieu au cours de l'initiation des garçons, initiation qui en fait des hommes.
- (2) Sur la Mananano, la circoncision est une fête exclusivement familiale (enquête de M. Althabe).

### III - L' EDUCATION

#### A. Les parents fêtent leurs dix enfants.

Avoir beaucoup d'enfants est le désir de tous les parents. Et lorsqu'une famille a atteint le nombre de dix enfants, les parents et les membres de la Tranobe organisent une fête. La fête garde un caractère familial car peu de membres des autres villages viennent y participer. Chaque assistant, qui ne manque pas d'apporter son offrande (10 ou 20 F.), reçoit une part de viande. Car on tue un boeuf en cette occasion, en remerciement à Zanahary et aux Ancêtres<sup>(1)</sup>; on le tue aussi pour rassasier les enfants considérés cette fois comme des vahiny venus de loin et qu'ils faut héberger et nourrir; ils sont censés ne plus connaître la maison de leur père<sup>(2)</sup>.

La cérémonie se déroule dehors à l'Est de la Tranobe. Adossés au mur est on voit les anciens, les hommes et le roi; devant eux, il y a la petite pierre de fondation (fatrangé) et, à côté, le boeuf que les ampanompo ont couché là et qui sera tué après que l'ancien de la Tranobe ait appelé (Fiantsoana) et remercié (saotra) Zanahary et les Ancêtres.

...

---

(1) "Ils (les parents) tuent un boeuf à cette occasion, leurs enfants sont nombreux, aussi répondent-ils au Créateur par un don de reconnaissance", "da mamono aomby moa izy amin'io, maro ny zanany ka mamaly fitia amin'i Zanahary izy".

(2) Cette fête porte le nom de Fahan-jaza ou Mamàha-jaza. Le terme zaza désigne les enfants; la racine fàhàna : "ce sans quoi une chose n'a pas de consistance; sa nourriture, sa force". fàhàny ny vahiny : hospitalité complète donnée à un étranger. Mamàhambahiny : donner l'hospitalité. (dict. Weber)

Les enfants, en effet, sont bien considérés comme des étrangers, et la scène qui se déroule au Fatrangé est similaire en bien des points au cérémonial qui régit l'accueil de vahiny venant de loin: les premières salutations s'échangent en cet endroit; on y ouvre la première dame-jeanne de betsa-betsa.

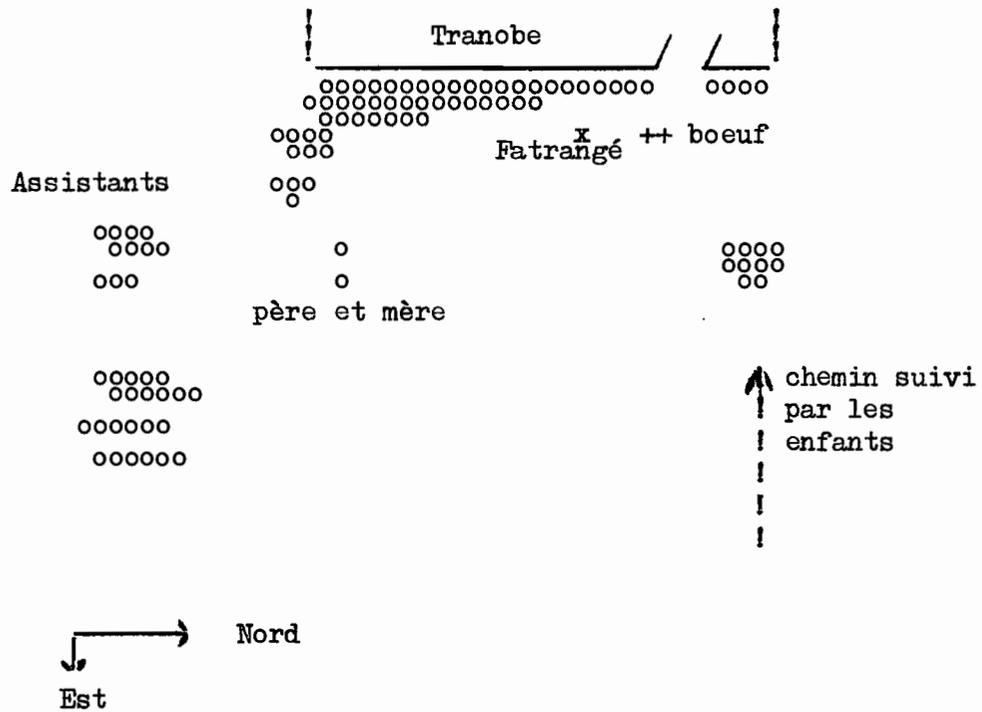


Fig. 1 schéma explicatif

Le mur Est de la Tranobe ne fait qu'un côté de la place vers laquelle chacun tourne son regard; c'est en fait le côté Ouest. Au Sud, à ce qui serait la place du foyer, le père et la mère sont accroupis côte à côte sur une natte (la mère est l'épouse actuelle du père mais elle n'a pas toujours donné naissance à chacun de ces enfants). Au Nord, c'est l'endroit réservé pour les vahiny, on y a aussi disposé une natte. Les femmes, les enfants, les jeunes gens et d'autres hommes regardent debout à quelques mètres derrière les parents.

Les enfants débouchent silencieusement de l'Est. Ils avancent en file indienne, l'aîné(e) en premier, le benjamin fermant la marche. Qu'il s'agisse d'une fille ou d'un garçon chacun respecte le rang que l'âge lui assigne. Les filles portent sur la tête les unes un panier de riz, d'autres

un paquet de feuilles de ravenale, ou une marmite; l'une ou l'autre étant mariée porte son enfant dans le dos. Les garçons portent sur une épaule un bâton ou un coupe-coupe auquel est suspendue une brassée de bois ficelée. Porteurs des objets qui évoquent les charges dévolues à chaque sexe ils s'avancent pour aller s'asseoir sur la natte disposée au Nord. Ils font face à leurs parents.

Leur père les salue alors s'adressant à eux comme à des vahiny, leur demandant d'où ils viennent et qui ils cherchent. Il constate qu'ils sont nombreux, qu'ils manquent de jus (ro) pour manger leur riz mais qu'il a un boeuf à leur offrir. L'aîné (e) des enfants répond qu'ils sont en quête de la maison d'un tel et d'une telle, prononçant ainsi les noms propres des parents. Le père prend de nouveau la parole pour leur dire qu'ils ont bien trouvé ceux qu'ils cherchaient, qu'un logis est préparé pour eux et qu'ils seront traités comme ses enfants. L'assistance exprime alors sa joie et son approbation.

Plus tard, une autre scène plus intime, plus strictement familiale se déroulera dans la maison du père au moment du repas. L'aîné des enfants fera manger par trois fois son père (mamahana an'labany), puis sa mère. Le père fera ensuite de même pour lui. Puis l'aîné fera manger ses cadets, l'un après l'autre, par ordre d'âge. Et le repas continuera comme à l'ordinaire.



Durant cette fête, les enfants sont le point de mire de toute l'assistance. Et dans cette assistance nous trouvons tous ceux qui concourent de près ou de loin à l'éducation des enfants; les père et mère, les parents et membres de la Tranobe, les parents par alliance et amis venus d'autres villages. Car la tâche d'éducation n'est pas l'exclusive du père et de la mère quoique ceux-ci aient un rôle primordial.

Le père, chef de la famille, propriétaire de la maison, voit son autorité respectée. Comme durant la fête pour les dix enfants, il a le premier la parole quand il s'agit de ses enfants. Il les interroge, il les accueille

en les faisant rentrer dans sa maison, en leur donnant à manger. La mère de famille, les membres de la Tranobe sont les témoins silencieux de la scène. Mais le discours du père se termine sur leur approbation (trois exclamations "O Yé", comme après la circoncision). Car dans la vie courante cette approbation est souvent requise; le père consulte fréquemment, surtout sa femme, ses aînés, son père, ses frères, les anciens de la Tranobe.

Nous verrons donc l'enfant s'éduquer dans des milieux de vie différents mais s'inscrivant dans le cadre d'une même Tranobe, du même tanàna (le village; l'ensemble de Vohimasina). Ces milieux de vie sont essentiellement la maison familiale, la classe d'âge, la Tranobe et les divers parents.

#### B. L'enfant à la maison.

Nous avons pu remarquer déjà que des personnes des deux sexes, de tous âges, lorsqu'elles se trouvent réunies, comme à l'occasion d'une fête (pour les 10 enfants, pour une circoncision), se regroupent selon un ordre qui assigne à chacun une place en fonction de son âge et de son sexe. Il en est de même dans chaque maison où les places ne sont pas attribuées indifféremment. Cet ordre, l'enfant ne s'avisera pas de le transgresser. Avant d'avoir atteint l'âge de deux ans, l'enfant sait marcher; il est alors plus facile à ses parents, à ses frères et soeurs, de lui montrer où il peut aller, de lui faire comprendre ce qu'il peut faire et ce qu'il ne peut pas faire.

Il est utile de bien remarquer les places des personnes dans la maison (nous avons déjà vu la place des objets) puisque le schéma est en toutes occasions identique et s'imprime facilement dans l'esprit des enfants qui y découvrent ce qu'est le savoir-vivre et le respect des gens.

Le père de famille occupe la place principale, la plus honorifique; il s'assied le dos à la cloison est, tout contre cette porte par laquelle on ne passe jamais. De là, il voit le visiteur qui désire entrer et il l'invite; si celui-ci a sensiblement le même âge que lui, il lui propose de s'asseoir à côté de lui, du côté Nord. Si c'est un ancien ou un roi qui rentre, et que le maître de maison est jeune, il se déplacera vers le foyer au Sud; pour les

visiteurs âgés, il leur offre ainsi les places le long de la cloison est, du foyer au coin Nord-Est. Les hommes jeunes refusent en général de s'asseoir sur le côté Est et s'adossent à la cloison Nord. Les jeunes gens, les garçons se placent toujours près de la porte d'entrée, à l'Ouest; mais si leur père est seul, ils se mettront au Nord.

Au cours des réunions dans la Tranobe, tout le côté Est (là où se trouvent les poufs) est réservé aux rois et aux garageha à cheveux blancs. Les jeunes garageha se placeront au Nord, parfois sur plusieurs rangs, avec les matifarantsa; les andriambaventy et les plus jeunes seront sur le côté Ouest.

Les femmes se regroupent toujours au centre de la pièce, la mère de famille ayant sa place tout près du foyer au coin Est du meuble (farafara) qui le surplombe; ses filles s'accroupissent à côté d'elle. Si les femmes sont nombreuses, elles occupent tout le centre de la pièce; les plus jeunes étant alors les plus proches de l'entrée Ouest.

Pour les repas on conserve la même ordonnance, les hommes se rapprochent seulement du centre de la pièce; à ceux-ci est réservée une natte rectangulaire étroite (fandambanana; on l'utilise aussi pour préparer un remède, ody); la mère leur sert en premier la nourriture et c'est le père qui invite son hôte à manger. La mère sert ensuite les enfants; il y a une natte pour les garçons qui mangent dans la même assiette au Nord, une autre pour les filles à l'Ouest. La mère de famille se sert la dernière et veille à rajouter du riz et du laoka dans les assiettes au cours du repas. On mange le plus souvent en silence. Les garçons s'empressent en général de terminer et partent dehors retrouver leurs compagnons d'âge.

Souvent, d'ailleurs, le repas de midi se prend aux champs; un des jeunes garçons va chercher le repas à la maison où la mère l'a préparé. Le repas qui se prend le plus régulièrement ensemble est le repas du soir.

Le repas terminé, la mère, aidée d'une ou deux de ses filles, les aînées, range les nattes, nettoie la vaisselle et les marmites, balaie la natte du plancher. Le père se repose à sa place habituelle.

L'âge, la fonction, le sexe déterminent ainsi la place que chacun occupe dans la maison familiale, dans la Tranobe comme au cours de toute cérémonie. Cet ordre de préséance est un legs des Ancêtres, un Laha-dRazana (cf. Ch. III). Et la place que l'on occupe fixe le droit à la parole; le lahatra détermine l'ordre des discours.

S'il serait malséant d'aller s'asseoir à une place que l'âge ne permet pas d'occuper, certains, par contre, refusent la place qu'un plus jeune veut leur céder. C'est une marque de respect que d'insister pour qu'un plus âgé que soi s'assied à l'Est de la place que l'on occupe; si la différence d'âge est grande celui-ci acceptera toujours pour ne pas rendre honteux (manalabaraka, qui au sens fort signifie "deshonorer") le plus jeune. Le laha-drazana veut que le "le grand" qui visite la maison, s'assoit en haut, les enfants en bas, ainsi il domine <sup>(1)</sup>.

Même entre garçons et jeunes gens on ne manque pas de se respecter ainsi les uns les autres <sup>(2)</sup>. Le cadet ne peut être mieux placé que son aîné, de même qu'aux repas le chef de famille et son hôte sont servis en premier.

Ceci est rappelé dans des proverbes que l'on entend aussi sur les Hautes Terres :

Lahatra ny soroka-ampango

Ny ambony ihany no mahazo aloha

La croûte de riz (que l'on racle sur les bords de la marmite) est distribuée selon l'ordre de préséance, soit, aux anciens d'abord

Lava nify anoloana

ka mitsako alohan'ny vazana

"Les longues dents de devant qui mâchent avant les molaires". On désigne par là ceux qui prennent la parole avant leur tour; les molaires désignant les personnes les plus importantes.

...

(1) Laha mamangy ny trano ny lehibe, midoboaka ambony izy, midoboaka ambany ny zaza, dia misariry izy. Misariry, litt. : s'asseoir sur le grand pour appelé sariry, autrefois réservé au roi.

(2) Mifanàja : racine hàja : respect, considération; l'infixe if indique la réciprocité de l'action.

### C. Les enfants au travail.

Durant la cérémonie pour les dix enfants nous avons remarqué que chacun des enfants portait un fardeau : paquet de feuilles, bois, marmite. Garçons et filles ne portent pas indifféremment n'importe quel objet; ce qu'ils portent est signe des activités propres à leur sexe. Car dès l'âge de cinq ans environ le garçon et la fille prennent part aux travaux dévolus à leur sexe, apprennent les usages de chaque instrument, de chaque objet. Les enfants comprennent qu'ils doivent aider leurs parents, et ceux-ci leur rappellent à l'occasion.

Le petit bambin part avec un de ses aînés, frère ou cousin, garder les boeufs de son père et de son oncle. Il apprend ainsi à connaître les sentiers, les terrains de culture, les rizières, les mares; il côtoie bien des personnes en chemin. Il se familiarise ainsi avec les choses et les gens.

Les garçons vont travailler sur les terres de leur père, parfois de leurs oncles. Comme eux, ils emportent la bêche et le coupe-coupe. Le travail le plus fréquent consiste à désherber les champs où poussent le manioc, la canne à sucre, les ananas. Il est rare que le père ou l'oncle ne travaille pas avec les enfants; en son absence, c'est le plus âgé des enfants qui dirige le travail.

Quand on travaille dans les rizières, au moment du piétinage surtout, tous les garçons sont au travail avec leur père; ce sont eux qui conduisent les boeufs à la rizière et là, les font tourner en les excitant tandis que le père coupe les herbes du bord et rectifie le tracé des diguettes. Le père se fait aussi aider quand il transporte en pirogue les plants de riz à repiquer. Parfois un jeune garçon aide les femmes au repiquage.

Les filles repiquent, au côté de leur mère, arrachent les herbes dans les rizières, récoltent le riz. Autrement, les filles ne vont pas très souvent dans les champs sinon de temps à autre avec leur mère pour déterrer des racines de manioc ou de taro, rapporter des feuilles à cuire.

...

C'est au village que la petite fille s'initie aux travaux qui sont réservés à la femme. Dans les maisons où il y a une fille de dix ou douze ans on voit dans le coin Nord-Ouest, avec les gros bambous qui servent à puiser l'eau, un bambou plus fin, moins long; son père l'a coupé pour elle, et matin et soir, comme sa maman, elle descend au fleuve le remplir. Il en est de même pour le pilonnage du riz : Alinera se sert d'un mortier plus petit et d'un pilon plus fin et plus court; il y a un deuxième pilon semblable et elle se fait souvent aider par une fille ou un garçon de son âge.

La mère de famille demande souvent à ses filles de l'aider. Les jeunes filles s'appliquent avec sérieux aux tâches ménagères. Les plus jeunes, par contre, se voient souvent appelées à grands cris par leurs mères ou leurs aînées qui les distraient de leurs jeux pour de multiples services : courses chez le marchand ou au marché de poissons, linge à laver (les garçons lavent également leur linge), feu et cuisson à surveiller, vaisselle à faire... Au cours de la journée il arrivera qu'Alinera quitte ses compagnes pour aller à la maison auprès de sa mère et de ses grandes sœurs apprendre à faire une natte.

Le garçon, comme l'homme, n'a pas une grande part dans les travaux domestiques. Il est souvent dans les champs alors que la fille, comme la femme, reste davantage au village. Quand le garçon revient des champs il aide son père à fendre le bois sec dehors près de la maison; souvent, de bon matin, il fera de même. Quand le père s'absente pour quelques jours l'aîné des garçons veille à ce que sa mère ne manque jamais de bois.

Dès leur plus jeune âge, garçons et filles s'initient ainsi aux tâches des adultes; ils prennent même une part active à de durs travaux comme le piétinage et le repiquage dans les rizières. Leurs parents sont très attentifs à ce qu'ils prennent part à tous ces travaux car ils les exerceront toute leur vie. Souvent le père ou la mère partant aux champs pour désherber ou déterrer des racines emmène un tout jeune enfant pour lui montrer les champs, lui parler des cultures, l'aguerrir à la marche aussi. Outre l'aide que le père et la mère attendent de leurs enfants, ils les font travailler dans le but de

les instruire, de les élever; cela afin que, parvenus à l'âge adulte, ils soient capables de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Comme nous le disaient avec sérieux les parents d'Alinera, leur fille de douze ans, alors qu'elle partait chercher de l'eau avec son petit bambou, il faut que chaque enfant apprenne tôt les tâches dévolues à son sexe. Ceci n'est pas un jeu mais une préparation à la vie et les enfants s'en acquittent avec sérieux. Des garçons de 14 ou 15 ans ne sont-ils pas parfois envoyés seuls travailler dans les marais pendant quelques jours, emportant avec eux une marmite et une provision de riz ?

#### D. L'enfant et ses compagnons d'âge.

L'apprentissage de la vie sociale se fait pour une grande part dans la classe d'âge. En dehors du temps de travail accompli avec les parents et frères et soeurs et des moments passés à la maison (repas, services à rendre, temps de repos dans la journée), le garçon ou la fille se retrouve avec ses compagnons d'âge. Vers l'âge de huit ou dix ans, les enfants ne dorment plus dans la maison de leurs parents. Dans le village, ou même parfois sur le faritany de la Tranobe, il y a une maison pour les filles, une autre pour les garçons où ils se retrouvent le soir après avoir pris le repas chez eux; il s'agit parfois de la maison d'une veuve pour les filles; en général, c'est une maison inoccupée dont le propriétaire est parti travailler loin et sa femme est retournée habiter chez ses parents.

Nous avons vu que chaque classe d'âge masculine a un rôle précis à jouer dans la société. La plupart des garçons sont plus jeunes que les AMPANOMPO, aussi sont-ils seulement, pourrait-on dire, les serviteurs des serviteurs; ils n'ont qu'à obéir, soit à leurs aînés directs, les Ampanompo, soit aux membres des classes d'âge supérieures. Mais les jeunes BEMINONO, tout au moins, se rendent compte qu'ils forment un groupe qui a sa place dans la hiérarchie des âges et qui peut rendre de réels services. C'est à l'intérieur de ce collectif qu'est la classe d'âge que l'enfant apprend que son père et ses oncles ne sont pas les seuls seigneurs, Ranandria<sup>(1)</sup>, mais qu'ils le sont

...

---

(1) Terme d'adresse sans cesse utilisé dans les salutations pour tous ceux, hommes et femmes, qui sont plus âgés que soi.

avec d'autres et qu'ils jouent le rôle dévolu à la classe d'âge dont ils font partie. Il se rend compte aussi de son appartenance à cette grande famille qu'est la Tranobe, ses compagnons d'âge faisant en général partie de la même Tranobe que lui.

Il arrive souvent qu'un groupe de garçons de la même classe d'âge fasse un travail ensemble : gardiennage des boeufs, désherbage d'un champ. S'ils travaillent ainsi pour un de leurs aînés qui est proche parent, ils ne reçoivent pas de salaire mais un repas leur est toujours offert. Si un homme d'une autre lignage ou d'un autre Tranobe les fait travailler, ils recevront de lui de l'argent. Le travail est le plus souvent payé à la tâche; en désherbant un champ de quelques ares, un groupe de cinq ou dix garçons peut recevoir entre 1.000 et 2.000 francs. Les garçons peuvent se partager l'argent ou encore en remettre le tout ou une partie à la caisse commune de la classe d'âge. Une ou deux fois par an (au Nouvel An, à une fête nationale) les jeunes de chaque village se rassemblent pour festoyer, ayant pu, avec l'argent amassé au cours de l'année, acheter un boeuf et du riz.

Le travail communautaire, la caisse commune, cela suppose que les jeunes garçons savent s'entendre et s'organiser. Ils tiennent entre eux des réunions dont les débats sont à la ressemblance de ceux des adultes; entre eux règne la même discipline, au chef élu est réservé la place d'honneur et on s'adresse à lui en l'appelant Ranandria. Les plus âgés dans la classe d'âge parlent les premiers; des discussions animées portent sur la répartition des corvées, les contrats de travail avec les adultes, l'attitude fière de tel roi ou de tel notable qui cherche trop à se faire servir. La classe des AMPANOMPO, dont plusieurs sont mariés, forme la classe des jeunes la plus organisée; elle entraîne avec elle les classes plus jeunes et forme dans chaque Tranobe une force avec laquelle les adultes doivent composer. Nous avons vu que dans le groupe des MAROBORY, les Ampanompo sont représentés et peuvent donc émettre un avis sur le choix d'un nouveau roi. C'est à l'occasion des corvées surtout que les adultes doivent doser leurs exigences. Que le roi et les notables n'offrent pas assez de café ou de tisane aux garçons qui reviennent de porter un cadavre au tombeau, qu'un chef de lignage abuse de ses jeunes en leur donnant

trop de travaux à faire, que des notables veuillent empêcher une danse, les jeunes risquent de se réunir et de chercher le moyen de gêner les adultes, l'absentéisme au moment des corvées et des travaux étant toujours le moyen de pression le plus sûr. S'ils jugent que la conduite d'un aîné envers eux est répréhensible ils n'hésiteront pas à envoyer le chef des Ampanompo et quelques délégués auprès du roi afin d'obtenir une sanction, et ils obtiendront le plus souvent gain de cause.

Dans la plupart des Tranobe il y a un groupe de garçons et de filles ayant entre 14 et 20 ans qui exécute des chants durant les veillées de funérailles et les fêtes. La troupe porte le nom de "Compagnie"; comme nous l'avons vu au moment de la circoncision le spectacle qu'elle donne est appelé tosy-tosy. Quelques hommes de Vohimasina qui ont travaillé un certain temps hors de la région servent de répétiteurs à ces troupes qui apprennent ainsi des chants des Hautes Terres (hira gasy). Au Nouvel An et aux fêtes nationales ces troupes parcourent les villages de Vohimasina, s'arrêtent devant les Tranobe pour chanter et recueillent ainsi quelques pièces d'argent; elles peuvent aussi lutter ensemble, se succédant plusieurs fois devant la même Tranobe en improvisant dans leurs chants des paroles qui invocent les chanteurs de la troupe adverse, à la grande joie des spectateurs.

Les danses par couples au son de l'accordéon sur la place du Fatrangé comme il y en eut la veille de la circoncision sont très appréciés des garçons et des filles; de jeunes hommes mariés y participent aussi. En ce cas, les jeunes viennent de plusieurs Tranobe, des deux rives quelquefois, et se retrouvent sur le faritany de la Tranobe où a lieu soit la fête, soit la veillée de funérailles.

Durant le jour et à la tombée de la nuit ce sont les Compagnies de tosy-tosy qui se montrent. Ce n'est que vers dix ou onze heures du soir que la danse par couples commence. Cette partie de la veillée appartient aux jeunes qui attendent que les adultes commencent à rentrer dans leurs maisons; il est en effet interdit aux garçons et aux filles, même très lointainement parents, de danser ensemble; au début de la danse ils n'osent pas enfreindre cette règle

et le jeune homme cherche une partenaire qui soit tout à fait étrangère à sa famille. En pleine nuit, les jeunes se sentent plus libres de choisir la partenaire qu'ils désirent. Les adultes ne sont pas dupes de ce jeu mais n'osent pas intervenir. D'ailleurs, garçons et filles d'une même Tranobe ou d'une même moitié de Tranobe (comme chez les Anterenontany ou les Tsiahorona) ne danseront jamais ensemble.

#### E. Education progressive et imitative.

Durant ses premiers mois le nourrisson jouit de multiples attentions familiales. Dès qu'il commence à pleurer, sa mère s'occupe de lui, lui donne le sein. Presque sans arrêt il se trouve avec quelqu'un qui le porte, le berce ou le caresse, sa mère le plus souvent mais aussi son père ou un aîné. Les attitudes et les comportements dénotent un grand amour des enfants; celui-ci est plus manifeste pour les plus jeunes mais il ne se dément pas quand l'enfant grandit.

C'est assez tôt que l'on habitue les enfants à certaines disciplines. Avant deux ans, le père aura montré à l'enfant où il doit faire ses besoins; il l'aura emmené pendant un temps chaque matin sous les caféiers qui entourent le village. La hiérarchie des âges est aisément perçue par l'enfant puisque chacun a sa place précise dans la maison. En grandissant l'enfant apprend à rendre service, s'exerce aux tâches dévolues à son sexe. Parfois il se fait gronder par ses parents, soit parce qu'il a tardé à faire ce qu'ils lui demandaient, soit parce qu'il s'est battu avec un autre enfant. L'enfant craint plus les remontrances de son père qui, parfois, brandit un bâton, mais il est rare que celui-ci le frappe. Les semonces du père laissent souvent l'enfant honteux et désorienté pendant plusieurs heures; il boude et refuse de manger; il ne retrouvera sa spontanéité que lorsque le père ou la mère aura remplacé les remontrances par des cajoleries.

L'éducation est ainsi presque entièrement imitative. L'enfant s'entend très peu expliquer les choses, il les voit faire; il s'initie à la vie des adultes en reproduisant leurs gestes, en écouter leurs discussions. Il s'éduque

sous la pression sociale d'une atmosphère collective. Les usages de la vie sociale font partie du domaine du sacré car ils ne sont pas discutés. Si la remontrance d'un parent a tant d'effet sur lui c'est qu'elle l'atteint comme une menace d'exclusion; il ne se retrouve lui-même qu'après avoir reçu de son père ou de sa mère une nouvelle marque d'affection.

Les classes d'âge des jeunes s'organisent sur le modèle des classes des adultes. Les garçons y font l'apprentissage de leur rôle de la société, les plus âgés jouant le rôle des anciens. Les filles qui se retrouvent pour faire de la vannerie se préparent à leur rôle de femme, gardiennes de la maison; les jeunes filles tressent les nattes qui forment presque tout leur trousseau de mariage.

Les oppositions des jeunes aux adultes sont les premières manifestations des conflits sociaux dont nous avons vu dans quel cadre ils se résolvaient (chap. III). Si actuellement, les adultes et parmi eux les plus anciens, se voient moins nombreux qu'autrefois face aux jeunes et donc plus enclins à leur faire des concessions, ils n'y voient pas une menace de changement profond. Les jeunes, en effet, ne remettent pas en cause la structure sociale. Mais il faut mettre à part le cas des enfants scolarisés parmi lesquels les élèves du Secondaire qui deviennent très critiques à l'égard de leur société.

#### F. Les élèves scolarisés.

Attitudes des parents. Réactions du milieu villageois.

Beaucoup de parents considèrent le système éducatif traditionnel comme pleinement satisfaisant et n'envoient pas leurs enfants à l'école. Un ancien interrogé à ce propos eut cette réponse : "Pourquoi enverrais-je mon enfant à l'école? Il vient d'avoir douze ans. Je lui ai acheté un coupe-coupe (antsibe) et un salampona<sup>(1)</sup>. Cela n'est-il pas mieux?". Il a jugé son enfant

...

---

(1) Grande étoffe, généralement de couleur blanche, dont se drapent les hommes.

capable de se servir du coupe-coupe, digne de porter le salampona, parce qu'il est en train de devenir un homme. L'outil est le signe de sa virilité et de sa force, le vêtement est le signe de son appartenance à la société des hommes.

Le jeune écolier, lui, travaille avec une plume et des livres; il ne porte ni le salampona, ni l'akanjobe (veste en jonc pour le travail) mais seulement un short et une chemise. Entré dans le monde de l'école, ce n'est plus un manafo, un garçon, c'est un mpianatra, un "scolaire" (litt. : "celui qui étudie")<sup>(1)</sup>. Ce seul titre le met en dehors du monde traditionnel. Toutefois tant qu'il travaille à l'école primaire, il reste au village. Les parents n'en sont privés que pour le travail dans les cultures, quoiqu'à certaines périodes de gros travaux l'assiduité aux cours diminue.

La plupart des parents qui envoient leurs enfants à l'école attendent seulement d'eux qu'ils apprenent à lire et à écrire. Depuis la fondation d'une école protestante au début du siècle, il y a des personnes dans le village qui savent lire et écrire et leur savoir trouve son utilité dans les usages coutumiers : cahiers pour marquer le montant des offrandes au moment des funérailles, missives envoyées à d'autres Tranobe ou à des parents pour une cotisation, pour les avertir d'une fête... Dans les maisons, nous avons signalé ces nattes accrochées aux murs portant des inscriptions diverses. Vis-à-vis du Fanjakana, savoir lire et écrire est utile, on est un peu mieux vu des secrétaires de bureau. L'acquisition de ce savoir suffit donc; il importe peu que l'enfant réussisse à obtenir le Certificat d'Etudes primaires.

Ceux qui désirent que leur enfant poursuive ses études dans le Cours Moyen puis dans le Secondaire, jusqu'au B.E.P.C. tout au moins (fin de la classe de Troisième), choisissent alors qu'il entre dans un monde étranger au leur et qui pour eux ne peut être que celui du Fanjakana. On renie, apparemment

...

---

(1) On ne trouve des filles que dans les premières classes de l'école primaire. Nous n'avons pu analyser ce fait. Mais on remarque qu'une trentaine de jeunes filles et de femmes assistent aux séances de couture bi-mensuelles de la religieuse catholique (cf. ch. I).

tout au moins, les valeurs traditionnelles du milieu en espérant que le fils fera carrière dans ce monde du progrès et du pouvoir. Ce qui est ainsi une concession faite à la société supérieure laisse prévoir pour plus tard certains avantages. L'enfant sera libéré (afaka) des servitudes du travail de la terre; recevant régulièrement un salaire, il ne manquera pas de montrer de la gratitude envers ses parents en les aidant matériellement. Mais il ne fera plus partie de la communauté villageoise; seule la parenté très proche pourra réclamer de lui quelque chose.

L'instruction scolaire est un aspect de ce "progrès" (Fandrosoana) que nous avons déjà vu associé à propos des activités économiques à un univers étranger. La société de Vohimasina se sent assez forte pour composer avec cet univers, s'en servir et aussi s'en défendre, dans la mesure où il est perçu comme destructeur des valeurs traditionnelles. Le jeune homme instruit, s'il n'est pas ingrat et s'il ne veut pas que la bénédiction paternelle se transforme en malédiction, aidera ses parents qui seront alors heureux de vivre avec plus d'aisance; ses relations avec sa parenté peuvent être assez lâches; on ne s'en inquiétera pas outre mesure car on admettra qu'il fasse sa vie et en profite. De tout manière, la société n'attend rien pour elle-même de ces élèves qui auront passé le B.E.F.C. ou le baccalauréat. Il fait naître un sentiment de fierté dans sa famille et rien de plus. L'école sert seulement de tremplin pour passer d'un monde à l'autre. Par elle on peut accéder à la classe des privilégiés dont les mains n'ont plus à saisir une bêche. L'éducation scolaire déprécie automatiquement le travail de la terre aux yeux des villageois. Aussi est-il impensable qu'un diplômé de l'école revienne travailler au village; si le cas se présente, ses parents feront tout pour l'en dissuader. S'il ne réussit pas à un des multiples concours organisés annuellement par l'administration (accès aux Services des Postes, Douanes, Gendarmeries, Santé...), ce jeune errera de la ville en village en ne trouvant qu'un travail temporaire.

Ces cas existent mais sont rares. En effet, celui qui n'a pas dépassé le cycle du Primaire est automatiquement réintégré dans le monde villageois. Il n'est plus mpianatra et rentre automatiquement dans sa classe

d'âge. Pour ceux qui ont accédé au cycle du Secondaire, il faut alors qu'ils poursuivent au moins jusqu'au B.E.P.C.<sup>(1)</sup>.

### Les élèves du Secondaire.

Les élèves admis dans l'enseignement secondaire partent pour la plupart étudier à Manakara et à Fianarantsoa; quelques-uns s'en vont à Mananjar et à Tamatave. Certains sont pensionnaires dans un lycée, d'autres logent chez un parent en ville et fréquentent les cours d'une école privée. Au total, ceux qui sont originaires de Vohimasina ne dépassent pas la trentaine; souvent ils se retrouvent avec d'autres jeunes originaires du Bas-Faraony. A Fianarantsoa et à Manakara ils forment un groupe qui se réunit de temps à autre et élisent un chef. On constate entre eux la même volonté de cohésion qu'au village.

L'entrée dans la classe de sixième et le départ pour la ville signifient pour eux comme pour leurs parents qu'ils quittent une vie villageoise qu'ils ne devront pas retrouver. L'étape importante à franchir est celle qui sépare les classes de Sixième et Troisième (B.E.P.C.); s'arrêter en route les condamnera à être complètement désorientés comme nous l'avons vu plus haut. Aussi sont-ils acharnés au travail.

C'est durant la période des grandes vacances, c'est-à-dire au moment de l'hiver, que ces jeunes retournent au village; à Noël et à Pâques, on n'en voit que quelques-uns. Dans leurs familles, ils se comportent à peu près comme les autres garçons de leur âge, travaillant aux champs de temps à autre, rendant service quand on reçoit des vahiny, quand on organise une fête. Mais en dehors du cercle familial, ils ne se mêlent pas aux autres jeunes; ils forment ce qu'on peut appeler la classe des mpianatra. Nous avons vu comment

...

---

(1) Ce serait un leurre que d'espérer faire de jeunes chômeurs "intellectuels" des promoteurs du développement agricole. Il n'y a que deux issues à leur situation, soit que leur famille se résigne à les voir revenir au travail de la terre et ils obéiront alors à la hiérarchie des âges, soit il faut qu'ils partent vers la ville ou vers d'autres terres (pays tanala, l'Ouest) où ils finiront par s'installer avec l'aide d'un parent émigré.

la scission d'avec les autres jeunes se manifeste aux moments des réjouissances collectives, comme les circoncisions. Les élèves organisent leurs danses à part en empruntant un magnétophone à piles avec un des instituteurs du village; ils s'exercent aux danses modernes et n'ont pas de peine à attirer quelques filles.

Le dialogue avec les jeunes de leur âge restés au village est impossible. Ces derniers, dont quelques-uns sont jaloux d'eux parce qu'ils n'ont pu rester que quelques années à l'école primaire, les mettent volontairement à l'écart de la vie du village; ils ne veulent pas se réunir avec ces élèves qui ne passent que deux ou trois mois par an au village. Devant les mpianatra, le groupe des manafo ne veut rassembler que les seuls héritiers des adultes et des anciens; eux seuls se préparent à devenir à la suite de ces derniers les gardiens des traditions des ancêtres. Les jeunes scolarisés leur apparaissent déjà comme des étrangers.

Durant l'année les jeunes du village tâchent de décourager les élèves qui étudient à l'école primaire. On exhorte l'élève à faire partie de la Compagnie de tosy-tosy dont les séances de répétition de chants vont bientôt l'empêcher d'étudier; on lui reproche de vouloir briser la camaraderie et de rompre avec la classe d'âge. Les tentatives d'intimidation peuvent être multiples d'autant que les parents ne soutiennent pas toujours leur enfant; celui qui y passe outre n'en est que plus résolu à étudier et la solidarité entre élèves en sort renforcée.

Mais les élèves parvenus à accéder à l'enseignement secondaire ressentent douloureusement l'ambiguïté de leur situation. D'une part, ils demeurent fortement attachés à leur terre natale; d'autre part, vivant en ville et accédant à un certain savoir, ils sont déroutés de voir que le fossé se creuse de plus en plus, quoiqu'ils fassent, entre eux et le monde villageois. Ils en viennent à adopter une attitude très critique vis-à-vis des villageois; ils commencent par l'emprunter au monde qu'ils côtoient et peu à peu la font leur. Accédant à un savoir où priment les valeurs occidentales modernes de l'efficacité, de l'individualisme et de la recherche du bien-être matériel,

où les expressions orales et écrites de ce savoir sont presque entièrement conçues pour des Français<sup>(1)</sup>, ils ne sont plus à même de comprendre ni de goûter les valeurs traditionnelles. Ils finissent par juger leur ancien milieu de vie sous les seuls aspects habituellement perceptibles à l'homme moderne occidental : pauvreté sinon misère, rigueur des moeurs (pour les danses et les mariages), volonté de perpétuer des traditions ancestrales qui leur paraissent absurdes.

Au village, ils taisent ces critiques qu'ils ne formulent qu'à l'extérieur ou à un étranger et d'une manière d'autant plus acerbe qu'ils sont en plein désarroi. Et l'attitude des gens du village comme des autres jeunes les force à se couper davantage de leur milieu d'origine. Aucune continuité ne se fait sentir pour eux entre le savoir et le mode de vie appris à l'école et la culture traditionnelle. Il y a deux mondes qui leur apparaissent comme radicalement étrangers. Ils ne peuvent alors trouver leur équilibre qu'en s'engageant au sortir des études dans une tâche qui leur fasse complètement oublier les problèmes villageois. Ils deviennent ces émigrés chanceux qui ne se refusent pas à envoyer leurs cotisations à une fête ou participer à la réfection du tombeau de leur clan mais qui, ayant trouvé un emploi stable en ville, ne reviendront à Vohimasina que portés sur un brancard pour entrer au tombeau.

L'oeuvre de développement qu'ont cherché à promouvoir les initiateurs de la politique scolaire ne peut ainsi avoir aucun effet constructif sur le milieu villageois.

...

---

(1) Des réformes pour la malgachisation de l'enseignement n'ont pour l'instant eu quelques effets que dans l'enseignement primaire.

#### IV - LE MARIAGE ET LE RITE DE LA FAFY

Les mariages, à l'intérieur même de la communauté de Vohimasina, sont nombreux; le nombre des habitants et la diversité des groupes faisant partie de Tranobe de noms différents (et nous avons vu qu'à l'intérieur même de certaines Tranobe les mariages sont possibles) peuvent se retrouver en de multiples occasions. Il y a aussi beaucoup de mariages entre jeunes de la vallée (surtout entre Antemahanara) et on en compte un certain nombre avec les Antemora habitant les vallées de la Mananano et de la Namorona. La société accepte très difficilement qu'il y ait une union avec quelqu'un d'une ethnie différente. A notre connaissance un cas seulement existe à Vohimasina; c'est un habitant qui est revenu au village après avoir passé quelques années à Tananarive et qui a épousé là-bas une femme Merina; sa femme l'a accompagné et s'étant bien familiarisée avec les coutumes sociales est parvenue à bien s'intégrer. Les hommes qui partent travailler un certain temps hors du pays antemora vivent là-bas avec une femme de la région qu'ils appellent "petite femme" (vady kely); mais ils ne reviendront pas avec elle au village; s'ils étaient déjà mariés avant de partir ils retrouveront leur femme qui en leur absence est retournée vivre auprès de ses parents.

L'âge du mariage est d'environ 20 ans pour les garçons et 17 ans pour les filles. Le plus souvent les parents sont au courant de l'amour qu'un garçon et une fille ont l'un pour l'autre. Si le mariage est envisagé les parents prêtent essentiellement attention à deux choses : l'origine des ascendants parentaux du futur conjoint, les liens de parenté pouvant exister entre les deux jeunes.

L'examen de la parenté du futur conjoint se fait discrètement dans chacune des deux familles; on remonte la généalogie du côté paternel et maternel afin de vérifier s'il n'y a pas eu d'alliance "tâchés" (maloto : litt.: "sale"; il s'agit d'une alliance avec un membre d'un lignage d'anciens

esclaves)<sup>(1)</sup>. Dans la communauté Antemahanara les mariages entre anciens Anteony et anciens Ampanabàka ne soulèvent habituellement pas de difficultés; seuls les Antevandrika sont mis à l'écart et se marient entre eux<sup>(2)</sup>.

Si une parenté existe entre les futurs conjoints il faut qu'elle remonte au-delà de la quatrième génération pour que ceux-ci ne soient pas considérés comme frère et soeur. S'il faut remonter plus haut dans les générations pour trouver un lien de parenté, on se réfère aux traditions de chaque clan pour permettre ou interdire ce mariage<sup>(3)</sup>. Pour prendre une décision les deux familles se consultent et en réfèrent toujours au conseil des anciens. Dans le cas très fréquent où les jeunes gens sont reconnus être parents, on procédera au rite de la Fafy. Selon la décision prise le rite effacera tout lien de parenté entre les deux jeunes gens qui seront alors considérés comme mari et femme (mpivady) ou au contraire les rétablira dans leur situation de parenté que l'on considérera avoir été brisée par eux s'ils se sont déjà unies sexuellement (et parfois même s'ils ont seulement dansé ensemble ou échangé des propos en public concernant l'acte sexuel). Cette dernière fafy (fafy tsy mpivady) est le rite qui détruit le lien conjugal alors que la fafy mpivady confirme les deux époux dans leur union.

On remarque que le rite n'intervient que lorsque les deux jeunes ont déjà manifesté une quelconque volonté de se marier. Si la relation de parenté empêchait le mariage, les familles sont quelquefois mises devant le fait accompli. Si après l'examen des relations de parenté les familles et les

...

---

(1) Le qualificatif maloto s'applique aussi au cas de jeunes gens considérés comme trop proches parents pour pouvoir se marier; si pourtant ils ont déjà eu des relations sexuelles, ou même s'ils ont dansé ensemble, on déclarera que cette relation est "impure" (maloto).

(2) Cf. chap. III. Autrefois, des mariages ont eu lieu entre serviteurs et maîtres; ces alliances ne sont pas toujours considérées comme maloto; il arrive qu'un descendant d'un lignage où l'on compte une alliance semblable se marie avec un membre d'un lignage où ce type d'alliance est absent.

(3) Une parenté issue d'un mariage peut être un empêchement. Sur les multiples cas d'empêchement, cf. l'étude de R. DUBOIS, Aspects de l'âme malgache, Ch. I.

anciens se sont mis d'accord pour le mariage, on n'accomplit le rite que lorsque la jeune fille a déjà gagné le logis de son futur époux.

Auparavant, les parents auront discuté de la somme d'argent offerte par le garçon aux parents de la jeune fille. Cette somme qui varie entre 5 10.000 francs scelle le contrat de mariage; c'est le vola manaktra (ou encore fagakongotra), l'"argent" qui fera "monter" la jeune fille chez le jeune homme. Quelques jours après que cette somme ait été versée, la jeune fille part un soir vers le village du garçon accompagnée de ses amies; elles portent les objets que toute femme garde pour elle durant sa vie conjugale : nattes, vaisselle et marmites, oreillers; ce sont des entana (litt. : fardeaux, bagages). A partir de ce moment où le jeune homme a fait entrer la jeune fille dans sa maison (avant de s'en construire une il habite une maison inoccupée du village), on considère que le mariage est consommé.

Après quelques semaines de cohabitation, les jeunes époux vont participer au rite de la fafy<sup>(1)</sup>. Le rite a lieu dans la Tranobe où les parents des deux jeunes se trouvent les plus rapprochées. Le jeune marié paie l'amende (takiam-pafy, voir supra Ch. IV) qui accompagne la fafy; c'est la peine donnée par le conseil des anciens pour demander la bénédiction du Créateur. Nombreux sont ceux qui assistent au rite: des hommes qui sont des ressortissants de cette Tranobe et d'autres hommes qui représentent le ou les lignages où les jeunes gens ont des ascendants communs<sup>(2)</sup>. L'ancien qui est le descendant vivant le plus proche de l'ancêtre dont sont issus les deux parents à asperger est le Maître de la Fafy (tompon'ny Fafy). Il est assis près de la porte Est qui est ouverte, avec les notables à ses côtés; les jeunes mariés sont accroupis devant lui. Il tient le bout d'une queue de boeuf dans sa main droite et la trempe dans le bol rempli de rhum ou d'eau

...

---

(1) Si l'on n'a trouvé entre eux aucun lien de parenté, si tenu soit-il, les chefs des deux lignages se contenteront de les bénir en les aspergeant d'eau.

(2) La fafy peut se faire successivement dans chacune des Tranobe qui comptent des ascendants communs aux deux époux.

placé devant lui; il projette du liquide par la porte est en sifflant trois fois; c'est l'appel aux ancêtres; il retrempe de nouveau la queue de boeuf en agitant le liquide dans le sens des aiguilles d'une montre; il prononce alors le nom du Créateur puis des ascendants, leur demande d'enlever le fady, l'"interdit" de mariage du à la relation de parenté entre les époux et de bénir cette union. Et par trois fois il asperge la tête de l'homme et de la femme. Ceux-ci boivent alors dans la coupe. Les assistants se partagent entre eux l'argent de l'amende et boivent le rhum, plusieurs bouteilles ayant été en général apportées par la famille du mari<sup>(1)</sup>.

Le mariage, acte social par excellence, créateur des nouvelles cellules familiales, offre aux époux la reconnaissance définitive de leur être d'homme et de femme. Former un foyer consacre pour l'un comme pour l'autre leur intégration sociale que l'éducation reçue a rendu effective en faisant assumer par l'homme son rôle de continuateur d'une lignée et par la femme son rôle de participante au travail d'éducation et de formation des enfants et de gardienne du foyer. Quoique qu'encore jeunes et donc n'occupant sur la scène sociale qu'une place effacée, ils y entrent avec tous les droits des adultes.

...

---

(1) Nous n'avons nous même assisté<sup>gu'</sup> au'au rite de la fafy mpivady, sans amende de boeuf, cas le plus simple du rituel; en appendice à ce chapitre on trouvera un extrait de l'article de R. DUBOIS, op. cit. concernant "la description des rites".

APPENDICE

Extrait de l'Article de R. DUBOIS.

"Aspects de l'Ame Mlagache, chez les Antaimoro du Bas-Farany".

(in "Studia Missionalia", vol XIV, 1964, pp. 29-33)

DESCRIPTION DES RITES DE LA FAFY

Lorsqu'a été posé le délit qui a abîmé le relation parent-enfant ou frère-soeur, les anciens se réunissent et discutent : comment vont-ils re-situer les intéressés? Vont-ils accepter de rompre la parenté entre les époux ou bien vont-ils refuser et couper le lion conjugal? Dans le premier cas, à combien estiment-ils la fafy? un boeuf, deux, trois ou même plus, ou bien peut-on se contenter de l'argent (de 50 à 4.500 Fr.)? S'il n'y a pas unanimité, ils renvoient la décision à un autre jour et appellent d'autres anciens, ils discutent de nouveau, et en fin de compte les minoritaires se rangent à l'avis des majoritaires et il y a unanimité. Le rite aura lieu lorsque l'homme apportera l'objet de la fafy - boeuf, argent. Assistons à quatre rites : la fafy époux-épouse, la fafy de la fille qui a pris l'époux de sa mère, la fafy frère-soeur, et la fafy père-fils après une injure.

A l'encontre du boeuf du sacrifice, le boeuf de la fafy peut être efflanqué, avoir des défauts (queue coupée, borgne); à l'encontre du sacrifice également on ne cherche pas un jour faste.

Fafy époux-épouse - fafy mpivady.

On couche le boeuf à l'Est de la maison du clan, sa tête tournée vers l'Est, on le tue, et on recueille son sang que l'on porte dans la maison du clan.

...

Là, l'homme et la femme sont assis au milieu de la maison tournés vers l'Est; on ouvre la porte de l'Est, celle par où le Créateur assiste; les ancêtres, eux, sont présents dans la maison du clan. Le Maître de la fafy, assis à l'Est, prend le bol de sang, et explique à haute voix le sens du sang de boeuf : "C'est vous, Zanahary, qui avez fait les hommes, et fait leurs pieds et leur âme; aussi quand un homme et une femme qui sont frère et soeur se marient, ils sont à asperger; on prend le boeuf qui les aspergera, ils seront ainsi mari-femme, ils auront de la richesse, et une nombreuse descendance; c'est une chose que vous, Zanahary, avez apprise à nos ancêtres; ceux-ci l'ont conservée et nous l'ont transmise jusqu'à ce jour; et nous la tenons encore, nous autres enfants et petits-enfants. Et vous autres aussi, Ancêtres, qui devenez tous Zanahary, nous les aspergeons aujourd'hui pour qu'ils enfantent des fils, qu'ils enfantent des filles, et ce bocuf donné par un tel (le mari) les rendra époux-épouse (hamivadi an'azy) et multipliera leurs richesses et leurs enfants".

Le maître de la fafy asperge trois fois le sang sur la tête de la femme et trois fois sur la tête de l'homme; puis tous les deux boivent un peu de ce sang.

Si la parenté entre les deux est relativement proche, et qu'ils se sont mis en ménage en prenant la fuite, le maître de la fafy, commence par demander la bénédiction pour lui : "Et moi, qui me lève ici, ce n'est pas moi qui ai conseillé à ces enfants de se marier; cela vient seulement d'eux, de leur légèreté; et quand le fokonolona les a astreints à deux boeufs pour l'aspersion, faites que ce soit bénéfique pour moi (atefay izay hahatsara an'ahy) qui les asperge, et que ce ne soit pas un grief contre moi".

Fafy de la fille qui a pris l'époux de sa mère.

Le boeuf de la fille est tué à l'Est de la maison du clan, puis on apporte le sang dans la maison; seule la mère est présente. "La raison pour laquelle on vous appelle, Créateur, est que vous avez fait les hommes; vous êtes en haut, nous en bas; cette enfant a péché, elle a été avec le mari de sa mère; ce ne sont pas des mœurs d'humains cela, aussi elle se repent, pour

que ce soit bénéfique à son égard, elle asperge sa mère qui est ici présente. Qu'elle n'ait pas d'infirmités ou de malheurs : qu'elle ait de la richesse et des enfants; c'est pour cela qu'elle asperge sa mère. Et vous, une telle, que vous soyez forte et en bonne santé; vous n'avez pas commis de faute, mais c'est votre enfant qui est coupable; c'est pour vous qu'on demande au Créateur et aux ancêtres que vous soyez en bonne santé et bien portante". On fait couler le sang sur la tête de la mère qui rentre chez elle.

On appelle alors l'enfant : "Vous, Bao, vous êtes fautive, vous avez péché, voilà ce qui vous purifiera, et vous serez bien là où vous serez (son futur mariage); vous avez aimé (misompatra) votre mère, vous avez suivi des chemins qu'on ne suit pas; on vous rend prospère, on vous rend heureuse, car la fafy est pure. Surtout ne recommencez plus à l'avenir; car vous êtes pure, la fafy est achevée".

- On asperge la fille.

N.B. - Un fils qui aurait pris la femme de son père ne serait pas aspergé.

#### Fafy frère-soeur.

Cette fafy a lieu dans les cas très graves : deux parents relativement proches se sont unis sexuellement ou bien une femme a un accouchement très difficile.

Après avoir tué le boeuf du jeune homme, on ouvre le flanc du boeuf des côtes aux cuisses, on enlève les entrailles, on fait entrer la femme dedans, sa tête tournée vers la queue. Le célébrant frappe trois fois le ventre du boeuf avec le falafa (baguette rituelle) et chaque fois appelle le Créateur par ce cri : "ou". Puis il dit à haute voix : "La raison pour laquelle on vous appelle, ô Créateur, est que c'est vous qui avez fait les hommes : quand ils sont coupables, quand ils ont glissé, c'est vous qui les relevez. Et vous autres aussi, un tel et un tel, les ancêtres de ces deux enfants, ils ont péché, vos enfants et petits-enfants, et c'est vous qui êtes leur souche commune : je vais renouer leur parenté car je n'ose pas encore couper".

La femme sort alors du boeuf et court vers le fleuve; jeunes gens et jeunes filles la poursuivent en lui jetant l'intérieur des entrailles du boeuf : arrivé au fleuve, les jeunes gens s'éclipsent, la jeune femme entre dans l'eau avec ses vêtements souillés, les jeunes filles par trois fois la maintiennent la tête sous l'eau et elle laisse partir au fil de l'eau ses vêtements souillés. Une de ses parentes l'attend au sortir du fleuve pour lui donner des habits propres. Elle est purifiée. L'homme avec lequel elle a eu une relation sexuelle est de nouveau son frère.

Fafy père-fils après un injure.

Je n'ai rencontré aucun ancien qui ait eu l'occasion d'accomplir ou qui fut témoin de la fafy du boeuf sur un fils qui avait injurié gravement son père. Néanmoins, ils sont formels, ce rite existe, ils l'ont appris de leurs ancêtres; après la mort du boeuf, l'aspersion dans la maison de clan se fait selon le rite des bénédictions; on ne fait pas couler le sang sur le fils, mais on asperge les quatre points cardinaux.

Comparons les détails de ces rites tout en donnant quelques précisions.

Après la cérémonie de la fafy mpivady, on distribue la viande du boeuf et chacun en mange. Quant au boeuf de la fafy frère-soeur, personne n'en mangeait autrefois, on le jetait au fleuve, aujourd'hui seules les personnes respectables refusent d'en manger; ils l'appellent en effet la viande de la tritresse, la viande impure. C'est sur ce boeuf en effet qu'a été transférée la faute, il est solo-heloka (substitut de la culpabilité) et comme tel, inspire du dégoût.

Dans la fafy époux-épouse, on verse sur l'homme et la femme le sang du boeuf et chacun d'eux en boit. Dans la fafy frère-soeur, il serait inconcevable que le sang du boeuf pénètre dans leur bouche ou même touche leur langue; il n'est que répandu sur la tête de la femme.

Le déroulement du rite nous montre trois acteurs visibles : le Maître de la fafy (tompon'ny fafy ou tompon'ny fihavanana), celui qui asperge (mpanao fafy), et celui qui reçoit la fafy (olona fafazana).

Le Maître de la Fafy est le descendant vivant le plus proche de l'ancêtre dont sont issus les deux parents à asperger. C'est lui qui a eu un avis prépondérant lors de la délibération précédant la fafy. Lorsque le boeuf est tué, c'est lui qui dans la maison de clan appelle le Créateur et les ancêtres.

Celui qui fait la fafy est celui qui a abîmé la parenté. L'homme étant le principal actif de l'acte sexuel, c'est lui qui fait la fafy, lorsqu'il y a eu une relation sexuelle entre parents. Mais la femme aussi est quelquefois obligée à faire la fafy (....)

Dans la fafy qui coupe la parenté, c'est-à-dire, celle où le fokon'olona entérine son acte contraire à la parenté, celui qui fait la fafy y assiste et est aspergé. Dans la fafy qui renoue la parenté, c'est-à-dire celle où la faute est telle que le fokon'olona ne peut l'accepter, il est absent du rite et n'est pas aspergé. Son rôle est de fournir le boeuf solo-heloka, il disparaît ensuite, et jamais ne pourra assister à la fafy.

Le sujet de la fafy est la personne en qui a été abîmé la relation de parenté. La fafy n'est pas achevée tant que le sang du boeuf n'a pas été répandu sur elle.

Le rite distingue donc entre le coupable (diso) et le souillé (maloto). Le second, passif dans la faute, le sera aussi dans la réparation. Néanmoins dans la fafy frère-sœur, la femme en qui a été abîmé la relation de parenté, n'a pas été que passive puisqu'elle a consenti; elle aussi alors est coupable (diso) d'où le rite de l'introduction dans le ventre du boeuf.

Si la personne qui doit être aspergée du sang de la fafy est absente, on prend un morceau d'une tige de falafa au tissu spongieux; on le trempe dans le sang du boeuf, et on le fait sécher; on l'envoie alors à la personne à asperger; celle-ci en recevant ce petit colis, le trempe dans un bol d'eau, l'eau devient sang et elle répand ce sang sur sa tête : la fafy est achevée.

Lorsque la parenté est éloignée, la fafy époux-épouse peut être faite avec de l'argent; autrefois on mettait les pièces d'argent dans un bol rempli d'eau; les époux étaient aspergés de cette eau et en buvaient; maintenant que l'argent est devenu du papier, on se contente de tremper l'argent dans l'eau et de le mettre en-dessous du bol : après la fafy, on partage cet argent aux assistants. Même cérémonial lorsqu'on emploie de l'alcool de canne à sucre pour la fafy.

Lorsque la faute est commise contre une parenté issue d'un mariage, les deux protagonistes n'ont pas d'ancêtres communs; la fafy n'a pas lieu dans la maison de clan mais dans une maison particulière, souvent même en dehors du village.( pp. 29-32)

---

CHAPITRE VI

LE RAPPORT HOMME - FEMME

Tsy manana tokontany ny viavy. Ny antony tsy ananany tokontany fa olona alain'ny olona izy.

Les femmes ne sont pas propriétaires de l'habitat. Et la raison pour laquelle elles ne sont pas propriétaires, c'est que ce sont des personnes que les gens enlèvent.

paroles d'un habitant  
de Vohimasina.

Nous avons constaté la séparation des sexes en maintes circonstances: travaux agricoles, réunions, manifestations sociales diverses, modalités de l'éducation. A chaque sexe sont assignés des tâches précises et les relations entre hommes et femmes obéissent à des comportements codifiés par la société.

On remarque une répartition des activités économiques entre les sexes. A l'homme incombe les travaux les plus durs; il se déplace plus souvent que la femme; celle-ci trouve la plupart de ses occupations au village même; elle s'occupe tout simplement de la cuisine, accomplit les travaux ménagers(1); elle dispose de l'argent nécessaire pour acheter chez le commerçant les denrées de toute première nécessité (sucre, sel, allumettes...) Pour toute dépense, mari et femme se concertent et en décident d'un commun accord; le mari tient sa femme au courant des cotisations diverses dont les hommes ont parlé dans la Tranobe.

La femme partage avec l'homme l'éducation des enfants. Les marques d'affection, les réprimandes et les corrections viennent de l'un et de l'autre. Le père est craint davantage dans la mesure où il se laisse moins facilement fléchir que la mère; celle-ci tente d'adoucir la sévérité du père lorsque celui-ci se laisse emporter par la colère et menace de frapper l'enfant. Pour s'initier aux différents travaux, les enfants se trouvent davantage en rapport avec les membres de leur parenté de même sexe qu'eux. En l'absence du mari, la mère attend de son fils aîné qu'il l'aide comme le fait son père. Si le mari s'absente pour plusieurs mois il arrive souvent que la mère rejoigne son village d'origine emmenant avec elle les enfants non mariés. Il en sera toujours ainsi si le mari et la femme ne veulent plus habiter ensemble; la mère aura la charge d'élever les enfants et le mari lui enverra de temps à autre une aide en argent ou en nature. Vers l'âge de douze ans environ

...

---

(1) cf. Tableau N°5 in Chap.IV.

les enfants peuvent retourner auprès de leur père qui, en général, les réclame. Si la mère ne s'est pas remariée, elle peut demander à garder plus longtemps l'un des fils afin qu'il l'aide.

Si au niveau de la famille-menage il y a quelque décision à prendre, c'est l'homme qui est le maître et qui décide; mais il ne manque jamais de consulter auparavant sa femme. L'homme et la femme assis côte à côte lorsqu'a lieu la cérémonie en l'honneur de leurs dix enfants illustre bien les relations dans le couple. Devant toute l'assistance c'est l'homme qui s'adresse aux enfants; c'est à l'homme de parler en public tandis que la femme est silencieuse; c'est à l'intérieur de la maison dans l'intimité du foyer que la femme agit comme conseillère.

De même, dans les rapports sociaux et politiques, le rôle de la femme n'est pas moins important que celui de l'homme, bien qu'il soit plus effacé. Les questions dont les hommes d'un même lignage ou d'une même Tranobe délibèrent m'intéressent parfois que les seuls descendants mâles, possesseurs de la terre. Même en ce cas, des femmes sont souvent mises au courant. D'ailleurs, que les hommes se rencontrent dans la Tranobe ou dans une maison, il y a toujours une femme pour assister à leur entretien. Ce que l'on veut vraiment garder secret, par exemple, la généalogie des ancêtres, un vieil homme la transmettra à son fils aîné dans la tranquillité d'un jardin clos, loin du village. Une question comme le choix du roi réclame l'accord des femmes; ainsi les hommes n'oseront pas proposer le nom d'un homme que les femmes vivant auprès d'eux ne veulent pas voir occuper cette fonction.

A toute manifestation sociale importante, les femmes sont présentes; nous l'avons vu lors de la circoncision et également lors de l'intronisation du roi (fananganana); l'homme qui a fait boire le roi par trois fois se dirige ensuite vers sa femme, assise près du foyer entourée de quelques femmes, et il la fait boire de la même manière. Une délégation qui part pour une veillée de funérailles comprend toujours deux groupes, l'un composé d'hommes, l'autre de femmes; même si le village est éloigné, cette délégation fait escorte au

parent proche qui en général doit amener un boeuf(1). Si le cadavre a déjà été enterré, comme ce fut le cas pour la visite de Masy, hommes et femmes sont reçus dans la maison d'un proche parent du défunt, les premiers échangent les discours d'usage et boivent, les femmes commencent par se lamenter, quelques-unes chantent des mélopées relatant des traits de la vie du défunt, elles boivent ensuite. Quand le cadavre est encore dans la Tranobe les femmes l'y veillent de jour et de nuit en se relayant; elles font alterner les pleurs, les chants, les danses et les conversations. Les hommes se succèdent dans la tranon-dahy, la maison des hommes, où ils parlent et se racontent des histoires.

Les femmes peuvent également se réunir de leur propre initiative lorsque l'une d'elles veut que l'on débâte d'un grief important dont un homme a été la cause; il s'agit le plus souvent d'une querelle de ménage qui a abouti à des actes de brutalité. La femme va alors se plaindre à la cheftaine des femmes(filoham-behivavy); celle-ci a été élue par les femmes de tout Vohimasina et garde ce titre plusieurs années tant qu'une autre ne lui a pas été préférée; toute question litigieuse en rapport avec une femme peut lui être soumise; si le grief est important les femmes peuvent se réunir sur le champ car elles sont alors nombreuses à être au courant et à ressentir la même honte. Ce sont deux ou trois cents femmes qui se regroupent dans la Tranobe du grand roi aîné et y font le kabary. L'homme qu'elles accusent sera presque toujours sanctionné d'un boeuf. Car c'est la colère qui a fait réunir les femmes et aucun homme n'osera s'opposer à elles; ceux-ci craignent ces réunions des femmes qui ont lieu à peine une fois l'an car, à cette occasion, elles jugent non seulement du délit en question mais rappellent aussi

...

---

(1) Ce fut le cas de Masy, le visiteur venu d'Ankarimalaza et dont nous reproduisons le discours dans l'ANNEXE II. Son beau-père étant décédé au village de Manjarivo à Vohimasina, il est venu, selon la coutume, amener un boeuf et se présenter au "maître du mort" (le plus proche parent du défunt dans la même Tranobe); la délégation qui l'accompagnait comprenait une trentaine d'hommes et de femmes de sa parenté comme de sa Tranobe.

tous les griefs dont elles ont à se plaindre du fait des hommes (1).

\*            +

Les hommes et les femmes sont ainsi associés à de nombreux événements où les uns et les autres jouent des rôles importants. Si les femmes se réunissent séparément c'est pour empêcher que les hommes n'abusent d'une situation de supériorité que leur reconnaît le droit coutumier. Car la situation de la femme par rapport à l'homme demeure marquée par sa condition d'étrangère. Hormis le mariage, rien ne la rattache au territoire du Fatrangé sur lequel elle vit. Jeune-fille, c'est elle qui s'est déplacée au moment du mariage et l'homme, propriétaire de la maison, l'a fait "monter" chez lui.

La prédominance du lignage paternel s'affirme dans la transmission du nom de clan, fils et filles appartenant à la Tranobe et au clan de leur père. Mais les hommes qui demeurent sur la terre de leurs ancêtres sont leurs seuls représentants qualifiés; c'est à ce titre qu'ils occupent la première place familiale, politique et religieuse. Comme la femme n'a pas de résidence propre puisqu'elle suit son mari, le droit coutumier ne la laisse hériter que de peu de chose, les fils se partageant l'essentiel de l'héritage paternel(2); mais à la mort de leurs soeurs ils devront supporter les frais des funérailles et non les maris et les enfants de celle-ci. C'est pourquoi

...

---

(1) voir infra, ANNEXE III, texte enregistré à propos des "réunions des femmes".

(2) cf. supra, in Ch. IV, "Les modalités de l'héritage".

l'on dit que "les femmes sont à la charge de leurs frères"(3); ceci permet également à une femme seule ayant des enfants à charge de retourner vivre dans sa Tranobe d'origine car ses proches parents l'aideront.

Dans le couple, la femme peut rompre la cohabitation tout autant que l'homme. Si ce dernier lui signifie son renvoi, la femme prend ses biens et s'en va; elle est sitôt remplacée par une autre. Mais la femme peut avoir l'initiative du départ. Si elle a trop à se plaindre de son mari elle s'en retourne chez ses parents ou ses frères. Son mari qui ne peut se passer d'une femme - il serait la risée de son entourage - part la rechercher. Arrivé chez elle, il avoue ses torts, demande pardon et après avoir laissé quelques cadeaux à ses beaux-parents ou à ses beaux-frères il repart avec sa femme. Si la femme quitte le domicile du mari en emportant ses bagages (marmites, nattes...) et en emmenant avec elle les plus jeunes enfants, la rupture est quasiment consommée. Toutefois l'homme pourra essayer de la faire revenir mais il devra davantage s'humilier sinon, la cohabitation est définitivement rompue et il recherchera une autre femme. Mais la relation époux-épouse demeure toujours. Que l'un ou l'autre se remarie, les liens noués par l'union antécédente demeurent; à la mort d'un beau-parent, le mari ou les frères de sa femme viendront offrir un boeuf. De même, à la mort de sa femme, si l'homme peut se remarier avec une parente de la défunte à la même génération qu'elle, jamais il ne pourra s'unir avec une femme qui serait ampianaka (parente à une génération différente) avec son épouse défunte" (4). Les ascendants et descendants (enfants même d'autre union) de l'un demeurent les ascendants et descendants de l'autre.

---

(3) entana ny anadahy ny viavy

(4) R.DUBOIS op. cit. p. 47

L'homme est le maître car c'est lui qui possède la terre et la maison, c'est lui encore qui prend femme. Eux deux se partagent la charge de nourrir et d'élever les enfants. Comme c'est elle qui enfante, la femme ne peut tuer le boeuf ou le poulet; elle repique et récolte le riz car ces actes sont associés à son pouvoir de fécondité. Durant les actes religieux tels que le saotra ou une bénédiction elle n'est qu'une assistante passive car l'appel à Zanahary et aux ancêtres est une prérogative réservée aux maîtres de la terre et aux héritiers du Patrangé. Mais s'il y a un mort, pendant que les hommes se réunissent à part, les femmes veillent le cadavre dans la Tranobe et ont pour mission de préparer le mort à sa nouvelle vie; elles consolent son esprit (angatra) et le prépare à accepter de partir pour le tombeau.

La femme ne prend pas la parole dans les assemblées mais elle est souvent consultée car la vie du village en souffrira si les femmes sont en désaccord avec ce qu'ont décidé les hommes. Dans le ménage, la femme parle avec son mari d'égal à égal et les enfants ne se sentent pas moins aimés de leur mère que de leur père. La faculté de quitter le foyer conjugal et l'institution du kabary des femmes donnent à celles-ci la possibilité de se défendre contre les abus possibles. L'attachement indissoluble à la Tranobe d'origine compense la privation de terres et la situation d'étrangère dans la Tranobe du mari.

Quoique en situation d'infériorité par rapport aux hommes qui commandent, les femmes jouissent d'une condition sociale et juridique qui oblige les hommes à les écouter comme à les respecter.

---

CHAPITRE VII

LA SOCIETE TRADITIONNELLE

ET

LA SOCIETE SUPERIEURE

Tsy misy iambakana amin'ny laha-drazana  
ny Fanjakana da ny olona rehetra da mpandea  
hetra da ofa izay izy.

Le Fanjakana n'a rien à voir avec la hiérarchie traditionnelle, pour lui, tout le monde paie l'impôt, c'est tout.

paroles d'un habitant  
de Vohimasina

## I. COEXISTENCE DE DEUX MONDES ET DE DEUX POUVOIRS

Nous rencontrons à Vohimasina les représentants de deux pouvoirs, les rois pour le pouvoir traditionnel, les fonctionnaires et les responsables de la commune pour le pouvoir officiel. Les premiers s'appellent mpanjaka, les seconds se dénomment "hommes du Fanjakana" (olo-panjakana). Ces mots qui désignent pour les uns leur fonction et pour les autres le monde dont ils détiennent leur mission, quoiqu'ils dérivent de la même racine (zaka dont on est maître) font appel à des réalités bien différentes. Le cadre dans lequel s'inscrit le pouvoir royal et la manière dont il s'exerce ont été déjà définis. L'essai de compréhension de la structure sociale villageoise laissait de côté la société supérieure, c'est-à-dire la nation et le gouvernement qui la représente. Cette absence doit être expliquée.

Instruite par l'expérience des ancêtres la société s'ordonne selon cet axe vertical sur lequel le laha-drazana dispose des acteurs qui ont pour mission de justifier et de contrôler les événements. L'égalitarisme que l'on recherche et qui permet de raffermir la communauté ne peut se réaliser qu'en référence à une réalité supérieure. Le chef (roi, chef de lignage), momentanément promu à cette fonction par l'âge ou par l'élection tournante, réunit ses sujets dans une condition commune que lui-même partage. Il n'est qu'un ministre délégué, tant par ses sujets que par le Créateur et les ancêtres. Comme pour la décision de faire un rite de fafy qui délie ou renoue une parenté, toute décision prise par le groupe à l'unanimité de ses membres est entérinée par le chef, roi ou ancien, et entraîne l'adhésion de tous, vivants et morts.

...

Les représentants du Fanjakana ne sont-ils pas assujettis à une hiérarchie semblable ? Les habitants ne donnent d'autre justification à leur présence et à leur mission que celle d'avoir été voulue et définie par une autorité supérieure qu'au-delà du personnage du Préfet on fait remonter directement au Président de la République. Chef de canton, maire, gendarme, enquêteur, chacun a son "service" à remplir, servisi-panjakana (1). Et cette tâche à remplir n'a rien à voir avec le laha-drazana. Elle relève d'un monde autre, Mais elle s'applique aux mêmes habitants qui ont à se soumettre aux obligations émanant du Fanjakana (didim-panjakana) comme aux obligations émanant de la vie commune, Les habitants ne pouvaient abandonner ce qui fait l'ossature même de leur vie sociale. Et il leur fallait se plier à un pouvoir extérieur qu'ils ont vainement cherché à combattre au temps de l'hégémonie merina comme au moment du mouvement insurrectionnel de 1947 (2). L'actuelle organisation administrative est semblable à celle de l'époque coloniale et les comportements que l'on observe aujourd'hui ne sont sans doute pas bien différents de ceux d'autrefois.

Nous avons déjà remarqué que les apports venus du monde étranger au monde traditionnel ne sont pas refusés. L'analyse de l'utilisation des ressources (Ch. IV) dénote le désir de mieux satisfaire le besoin de bien-être **mais** à condition que l'unité du groupe soit sauvegardée et donc que l'enrichissement personnel ou familial prélève toujours une quote-part à reverser au profit de tous. La société supérieure ne reçoit-elle pas elle aussi sa part ?

...

---

1) Un enquêteur ne peut se présenter sans déclarer être envoyé par le Fanjakana. C'est à ce titre qu'on le reçoit. C'est ensuite sa manière même de procéder à l'enquête qui permettra de sortir du jeu de la relation fonctionnaire-administré et d'établir des liens de confiance et d'amitié. Toutefois, quoiqu'on fasse, les habitants ne peuvent s'expliquer notre présence autrement que par la volonté d'une autorité supérieure nous envoyant chez eux pour les mieux connaître.

2) Avant l'arrivée des Français à Madagascar, les Antemoro avaient du accepter la présence d'un gouverneur merina ayant autorité sur tout le pays antemoro et résidant à Vohipeno.

Mais celle-ci prend le nom d' "obligations"; ce sont des didy, des ordres auxquels on ne peut échapper. La participation à la vie collective relève elle aussi d'une obligation mais, alors que les premières se manifestent sous la forme d'une contrainte imposée de l'extérieur, la seconde naît de la vie sociale elle-même. Les résultats de la participation à la vie collective se font sentir à l'instant même où a lieu la réunion (fête, enterrement, sanction...) au cours de laquelle on consomme ensemble les contributions de chacun. Les obligations émanant du Fanjakana ne peuvent se définir autrement que comme une contrainte puisque l'argent ou l'effort fourni ne répond à aucune obligation immanente à l'ordre social. C'est un acte d'obéissance dont la raison échappe à celui qui se soumet.

Pourtant, nous le verrons, on attend quelque chose du Fanjakana, mais le pouvoir officiel, tel qu'il se présente, est-il à même de répondre à cette attente ? Et l'actuelle hétérogénéité de la société traditionnelle et de la société supérieure que met en lumière deux formes de pouvoir opposés et pourtant obligés de composer l'un avec l'autre, ne bloque-t-elle pas toute possibilité de développement ?

o o

o

Citons ici des extraits de notes inédites qui ont été rédigées par un prêtre catholique en 1938 alors qu'il travaillait sur le Bas-Faraony.

" Comment se fait-il qu'après 50 ans de colonisation, les villages de la côte, mais surtout en pays Antaimora, n'ont guère changé ? Pourquoi ni l'Administration, ni la civilisation ne pénètrent-ils pas ce bloc compact de villages, dont l'âme échappe complètement aux deux, et où une sourde opposition se fait sentir, que rien jusqu'ici n'a pu vaincre. Il y a des écoles, et une grande partie de la jeunesse actuelle y a passée. Et cette jeunesse en grande partie, désire se mettre au pas, délaisser les superstitions stupides, s'adapter, progresser. Ils ne peuvent pas. Ils sont repris par un milieu fortement organisé, qui a bientôt fait de les décourager.

La raison est qu'il subsiste dans ces villages un gouvernement autrement fort, quoique subtil et invisible, le plus souvent complètement ignoré de l'Administration, et qui a des moyens de coercition irrésistibles(.....)

Actuellement, l'Administration se greffe sur une organisation bien plus forte et redoutée qu'elle, elle reste en surface. On s'arrange pour sauver la face, mais le vrai pouvoir est en d'autres mains".

Ce texte ne nous intéresse pas ici en ce qu'il propose une conception discutable de la civilisation mais parce qu'il pose assez bien un problème encore existant aujourd'hui. Certes les deux pouvoirs ne s'ignorent plus, ils coexistent et usent l'un de l'autre mais leur situation demeure ambiguë.

Le pouvoir royal exige de celui qui l'exerce un comportement toujours conforme à sa dignité. Chaque roi doit se prêter, même en dehors des cérémonies, à un véritable jeu de préséances qui le hisse toujours à la première place sans qu'il n'exerce jamais pour autant un véritable rôle de gouvernement. Tout juste peut-on le considérer comme un arbitre (1). Mais il satisfait au besoin du groupe de s'identifier en un représentant, aussi doit-il se conformer aux règles de ce jeu social qui sont bien connues de tous.

---

(1) cf. "l'exercice du pouvoir royal" in Chapitre III.

Le cortège royal, composé des rois et de quelques anciens entourant le grand roi aîné, quand il traverse les villages pour se rendre à un lieu de réunion, donne un spectacle que l'on nous a plus d'une fois convié à admirer : les rois n'échangent entre eux que quelques paroles à voix retenue, le grand roi marchant la tête haute et le regard fixé droit devant lui, toute personne ou enfant ne croisant le cortège qu'à distance... Mêmes marques de respect et de soumission quand un roi pénètre dans une maison et que la place d'honneur à l'est lui est immédiatement octroyée; lui seul peut s'asseoir sur le pouf et dominer l'assistance; il dirige la conversation qui à son entrée s'est brusquement arrêtée.

Contrastant avec l'importance donnée au personnage mais ne la contredisant nullement, la situation difficile d'un homme qui voit presque toutes ses maigres ressources s'épuiser rapidement. Mais ni lui ni ses proches ne le laissent paraître. Il faut qu'il reçoive avec toujours la même dignité et la même largesse. Ce n'est qu'en période de famine qu'on admet qu'il n'offre pas le repas aux hommes qui ont réparé le toit d'une maison du clan ou qu'au lieu de café sa femme ne présente qu'un bol de tisane au visiteur. Si le jour de la circoncision il est désargenté il s'abstient de visiter les familles; ce serait déchoir de son rang que de leur offrir moins d'argent qu'un simple visiteur. Pour entretenir ses rizières, le grand roi surtout (qui a plus d'obligations qu'un simple roi) doit compter sur ses fils ou sa parenté; mais il est alors leur obligé et ceux-ci peuvent lui faire sentir(2). C'est ainsi que tout le lignage assume une charge qui est effectivement lourde mais dont il apprécie l'honneur qu'elle lui donne.

.../...

---

(2) Les fils du grand roi de la rive nord, au moment de la préparation des rizières et des marais pour le vatomandry, exigèrent de leur père qu'il reprenne leur mère, sa première femme qui, depuis qu'une autre lui avait été préférée, continuait à vivre dans le village.

Le monotone du quotidien est émaillé de gestes et de comportements solennels et cérémonieux que les rois tout spécialement doivent accomplir quoi qu'il leur en coûte. Ce jeu social emprunte aussi quelques traits à l'administration officielle. On parlera de la Tranobe comme d'un bureau; on indique qu'il s'y trouve une table, inexistante en fait(1). Les rois qui se réunissent périodiquement dans la Tranobe du grand roi parlent de leur "conférence". Le grand roi que l'on désigne parfois du nom de "gouverneur" est présenté comme quelqu'un au moins équivalent au sous-préfet. Ne dit-on pas aussi avec un grand sérieux que le vieil ombiasy expérimenté que l'on va consulter à son habitation dans le sud est un personnage aussi important que le Président Tsiranana (actuel Président de la République)?

Ces faits soulignent clairement la volonté des habitants de montrer leur respect et leur attachement aux hommes détenteurs du pouvoir et du savoir (ombiasy, rois, anciens) que leur société a toujours comptés en son sein. Aussi les hommes du Fanjakana se soumettent-ils en partie aux règles de ce jeu social. Ils savent les habitants très pointilleux sur la reconnaissance du pouvoir traditionnel. Et assez judicieusement, quoique surtout par habileté, l'administration ne manque pas d'utiliser les rois comme relais pour les messages qu'elle veut transmettre à la population. A un échelon inférieur, le chef de village ne peut pas agir (questionner les habitants pour remplir les fiches de recensement, par ex.) sans consulter d'abord les rois des Tranobe intéressées. Le chef de canton organise sa tournée de perception des impôts en faisant réunir les hommes dans chaque Tranobe; c'est aux rois et aux anciens qu'il donne la respon-

...

---

(1) voir texte en ANNEXES : "Les réunions des femmes".

sabilité de la bonne ou mauvaise rentrée des impôts. Et nous avons vu que c'est à la Tranobe du grand roi qu'incombe la charge de nourrir les agents du Fanjakana de passage; on y garde pour cela une réserve de riz et chaque Tranobe à tour de rôle fournit les poulets.

Les fonctionnaires locaux se rendent ainsi parfaitement compte qu'il leur faut dans la mesure du possible utiliser l'organisation sociale existante. Mais que leur désir de se concilier ainsi la population soit sincère ou qu'il ne soit le fruit que d'un simple calcul, la situation n'en demeure pas moins ambiguë. Les deux pouvoirs coexistent mais ne collaborent pas. L'un et l'autre sont obligés de s'utiliser gardant à côté de leurs prérogatives propres une frange d'actions communes. Les habitants s'acquittent de leurs devoirs envers la société supérieure en ne les percevant que sous le mode d'amendes, de taxes et de corvées; les fonctionnaires s'adressent à la population par le canal de ses représentants; de part et d'autre on arrive à entretenir d'assez bonnes relations mais on ne répond pas en fait à l'attente de la population.

## II - LES BESOINS RESSENTIS ET L'ABSENCE DE DIALOGUE

---

En maintes occasions les habitants manifestent le désir de voir le Fanjakana leur assurer les services qu'il est seul à même de pouvoir rendre. Soucieux de voir conserver leur propre organisation et leur propre justice ils leur assignent d'eux-mêmes des limites au-delà desquelles la société supérieure doit agir.

Ainsi, face aux commerçants qui abusent de leur situation les villageois se sentent désarmés. Quand ils se savent trompés ils reconnaissent que leurs sanctions sont insuffisantes et nuisent autant à eux-mêmes qu'au commerçant malhonnête; la mise akivy les prive de biens dont ils ne peuvent se passer. Ils apprécieraient l'intervention du chef de canton qui, ayant fait surveiller un commerçant, réussit à le prendre en flagrant délit de fraude; le commerçant fut condamné par le tribunal à Manakara et les habitants s'en félicitèrent(1). La société attend des responsables officiels qu'ils accomplissent leur tâche de répression des délits afin qu'elle ne soit pas exploitée par ceux que les sanctions traditionnelles (sazy, akivy) ne contrarient que pour un temps. Si le chef de canton a en ce cas bien agi, il n'échappe pas à la perspicacité des habitants que le Fanjakana reste désarmé devant la structure du commerce de détail; son intervention est trop occasionnelle (comme la visite du Sous-préfet qui fait temporairement baisser le prix du riz) et finalement inefficace.

Le déplacement, vers 1930, du chef-lieu de district (c'est-à-dire de la sous-préfecture) de Loholoka (à quelques kilomètres à l'est de Vohimasina) à Manakara(2) contribua aussi à faire naître chez les habitants le désir de voir le Fanjakana s'occuper d'eux davantage; ils voudraient maintenant qu'il redonne de l'importance à Vohimasina, notamment en entretenant la route côtière de

...

---

(1) voir infra, " les rapports des commerçants avec les habitants" Ch.IV.

(2) par suite de la construction de la ligne de chemin de fer Fianarantsoa-Manakara entre les années 1927 et 1936.

Mananjary à Manakara car il n'y a plus de passages de véhicules dans cette direction à Vohimasina. De même trouvent-ils anormal d'avoir à se rendre à pied à Sahasinaka alors que la route est praticable aux taxi-brousses.

Dans le domaine d'une amélioration du travail agricole les conditions climatiques récentes ont montré aux habitants que la situation actuelle n'était plus viable. Mais l'implantation du G.O.P.R dans la région est trop récente pour qu'ils se sentent actuellement concernés par cette action de vulgarisation et seuls quelques-uns d'entre eux répondent aux avances du vulgarisateur de la Mission Catholique lui aussi arrivé récemment.

+                    +

Ce besoin d'une aide venant de la société supérieure peut-il être comblé ? Tels que se définissent actuellement les rapports de la société supérieure avec la société villageoise, on se trouve dans une impasse. Chacun parle un langage différent et ne peut entrer en communication avec l'autre; on se prête seulement au jeu d'un dialogue apparent.

Même si fonctionnaires et représentants de la population se rencontrent, les premiers demeurent toujours ceux qui ordonnent et les seconds ceux qui obéissent. Quand les rois sont convoqués au bureau de la commune ou lorsque le chef de canton réunit les hommes d'une Tranobe, le message entendu ne contient que des ordres ou de simples informations, Rien ne peut être remis en question, discuté; seules quelques modalités d'application peuvent être recherchées, des renseignements demandés. Ces rapports ne s'apparentent en rien au mode de communication propre au monde villageois où on ne parvient à une décision commune qu'après être sûr de l'adhésion de tous. Même si un projet vise un bien que les villageois peuvent comprendre et même désirer, sa réalisation se fait sous le signe de la situation dominateur-dominé. La décision récente de créer un poste médical dans le village l'a bien montré. Celle-ci

...

répond à un besoin réel et que les habitants ressentent puisqu'ils se plaignent d'avoir à aller si loin à pied ou en pirogue pour gagner l'hôpital; une sage-femme et un infirmier sur place profiteront de l'impact positif qu'a eu l'équipe médicale d'Ampasimanjeva; on désire se faire soigner. Mais de la réalisation effective du poste médical, on s'en désintéresse. Les hommes ont eu la désagréable surprise à un moment où la préparation des rizières et des marais pour le vatomandry occupait tout leur temps de s'entendre annoncer par leurs rois dans chaque Tranobe qu'ils avaient à apporter de la terre et des pierres à l'emplacement choisi pour la construction. Seule la perspective de la corvée occupa les esprits et la situation de dominé devint la seule perceptible.

Cet assujettissement aux représentants du Fanjakana, eux-mêmes simples exécutants d'un pouvoir supérieur, se trouve fréquemment ressenti dans la corvée par excellence qu'est le paiement de l'impôt. A ce titre, tout le monde est pareil, des Ampanompo jusqu'aux anciens. Cette égalité ne peut être ressentie sous le même mode que celle qui rend égaux les membres d'une même classe d'âge. Si la condition commune traditionnelle qui rend égaux les membres d'un même collectif (compagnons dans une classe d'âge, membres d'une même Tranobe) découle d'une loi biologique que le laha-drazana a codifiée et socialisée l'égalité de tous devant l'impôt est le perpétuel rappel de la domination de ceux qui ont pu se placer de l'autre côté de la barrière, les fonctionnaires.

Nous retrouvons ici la raison pour laquelle certains veulent faire éduquer leurs enfants. Ne pensent-ils pas que la meilleure réussite pour eux sera d'acquérir un diplôme qui leur ouvrira les portes du fonctionnariat ? Se libérer ( être afaka, libre) de la condition d'asservissement et du travail de la terre, c'est tout un, et on n'y parvient qu'en travaillant pour le Fanjakana. Ce travail, dès lors, ne peut être compris comme un service de la nation mais comme un moyen de parvenir à un état de vie où le bien-être peut se trouver davantage à portée de la main.

La perception assez juste du rôle de l'Etat que l'on voit traduite dans certains besoins exprimés se trouve contredite par la fonction que remplit l'école. Celle-ci est l'unique passerelle entre le monde villageois et le Fanjakana. Conçue pour être un progrès elle est ramenée à n'être qu'un sas d'où sortiront des hommes pas mieux préparés que leurs prédécesseurs à instaurer d'autres formes de relations entre l'Etat et le peuple qu'il administre

Aussi les perceptions du rôle de l'Etat sont-elles contradictoires. D'un côté, on voudrait le voir remplir son vrai rôle; qu'il trace les voies du progrès et qu'il propose un développement respectueux des valeurs traditionnelles; de l'autre on l'envisage comme une porte de sortie pour une condition ressentie comme inférieure. L'absence de dialogue et le rappel trop fréquent de la situation de dominé empêchent de sortir de cette impasse.

C O N C L U S I O N

Olona anankiray tsy mba Fanjakana  
ary kakazo tokana tsy mba ala.

Un seul homme ne fait pas une nation  
et un seul arbre ne fait pas une forêt.

proverbe malgache

Conscients de la force que leur procure le nombre, de l'unité qu'ils parviennent à sauvegarder, de la vivacité d'une tradition qui garantit l'ordre social et que respectent les jeunes générations qui restent au village, les habitants de Vohimasina n'en sont pas moins aussi conscients de vivre une situation provisoire. Il n'y a pas eu jusqu'ici rupture entre le passé et le présent mais beaucoup sentent que le passé risque de ne plus fournir de modèles de référence pour l'avenir. Assez souvent nous avons entendu parler de l'"autrefois" (Taloha) et du "maintenant" (Ankehitriny) comme s'il s'agissait de deux pôles de référence prêts à se disjoindre.

Beaucoup d'anciens sont inquiets sinon amers quand ils comparent la situation d'aujourd'hui à celle d'hier. Leurs réflexions reposent surtout sur le fait qu'il soit de plus en plus difficile maintenant d'assurer sa subsistance. Il en résulte que les habitants deviennent plus durs les uns envers les autres; on ne se respecte plus comme autrefois, des jalousies et des haines obscurcissent le sens de la vie commune, le groupe perd son droit de regard sur les biens personnels et familiaux, y compris les enfants. "Autrefois, sur cette terre-ci, dit l'un d'eux, il n'existait pas ce qu'on appelle "voler"; cela n'existait pas. La raison : les enfants étaient ceux de tous, les choses aimées étaient à tous, les cultures étaient en commun. Si on voyait que quelque chose n'allait pas, on redressait la situation. Voilà pour l'autrefois. Maintenant, les gens se comportent comme des bêtes ; ils ne vivent plus en communion; on tue un boeuf, c'est "mon" boeuf et pas "notre" boeuf.

Autrefois, c'était "notre" boeuf. De même pour les enfants : "Lui, c'est mon enfant et pas le vôtre", voilà ce qu'il en est maintenant; autrefois, cela était interdit." (1)

Le tableau tracé est plus sombre que la réalité mais il est assez révélateur de la pensée des anciens qui ne voient pas la situation actuelle comme un progrès par rapport à l'ancienne.

(1) texte enregistré : "Taloha tamin'ny tany ity tsy misy an'izany hoe :

"manalatra". Tsy misy. Ny antony : ny zanaka itambarana, ny zavatra tiana dia itambarana daholo, ny voly itambarana daholo. Ka laha manita an'io simba da mamonjy an'azy. Izany ny taloha.

Manao toetra biby mihitsy ny olona ankehitriny; tsy mitambatra koa; hanao aomby da aombiko, tsy misy aombintsika. Taloha manko aombintsika io. Tahaka an'izany ny zaza : "Zanako io fa tsy zanakao", ankehitriny izany ; Taloha fady izany."

Chez les hommes mûrs, les garageha qui sont les premiers responsables de la vie sociale, on trouve cette conscience aiguë du changement d'autant que c'est à eux de définir la conduite à tenir. Pour eux, "les coutumes changent" (miova ny bako), ces paroles reviennent presque comme un leitmotiv. Cette expression veut dire que les temps changent et donc aussi, par nécessité, les coutumes. Ainsi faut-il restreindre le cérémonial dans la Tranobe du roi car on vit moins aisément qu'autrefois; il faut être plus indulgent envers ceux qui ne participent pas à toutes les réunions, ils ont trop à se préoccuper de leur subsistance; il faut admettre que les jeunes exigent plus de liberté dans le mariage, on a peur d'imposer une fafy qui renouerait la parenté de deux conjoints et les obligerait à se séparer. Les notables sont obligés de composer avec les nécessités de la vie présente et les impératifs de la tradition.

Tout le monde partage l'idée qu'il y a des nouveautés appréciables qui se sont introduites dans la société et dont celle-ci devrait davantage profiter. Il y a, comme nous l'avons signalé, des comportements nouveaux qui sont des signes certains d'évolution (Ch. IV). Mais les villageois n'acceptent pas de devoir trouver le bien-être au détriment des liens sociaux qui leur permettent d'être "un dans le malheur" (raika alahelo), et "un dans la joie" (raika hafaliana). La situation humaine qu'ils trouvent la plus intolérable est celle de l'homme qui fait sa vie seul, sans regard pour ceux qui l'entourent. Le proverbe dit bien : "Un seul homme ne fait pas une nation et un seul arbre ne fait pas une forêt". S'ils se rendent maîtres de leurs contacts avec le monde extérieur, c'est à la fois pour assurer la survie du groupe et empêcher qu'aucun d'eux ne suive cette voie de solitude qui ne leur paraît pas humaine. Aussi voudraient-ils que les promesses d'un avenir meilleur puissent être appréciées et partagées par tous. Cela répondrait à leur volonté d'égalitarisme. Mais ils constatent que l'avenir semble plutôt appartenir aux plus rusés .. comme aux plus chanceux. Que ce soit par le biais de l'école, de la politique, du développement agricole, des individus émergent, selon l'expression courante, mais c'est le plus souvent sans profit pour le groupe qu'ils finissent par mépriser. Et comme pour la majorité des villageois, la difficulté de nourrir une famille s'accroît, alors qu'ils voient autour d'eux, soit dans l'île, soit

dans la région Antemoro, des individus qui savent mieux qu'eux profiter des circonstances, ils s'aigrissent ou se découragent. Seules la vie sociale, l'affirmation de l'union (fitambarana) avec les membres de la parenté et entre villageois leur procurent quelque réconfort mais ce recours est privé de son dynamisme créateur. Or, l'organisation sociale et politique qui a permis jusqu'ici de préserver l'unité et d'assimiler des nouveautés apportées par le monde extérieur a montré par là sa force et son équilibre. Dans cette société hiérarchisée et pourtant égalitaire, personne ne peut être oublié tant est forte la conscience de partager la même vie (raika aina). Les père et mère (ray aman-dreny) de l'un sont ceux de tous et les descendants de même (zanaka itambarana). Que les villageois insistent sur l'indépendance du Patrangé (Patrangé mahaleotona), affirmant ainsi l'unité des ressortissants d'une même Tranobe, ou sur le fait que la réunion des notables de Vohimasina est aussi celle de tous les Antemaharana, nous y trouvons toujours la volonté d'actualiser des rapports de parenté qui, même fictifs, sont néanmoins perçus comme s'ils étaient réels. Et ceux auxquels l'âge ou l'élection donne un pouvoir n'en usent qu'à la suite d'une consultation de tous afin que les décisions reposent sur un consentement unanime.

Pourquoi ce qui fait l'unité du terroir ne serait-il pas utilisable pour l'intégration dans le monde supérieur qu'est la nation ? Si, pour les villageois, le monde étranger, la société supérieure et le Fanjakana se recouvrent et forment une même entité, cela naît moins des conséquences du passé colonial que d'une frustration dans leur désir de s'ouvrir sur la société supérieure où ils voudraient avoir leur place. Ils peuvent collaborer avec l'Etat et ses représentants si ceux-ci remplissent le rôle de père-et-mère et, sans se démettre de leurs responsabilités, usent des paroles qui font naître le vrai kabary, donc le dialogue. Si l'unanimité ne se fait qu'en référence au passé et donc à une tradition qui peut alors apparaître comme un frein opposé au changement c'est que celle-ci ne peut se faire sur l'avenir puisque les villageois s'en sentent de moins en moins maîtres. N'étant pas consultés pour formuler des projets sur le futur, ceux-ci se contentent de survivre en respectant au mieux la tradition. Mais n'est-ce pas en prenant en charge son avenir qu'une société peut survivre?

A N N E X E S

-: ANNEXE I :-Texte : Les Classes d'Age (1)

Voilà. Ils sont encore petits, ils ne payent pas encore l'impôt. Leur nom est beminono. Ils attendent l'année où ils seront bons (2). C'est ainsi : ils montent, ils sont acceptés et ils s'appellent alors ampanompo. Ces ampanompo payent alors l'impôt au Fanjakana. Et pour ces ampanompo, voici comment cela se passe. Ainsi j'ai deux fils et l'un se trouve dans la classe des ampanompo, Les père-et-mère du voisinage ont pitié et m'approchent : "Voilà longtemps qu'il est ampanompo, que ton enfant monte. Ainsi qu'il en a été de nous et de toi, qu'il devienne andriambaventy. Faisons-le père-et-mère pour qu'il remplace les père-et-mère. Voilà j'ai ma part dans le service du Fanjakana et cet enfant qui peut entrer (dans la classe supérieure vient d'avoir sa part aussi : voilà notre travail pour le Fanjakana quand on est ampanompo."

Dans ce qu'il faut faire rentre le travail servile, continuel,quotidien : faire les ponts, creuser les routes (3),ou

---

(1) C'est un garageha matanjaka qui parle.

(2) "Bons" pour payer l'impôt (karatra)et en même temps jugés

"bons" pour le service militaire (ils iront passer le conseil de révision à Manakara).

(3) Ce sont surtout les souvenirs des corvées durant l'époque coloniale qui lui reviennent à la mémoire.

faire le travail qui touche à la terre des Ancêtres; on fait tout cela. "Nous sommes ici les aînés, disent-ils (1), il y a des petits enfants qui le suivent, faisons-le donc monter (2)". On le fait monter simplement; et il tombe dans la classe des Matifarantsa. Et quand il quitte les matifarantsa il devient garageha. Et ces garageha, ce sont comme des gens qui disent : " nous nous asseyons car ce travail servile il ne nous concerne plus du tout ". Ils assistent les père-et-mère, ils les entourent (3).

Voilà comment en franchit (les classes d'âge). Mais je ne vois pas des "traces" (4) qui permettent de dire: "à telle année montent les gens", mais c'est l'impôt seulement qui les ordonne ainsi.

Quand on devient imposable, alors on est ampa-  
nompo. Et quand on sort des ampanompo, on devient andriamba-  
venty. Quand il y a une réunion dans le Tranobe, alors cha-  
cun s'y trouve et on dit : "le fokonolona va se réunir, les  
pères-et-mères du village". C'est comme font les étrangers  
(Vazaha), comme le Préfet. Le Préfet vient ici faire un

---

(1) C'est le dialogue de tout à l'heure qui reprend.

(2) Riàna : on désigne une personne sans la nommer; équiva-  
lent de "Un tel", en français. Ici il s'agit de l'enfant  
ampanompo de tout à l'heure, maintenant devenu andriamba-  
venty.

(3) Ce sont les jeunes garageha; ils entourent les anciens.

(4) En français dans le texte.

discours. Le peuple se réunit. Car il faut que les gens se réunissent, et tous assistent. Que les paroles du "haut placé" (lehibe) soient bonnes ou soient mauvaises il faut de toute manière qu'on écoute ces paroles au jour fixé.

Cette réunion (du fokonolona) n'est pas différente. Si le roi nous dit : "Nous allons nous réunir. Ainsi va se dérouler la réunion", que ce soit mauvais, que ce soit bien, il faut qu'il y ait là des notables, il faut qu'il y ait là des jeunes enfants conformément aux rangs d'âge, et qui assistent au débat (1).

Et s'il y a une distribution de rhum, alors on dit à l'enfant : "Verse le rhum, enfant", et l'enfant le fait, suivant la hiérarchie des andriambaventy, matifarantsa, garageha. Dans la Tranobe c'est toujours comme cela.

S'il y a des visiteurs (vahiny) qui viennent ici dans le village il faut qu'il y ait des personnes responsables pour s'occuper du repas. Les notables (ray aman-dreny) ne bougent pas. Ceux qui s'en occupent, ce sont les andriambaventy et les matifarantsa. Et les garageha qui suivent : Les garageha vont aux alentours visiter les notables et leurs disent "voilà que des visiteurs sont venus d'ici, de là".

---

(1) A noter l'emploi du mot kabary, quand il s'agit du Préfet; ce n'est pas le kabary traditionnel, durant lequel on débat d'affaires importantes, c'est le "discours" du haut fonctionnaire. Quand on se réunit auprès du roi, il s'agit d'un débat, d'une discussion (resaka).

Voilà. Il faut (encore) expliquer : les ampanompo montent (dans la classe des) andriambaventy, les andriambaventy montent matifarantsa, les matifarantsa montent garageha. Quand aux beninono, ils montent chez les ampanompo. Voilà les places. Les Beninono attendent le moment où ils paieront l'impôt, le jugement pour la carte (de l'impôt). Et les Marobory. Cela fait quatre classes (karazana). Voici ceux qui prennent le nom de marobory : beninono, ampanompo, andriambaventy, matifarantsa. Tous ceux-là. Ils sont tous pareils. Et là se trouvent les cadets, là se trouvent les aînés. Voilà ce qu'on appelle : Marobory. Ils forment tous une "section" appelée "marobory". Marobory, c'est (comme) le nom de "tout le monde" (1).

---

(1) En français dans le texte.

Marobory = "nombreux à être réunis".

Texte malgache

---

Izao. Mbola kely ihany, mbola tsy nandoa karatra izy hoe beninono ny anarany. Miandry ny taona ambony ho tsaraina izy. Sahala amin'izay. Miakatra izy. Dia voaray izy dia hoe ampanonpo. Efa nandoa hetra ny fanjakana izay da ilay ampanonpo eo. Ary ireo ampanonpo ireo niteraka anankiroa aho izany dia anankiray ny zanakolahy niaraka ny ampanonpo. Nisy findrafon-dravy anan-dreny ny nponenana eto amin'ahy : "Izao olo ampanonpo ela, Ho asondrotra ilay zanako fa, ohatra antsika anao andrianbaventy izy, nba hatao ray anan-dreny ho solondray anan-dreny". Izay izy io. Misy servisy npanjakana ao amin'ny anjarako, dia nahazo niditra ilay zaza itiky izany vao nitondra ny fanjakana hoe, izao asa npanjakana isikana amin'izay. Amin'ny tokony ity koa dia mandeha : Ny fanonpoana mandeha, isan'andro, ny fanonpoana, fanaovana varambaraña na sotre lâlana, na fanaovana ny asa alalan'ny tanindrazana, dia amin'ny faelalan'io dia nanao amin'izay . "Misy zoky indriandra isikana ato hoy izy, nisy zazakely niaraka amin'azy, ho asondrotra isika Riàna". Misy sondrotra; asondrotra fotsiny; nilatsaka izy, ho natifarantsa izy. Ary nienga natifarantsa izy, dia garageha. Io garageha io, dia hoe, sahala amin'ny olona dia hoe, vao atsatoka antsikana fa tsy asa ny fanonpoana tsy nahavaritra akory. Milanpy amin'ny ray anan-dreny, nanotrona ny ray anan-dreny izy.

Izany ny dikany. Ka tsy hita traces (1) nanao hoe: izany ny taona ny fiakaran'ny olona, sahala amin'izany, fa ity karatra ity ihany no nandahatra an'azy. Laha miditra mpandoa karatra dia hoe anpanonpo, dia avy amin'ny eo, atao hoe andrianbaventy. Raha nisy filanonana amin'ny Tranobe dia nety sanby sanby niangona eo nianbina. Adidy ny ray anan-dreny ataoko nandrakariva. Raha nisy filanonana amin'izay dia sany eto isikana hoe : hilanona ny fokonolona, ny ray anan-dreny ny tanàna. Dia sahala amin'ny hoe vazaha nanao hoe, sahala amin'ny Préfet; avy aty nanao kabary ny Préfet. Milanona ny vahoaka eto. Dia tsy naintsy nilanona ny olo anio, dia nanatrika daholo. Ahoana atao hoe ny vaki-teny ny lehibe, ho tsara, ho ratsy dia tsy naintsy hoe : henoina ny vaki-teny amin'ny andro tokana. Tsy nisy hafa amin'izay koa itiky filanonana.

Raha niantso ny mpanjaka nanao hoe : "hilanona isikana, sahala amin'izany. Izaony fivoriana". Na ho ratsy ho tsara tsy naintsy nisy ray anan-dreny eo, tsy naintsy nisy zaza nadinika koa hiaraka ny lahatra amin'izany é ! hitambizo amin'izany resaka izany.

---

(1) En français dans le texte.

Ka laha nisy fitaovana taoka dia nandeha ilay zaza hoe :  
 "Ataovy ianareo zaza ny taoka", dia nandeha ilay zaza,  
 arakiraka ny andrianbaventy, natifarantsa, garageha. Anin'ny  
 Tranobe, tsy nisy afa-tsy izany.

Raha nisy vahiny tonga anin'ny tanàna eto dia tsy  
 maintsy olo miandraikitra anin'io ny débrouillé ny zavatra  
 sakafo. Ny ray anan-dreny tsy nikotakota anin'io koa. Izy  
 nikarakara anin'io : andrianbaventy, natifarantsa. Na garage-  
 ha izay niaraka é ! Garageha nandeha anin'ny nanodididina  
 nanangy ray anan-dreny nanodidina, tonga eo, vahiny avy aiza,  
 avy aiza ?

Izao izy. Misy fahazavana atao : Anpanonpo dia  
 niakatra andrianbaventy. Andrianbaventy niakatra natifarantsa.  
 Natifarantsa niakatra anin'ny Garageha. Beninono ity kosa  
 niakatra anin'ny anpanonpo ity. Izay ny places. Beninono mia-  
 ndry ny fotoana handoa anin'ny fanajakana anin'ny ho avy, fi-  
 tsarana anin'ny karatra. Ary ny Marobory. Misy efatra karazana  
 anin'izany. Azo raisina anarana narobory : beninono, anpanon-  
 po, andrianbaventy, natifarantsa. Izay rehetra. Olona nitovito-  
 vy rehetra izy. Ka ao ny zandriny, ao ny zokiny. Izany no  
 atao hoe "Marobory". Section- ny daholo ny manao hoe "Marobo-  
 ry". Marobory no anaran'ny tout le monde.

---

ANNEXE III

Visite de Condoléances (1)

Le porte-parole des visiteurs :

Merci à vous de ce que vous avez pu recueillir le dernier souffle du vieillard. Voilà ce qu'il en fut, ce qui s'est passé ici et telle est la conversation que nous tenons maintenant. Combien nombreuses sont les choses que Dieu a faites pour qu'elles meurent, durant cette vie qui est la nôtre; et c'est ainsi qu'il nous a été impossible de venir vous aider pour assister le vieillard, pour que chacun le voie de ses yeux. Et bien qu'on n'ait pas pu vous venir en aide, on n'est pas resté assis alors, mais on est venu ici, les aînés comme les pères.

---

(1) - Un vieillard est mort dans le village de Manjarivo-Vohinasina. Un de ses gendres habite Ankarimalaza, village situé sur la rive sud du Faraony; prévenu de la mort de son beau-père il n'a pas pu se déplacer le jour de l'enterrement et fait dire qu'il rendra visite dans les huit jours.

Au jour fixé, le gendre arrive dans la matinée à Manjarivo avec une délégation d'une vingtaine de personnes, membres de sa famille, ressortissants de sa Tranobe. Il est aussitôt introduit dans la maison du petit-neveu du vieillard qui avait présidé aux funérailles, soit chez le tompo-paty (litt : "le maître du mort").

Après les salutations, alors que les pleurs et les cris des femmes rassemblées dans la pièce attenante se font encore entendre, on échange ces paroles.

Voilà Seigneurs et vous tous les aînés ainsi que les Pères, et surtout la parenté qui vient d'Ankarinalaza, et tous ceux dont nous sommes les porte-parole. Et ce n'est pas la peine de faire sortir de nouveau la parole car tout le monde a vu (est au courant). Quant à nous, nous ne sommes pas des visiteurs (présentant des condoléances) mais des amis (compagnons). Et comme le vieillard est parti, notre père-et-mère à tous, Ah ! alors nous portons notre aide pour la famille (1). Voilà précisément pourquoi vos parents sont venus jusqu'à vous, voilà ce qu'il en est, afin de compléter ce que vous avez fait ici (2). O ! Aînés et Pères, c'est lenavo (boeuf jaunâtre) que nous apportons, complément de ce que vous avez fait ici, nous et tout particulièrement les fils et les cadets. Et arrivés ici, nous parlons et pas en tant que visiteurs, mais en tant qu'amis. Voilà que nous avons parlé pour vous aider, aînés et pères qui êtes ici. Telle sont Seigneurs les paroles que prononcent vos parents car c'est le moment de parler, Seigneurs.

Deuxièmement Seigneur. Voilà ce qu'il en est des fils de la femme, la femme de Bao, voilà ce qu'il en est, c'est Bao fils de Masy qui parle (3) "Père, voici que vous allez partir  
là-bas,

---

(1)- litt: dans la grande maison.

(2)- C'est-à-dire : aider aux frais des funérailles.

(3)- Le gendre du vieillard s'appelle Masy; son fils Bao s'est marié et a des enfants. C'est au nom de ses enfants, de sa femme et à son nom propre, que Bao tient ce discours à son père.

je suis ici, je suis assis avec vous, et aussi les cadeaux que vous voyez ils sont bien à ma femme et à moi". Et il ajouta alors : "Ajoutez aussi cette petite part pour moi, en ma qualité de petit-fils, ce qui me revient à l'égard du vieillard. Et si vous marchez (là-bas), je marcherai à vos côtés. Et ce que j'ai pu ramasser j'en fais la queue du boeuf que vous apportez. Oh ! j'en fais une marque qui vient de moi". Voilà ce qu'il en fut. Et c'est ainsi que les Zanakilahy (1) ont suivi, que nos enfants sont venus, que nos descendants sont venus. C'est comme on dit : "ce n'est pas par paresse que l'on reste, ce n'est pas par zèle que l'on marche mais parce que d'un côté comme de l'autre on en a délibéré". Et ainsi ils n'ont fait qu'un dans la marche. Il en fut ainsi. C'est 200 frs qui furent ainsi reçus. Il en fut ainsi. Nous vous en faisons part, à vous tous Seigneurs, les maîtres de cette maison. Voilà les richesses qu'ont apportées nos enfants, ceux qui nous sont nés, Seigneurs.

Porte-parole des affligés: Il en est donc ainsi, Seigneurs. Soyez donc remerciés amis Seigneurs, sur ces paroles qui furent les vôtres.

Visiteurs : Merci, Seigneurs !

Affligé : Comment regarder le père de Bao comme un visiteur alors qu'il est on ne peut plus un grand protecteur, surtout qu'en l'occurrence il s'agit du "père et mère" commun. Ah ! Nous venons vers vous, surtout les Aînés et les Pères, les enfants de la femme qui est sortie d'ici (2) pour vous surtout le gendre qui vous êtes porté là tout entier. Ah ! vous

---

(1) - Nom des ressortissants de cette Tranobe d'Ankarimalaza.

(2) - Tantôt c'est le discours des visiteurs qui est rappelé, tantôt on rappelle ce qu'ils ont fait.

avez apporté le boeuf jaune (1). Voilà qui fait que nous venons, que notre tête apparait devant vous. Voilà ce que voient vos parents. Voilà ce qu'il en est, Seigneurs. Eh ! bien, soyez remerciés, compagnons de là-bas. Ah ! Voilà ce qui a été dit. Car il est bien à vous, lui (le vieillard), notre père-et-mère à tous. Et au regard de leur coeur, Seigneurs, (voilà ce qui s'est passé). Vous avez retiré le boeuf du parc, vous étiez en sueur, en amenant les richesses jusqu'ici, Seigneurs, vous avez amené Lemavo (le boeuf jaunâtre). Ah ! qu'avons-nous fait, vieillard, nous les affligés, surtout ceux, aînés et pères qui sont venus. Même si vous n'avez pas apporté cela, elles étaient trop à vous toutes les richesses que nous avons dépensées ici pour le vieillard, tout ce que nous avons fait pour lui du début à la fin. Mais vous vous êtes dits : "Pas de cela, mon coeur est déchiré, je vais de plus ouvrir la barrière du parc (à boeufs), je vais aider les amis qui sont là-bas. Eux qui ne font qu'un avec moi, leurs traces sont les miennes". Ah ! Nous, les Anteranontany (2), sommes d'accord, Seigneurs, Soyez remerciés, que Dieu vous bénisse, que votre bonne conduite règne. Voilà d'abord.

Deuxièmement, Seigneurs. Notamment les enfants du côté du gendre, les petits-fils. Ah ! comme cela s'est passé, ils sont des père-et-mère. Ah ! Nombreux aussi furent les Zanaki lahy, notamment les père-et-mère venus ici, qui dirent : "Ah ! ce sont nos richesses à nous tous", et alors il y eut ceux qui ajoutèrent : "Voilà que nous apportons notre part, une somme de deux cents francs ". Ah ! Seigneurs, soyez remerciés,

---

(1) - le gendre doit toujours apporter un boeuf à la mort d'un beau-parent. (aombi-rafozana).

(2) - Nom des ressortissants de cette Tranobe, à Manjarivo-Vohinasina.

que Dieu vous bénisse. Merci à tous les aînés qui sont là-bas, merci à la "soeur de la mère" qui est venue ici (1). Nous recevons, Seigneurs, les richesses que vous venez d'apporter. Les fils Anteranontany les reçoivent. Merci à vous, Seigneurs, Que vos biens amputés de cette somme, se multiplient par cent! qu'ils se multiplient par mille ! Voilà notre remerciement, Seigneurs. Nous sommes satisfaits. Soyez remerciés. Que Dieu les bénisse tous. Merci au fokonolona venu ici, Seigneurs. Nous avons reçu les richesses que vous venez d'offrir ici, Seigneurs.

Visiteurs : Merci, Seigneurs. Ah ! Voilà bien que c'était notre père à tous.

Affligé : Merci, Seigneurs !

-----

(après un temps de conversation l'un des visiteurs place une bouteille de rhum au centre du groupe, silence) (2).

l'un des visiteurs : Qu'il n'y ait point de fady (3), Seigneurs, qu'il n'y en ait point: Ce qui a été dit est bien la vérité, Seigneurs. Voilà les pleurs de tous, oui, et ils s'ajoutent tous les uns aux autres. Cela ne peut être changé. Nous tous qui sommes là, comme il a été dit, nous sommes membres de la famille (du vieillard).

---

(1)- anakavy amin'ny reny, "soeur de la mère", expression aussi couramment employée dans les discours que ray amandreny "père et mère" et qui désigne plus particulièrement les femmes, même quand elles sont absentes. Elle peut être ici le rappel du lien d'alliance puisque Masy a pris femme chez les Anterantomany; lui, sa femme et toute leur parenté sont alors désignés.

(2)- Comme les visiteurs se présentent après l'enterrement (il avait eu lieu 8 jours auparavant) et qu'ils sont proches parents du défunt, c'est à eux d'offrir le rhum.

(3)- Fady : "Interdit".

Alors, voilà, Seigneurs, un peu d'eau fraîche, pour nous tous, père-et-mère, aînés et pères. Ce peu qu'on a trouvé on vous le présente, à vous tous aînés et pères. Voilà ce qu'on dit. Ah ! les temps sont trop durs, en ce moment surtout. Car on ne vous a pas honorés (au moment voulu), Seigneurs. Telles sont les paroles. Mais ce peu que nous avons trouvé, ce sont les pleurs, à nous tous, Seigneurs. Alors nous pouvons vous les présenter, à vous aînés et pères, Seigneurs. Voilà ce qu'ont fait vos parents, Seigneurs. Prenons et mâchons ensemble !

(R e m e r c i e m e n t):.....

Texte nalgache

Vahiny :.....

Da nisaotra rô nahatratra ny hitsanpoan-dRangahy tato avao. Izay amin'azy iny izany. Koa izay teto izay da izy aby rô ny koranintsikana eo io. Da be koa ny zavatra nataon'Andriamanitra ho rava tanin'ity fiainantsika itiky, dia nanjary tsy nahavonjy ianao ary, nba hanatrika an-dRangahy, nba samby hahita nasoa an'azy. Koa laha dia tsy nahavonjy, da tsy nipetraka amin'izao fa mbola tonga oto ihany, na zoky na Ray. Io Ranandria dia io aby ianao zoky amin'ny Ray, indrindra amin'izany ny fianakaviana avy any Ankarinalaza, ny havana ambava, ny vavanbolana nanko tsy hesorina koa indray ofa hitan'ny manodidina. Hay dia tsy ampitsidika, fa akananao. Koa laha lasa i Rangahy, Ray anan-dreny hikanbanana - ah ! ka da nitondra ny fanampiana amin'ny Tranolava. Io anie no nahatonga ny havanao hodiany aminao, izay amin'azy iny izany, hanampy ny nataonao teto. Nitondra an'i Lemavo voasahy hay io, hanampiana ny nataonao io, zoky amin'ny Ray indrindra ny zanaka amin'ny zandry. Koa avy eto rô koa da nba koranina fa da tsy ampitsidika fa akanano. Asiana rona avao Ranandria ho fanampiana anao, zoky amin'ny Ray ato. Io Ranandria no koranin'ny havanao, ka dia koranina Ranandria.

Faharoa Ranandria. Io amin'izany ny zanaka vavy, vadin'i Bao, izay amin'azy iny izany, i Baon'i Masy : "Ity ianao Aba hohany, ato aho miara-midoboaka aminao koa ny entana hitanao koa da anay avao. Fa izy ah ! nba hataovy eo koa ho an'ahy avao kely ho ahy, amin'ny nahazafy an'ahy, ny fananako an-dRangahy. Koa laha hanindra ianao, hiaraka aminao hami-

ndra aho. Koa ny voaramby, hataoko rambon'ny omby indaonao, ô ! da hasiako marika avao". Io ny an'azy io izany. Io amin'izany ny hiaraky ny Zanakilahy ao, nandehanan'ny zanan-tsikana, nandehanan'ny terakintsikana ao hoe : "ny mipetra-ka izay tsy nalaina ny mandeha tsy zoto fa, teny niherana aby amin'izany" da namindra izy miray io. Izay amin'azy iny izany. Nahavoaray vola efapolo izy io, izay amin'azy iny izany. Da koranina aminareo tompon'io trano io aby Ranandria. Io amin'izany ny harena nentin'ny zanakintsikana sy natera-kintsikana aby Ranandria.

Iaban'i Gova (1): Da izay Ranandria. Da misaotra anao akama manko Ranandria, da araky ny teninao eo ê !

Vahiny : Da misaotra Ranandria.

Iaban'i Gova : Atao ampitsidika manko Iaban'i Bao fa tokin'aina loatra, indrindra fa Ray aman-dreny hikambanana io. Ah! tonga ho anao hay, indrindra io ny zoky amin'ny Ray, zanaky ny vavy mivoaka ato, indrindra ho anao vinanto indrindra ny vatan-tenanao. Ah ! mitondra an'i izay Mavo rô ! ianao. Izay no mahatonga, miroso loha aty aminao. Io no hitan'ny havanao ah ! da izay saky Ranandria. Da misaotra anao akama any manko. Ah ! da izy izany koranina izany - anao loatra manko io, Ray aman-drenintsika hikambanana izy io, ka laha koty ny fony saky Ranandria. Nitsohanao ny omby anaty vala, setroka ianao, nitondra ny harena tonga eto Ranandria, mitondra an'i Lemavo.- Ah ! ka ahoana moa Rangahy no hataonay, indrindra ianareo zoky amin'ny Ray izao tonga izao aby.

---

(1) C'est le père de Gova qui porte la parole au nom de ceux qui sont en deuil à Manjarivo.

Laha da tsy nitondra an'izany aza fa anao loatra ny harena izay nataontsika tato izay aby, ny tahaka an'izay nanodena an-dRangahy izay hoy ianao an ! an, an, gotika ny foko, vahako avao koa ny vala, hanampy ny akama any, iraika amin'ahy, diany amin'ahy, Ah ! Azo atao ny Anteranontany, Ranandria. Da misaotra anao manko ho tahin'Andriamanitra, hazakana ny fanahy, izay aloha da raika. Faharoa Ranandria, indrindra ny zaza amin'ny Vinanto, Zafy. Ah ! laha toa ka da Ray aman-dreny. Ah ! hoy ny Zanakilahy maro koa, hoy izy, an ! indrindra fa ny Ray aman-dreny tonga eto - ah ! io hoy izy da harenantsika, fa izy aby da entiko avao koa rô ! hoy izy ny anay ny vola efapolo. Ah ! io Ranandria da misaotra anao manko ho tahin'Andriamanitra, misaotra an'ny ry Zoky eny aby, misaotra an'ny anakavy amin'ny Reny tonga eto. Voaray Ranandria ny harena natolotrao eto, voarain'ny zanaka Anteranontany. Da misaotra anareo aby Ranandria. Iny niely iny amin'azy izany, da mba hitombo zato, hitombo arivo. Izay no hisaorantsikana Ranandria. Ankasitrahana Ranandria, misaotra anao ho tahin'Andriamanitra aby, misaotra anareo fokonolona tonga eto Ranandria; voaray ny harena izay natolotrao eto Ranandria.

Vahiny : Misaotra Ranandria Ah ! Io da Ray hikambanana.

Iaban'i Gova : Misaotra Ranandria.

Vahiny : Da manao Aza fady ary Ranandria, ny hanaovana aza fady manko. Ka da izy no voalaza io Ranandria, ka ao amin'azy ny ranomaso ikambanana, ao amin'azy izany, mba nisisika raika ao ka ! tsy azo hafindra, isikana izao saky da araky ny voalaza io hoe : tompon'aina aby. Fa izy io Ranandria, da rano mangatsiaka kely,

isika itoa da Ray aman-dreny aby, zoky amin'ny Ray aby. Ka izay hita kely saky da aroso aminareo zoky aby, Ray aby. Izy aby izany koranina - ah ! da lalina loatra rô ! izao fotoana ankehitriny izao ka da, da akory tsy manaja anareo saky hay ity Ranandria fa izy izany koranina izany. Fa izy hita kely, da ndre ranomaso ikambanana saky Ranandria da azo aroso aminareo Zoky amin'ny Ray aby Ranandria, io no vitan'ny havanareo Ranandria, hiraisantsika mitsakotsako.

---

ANNEXE IIILes réunions des femmes (1)

Voilà notre coutume en ce qui concerne les réunions des femmes (2). Nous les hommes n'y assistons pas. Il se peut que la discussion ne se déroule pas bien; ces jeunes femmes (3) ne font pas souvent un kabary; elles discutent sans s'arrêter. Alors quand la discussion commence, nous les hommes, ne pouvons absolument rien faire; il n'y a pas d'organisation. Il se peut que la discussion (4) ne s'en aille pas trop dans tous les sens, pourtant il y a ce mot qui court : "comment donc, comment donc font les femmes, car il est difficile de leur parler". Et voilà comment elles mènent (leur affaire), car s'il y a un débat qui est décidé chez ces femmes, alors il se peut qu'on lie... si c'est au sujet des hommes peut-être que... Car voilà ce qui rend difficile la discussion en rapport avec les femmes, s'il y a une discussion chez les femmes: comme une dispute un peu importante, alors les hommes ne peuvent pas agir trop fort puisqu'eux-mêmes en sont la

- 
- (1)- C'est un homme d'une quarantaine d'années qui parle.
- (2)- Kabarin-biavy: on pourrait encore traduire "les débats des femmes". Souvent nous laisserons le mot kabary tel quel.
- (3)- Il prend une attitude condescendante en les appelant "jeunes femmes"; mais en fait, comme pour les hommes ce sont les femmes les plus âgées qui parlent les premières et ont le plus d'autorité.
- (4)- Ady: dispute; mot souvent synonyme de kabary.

source (cause) ! Cela est (une situation) difficile: ce sont des femmes, elles ne discutent pas longuement, mais quand elles sont résolues à faire un kabary, alors c'en est un ! que ce soit la justice ou pas, elles l'emportent (elles ont la victoire) car elles se réunissent.

Oui ! Voilà ce qui rend difficile les débats des femmes. Elles ne font pas une longue discussion; elles ne sont pas propriétaires de l'habitat (1). Et la raison pour laquelle elles ne sont pas propriétaires, c'est que ce sont des personnes que les gens enlèvent. Elles s'en vont se marier, par exemple, de Manakara, on vient les prendre ici et elles s'en vont. Elles se dispersent. Et comment alors peuvent-elles se réunir ? Elles disent : "Faisons une discussion ici ! Faisons une discussion là" ! qu'il y ait un kabary comme cela, il porte alors ce titre : ah ! c'est un kabary au sujet de cela ! Un kabary au sujet d'un tel ! Allons-y ! Et saisies toutes par une seule colère, tout le monde y va. Oui ! Voilà ! Mais nous les hommes, de grandes discussions comme cela, nous n'en faisons guère, comme si chez nous chaque homme se disputait en disant : "qu'est-ce que c'est que cela ? Ah ! il n'y a pas cela chez nous.

C'est cette institution (kabary) seule qui les cautionne et le fokonolona est juge (2). Car s'il y a un kabary qui concerne les femmes, une affaire qui les touche par exemple, le fokonolona des hommes n'ose pas s'avancer

---

(1) Il évoque la résidence patrilocale.

(2) Les femmes ainsi réunies forment elles-mêmes un fokonolona.

mais il cherche à savoir la raison; le fokonolona l'apprend et n'a pas pouvoir de diriger le débat. Oui ! Il ne peut pas l'interrompre. On voit qu'il y a un règlement strict (1) chez les femmes, aussi le fokonolona (des hommes) ne peut rien faire. Il n'y a pas de femmes qui disent : "ô les femmes font un kabary là, les femmes se réunissent", mais il y a seulement le kabary des femmes tel que vous l'avez vu ici (2). Et il n'y aura un autre comme celui-là que dans quelques années. Que faire ? Elles n'ont pas de tactique pour se réunir. Bien que l'une s'appelle la cheftaine des femmes, elles n'ont pas de bureau comme la Tranobe. S'il y a une convocation c'est seulement dans la Tranobe qu'elles aillent. Eh ! comme cela elles font une conférence (3) , mais qu'est-ce vous trouvez là-bas comme table (4) ? "Allons aussi faire un kabary". Mais c'est dans la Tranobe du Menalamba qu'elles se réunissent, sous la loi du roi. Il arrive que les rois se réunissent très souvent: voilà ce qu'il y a à faire, ici, là-bas, et des affaires parviennent aux rois. C'est qu'il n'y a pas cela pour elles. Voilà ce qui rend difficile leur kabary. Car lorsqu'elles se réunissent, par exemple aujourd'hui, se réuniront-

---

(1)-Lalàna : litt. "une loi"; elle donne droit au fokonolona des femmes de juger l'affaire qui les concerne.

(2)- Il y avait eu un kabary des femmes quelques jours avant cet entretien. Des femmes étaient venues de tous les villages du vodirano (Vohimasina et les quelques villages environnants) et s'étaient réunies dans la Tranobe du grand roi aîné. La raison était que l'une d'elles avait été battue en public par son mari.

(3) En français dans le texte.

(4) Le mot "table" est associé au mot "bureau" qui désignait plus haut la Tranobe. En fait, il n'y a pas de table dans la Tranobe. Dans ce passage l'homme insiste pour dire que les femmes n'ont pas de lieu de réunion propre.

elles après demain ? Non, non, elles ne reviennent plus. On peut dire que le kabary des femmes c'est vraiment une recherche (1). Elles arrivent (elles se réunissent) et elles pressent très fort l'affaire qu'elles tiennent. O, ce ne sont pas trois ou quatre hommes qui se disputent avec elles mais un seul seulement !... Ah ! Elles n'hésitent pas à le déshonorer si celui-là a mal agi; c'est leur colère qui fait cela; chacune des femmes peut le couvrir de honte. S'il a mal agi (2) c'est envers chacune des femmes qu'il a ainsi salies avec ses compagnons, alors les femmes se réunissent en très grand nombre. Elles le déshonorent vraiment devant tout le monde. Oui ! Elles ont raison, que voulez-vous. On ne fait plus qu'un dans la honte.

---

(1)- En français dans le texte.

(2)- L'informateur ne s'exprime pas clairement. Le mot "question" qu'il a employé désigne sans doute l'acte répréhensible de l'homme.

Texte nalgache

Ao manko ny fombantsikana ny kabarin-biavy, tsy haintsika lehilahy. Metinety nahavoana ny kabary; nikabary natetika ilay zazaviavy; nanao kabary asesy ny an'azy. Da laha ao ny kabary hitonboany, dia tsy afaka isika lehilahy anin'iny akory na ho aiza na ho aiza, tsy nisy fandanina be. Izay nety tsy nety napikopilo ny ady tanin'ny vehivavy loatra fa eo ilay lohateny mandeha nanao hoe : "ahoana sy ahoana ny viavy fa sarotra ny fiteny azy". Da eo ary nitondra an'azy, ka laha nisy kabary efa naharaitra an'ilay vehivavy nety fehezina... laha anin'ny lehilahy izy dia nety ... (bruit) izany izy io. Da izay no nahasarotra ny kabary niambitra anin'ny viavy, laha nisy ady anin'ny viavy laha da hoe : adiady naventy da tsy afaka hikipoka nafy loatra ny lehilahy fa loharano nisehoan'io izy ka ! sarotra io : vehivavy izy ka tsy nanana kabary lava izy, fa laha toa ka raikitra ny kabarin'ireo da efa ao izy ! Laha marina na tsy marina, da efa nanana fandresena izy fa nilanona.

Iee ! izay no nahasarotra ny kabarin-biavy.

Tsy nisy kabary lavabe ny an'ny vehivavy, ary tsy manana tokontany ny vehivavy. Ny antony tsy ananany tokontany fa olona alain'ny olona izy. Mandeha anin'ny fanambadiana, sahala anin'ny Manakara noa da nangala an'azy aty da mandeha. Miparitaka. Ka ahoana no filanonany anin'izany ary hoe : "anano kabary isikana ety, anano kabary isikana eroa ". Ka ndre sendran'io kabary io da mitondra an'io titre (1) nanao hoe : ah ! kabary sahala anin'izany ! ka ny kabary i Riàna, sahala anin'izany - Ê ! da mandeha isika. De ny havinirana tokana io raisina daholo tout le monde (1) iny. Iee ! izay, izay. Fa isika lehilahy, tahaka antsikana be kabary io tsy nety afaka be loatra io, isikana sany lehilahy hifamenjana anin'izany hoe : "da inona izany ?" Ah !tsy nisy anintsika. Da io kabary io ihany no niantoka an'azy, da ny fokonolona no nitsara an'azy.

Iee ! ka laha nisy kabary niampitra anin'ny viavy ary fa tahaka ny niampitra anin'ny viavy ny affaire (1) da niampodiam-pody any ny fokonolona lehilahy fa anontaniany ny antony da ren'ny fokonolona ny antony de tsy afaka hitondra ny an'azy izy . Iee ! tsy afaka, tsy azo ajanona. Efa hita fa nisy lalàna be anin'azy iny ka tsy afaka. Izay hatranin'izay da tsy nisy vehivavy hoe : O kabarin'ny viavy etsia filanonan'ny viavy fa da ny kabary hitanao teo ihany no nisy kabary.

---

(1) en français dans le texte.

Iny ary izao da nisy an-taonany naronaro ka vao nisy niseho sahala amin'iny koa, ka ahoana. Tsy nanana tetika ampilano-nana hoe : sahala amin'izao izy. Ndre hatao hoe :sefon-bia-vy io izy, da tsy nisy birao sahala amin'ny Tranobe. Laha nisy antsony da sahala amin'ny Tranobe io ihany no hidirany. Iee ! sahala amin'io, no nisy conférence (1) hataony, ka inona noa hitanao iny latabatra iny ô ! Tsy nisy hoe : an-dao koa hanao kabary, tsy nisy amin'azy izany. Da ao amin'ny Tranobean'ny Menalanba ao izy amin'ny didin'ny npanjaka, ao izy. Ny npanjaka mety milanona mandrakariva hoe : izao no hatao, atsia, aria, mety mandeha amin'ny npanjaka. Ka ny an'azy tsy nisy an'izany tsinona ka ! tsy nisy izy. Iee ! Ka izay no nahasarotra ny kabary an'azy io. Ka rahefa milanona, ka ndre androany izy milanona, ka rahafank'ampitso koa an, an, tsy avy eo izy. Hoe : sahala amin'ny kabary recherche (1) nihitsy ny an'ny vehivavy, da avy de mandren-potra nafy izy laha ao ny hatratrarany. Ndre tsy nisy lehilahy telo lahy, efa-dahy no hiady amin'azy fa olona tokana iny ihany ko!...Ah ! Sahy nihitsy nangalabaraka laha tsy rariny no nataon'ny tena, alain'ny sinitra nihitsy, mety nanetaveta an'azy sany vehivavy. Laha nanano ilay question amin'izany sany vehivavy ka nanao vetaveta ratsy amin'ny akanany da milanona ao izy narobe. Halainy baraka eo hinason-bahoaka nihitsy. Iee ! Marina ny an'azy ka hatao ahoana; henatra sanby raika ihany.

---

(1) En français dans le texte.

---

LEXIQUE

Lexique des mots merina et antemoro  
cités dans l'étude

note sur la prononciation :

L'orthographe est celle du malgache officiel sauf pour certains mots qui ont été transcrits en respectant au mieux la prononciation locale. Les lettres e et o se prononcent respectivement é et ou, le j se prononce dz et le s est intermédiaire entre s dur et ch. Le n vélaire se transcrit ñ.

Les finales a et y sont presque muettes, la finale e porte l'accent. Dans les mots terminés en -ka, -tra, -na, l'accent se trouve sur l'antépénultième, et la pénultième est presque élidée.

A

|                 |                                                                                                                                                                                                                                                  |
|-----------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>ady</u>      | dispute; combat verbal ( voir <u>kabary</u> ); contestation.                                                                                                                                                                                     |
| <u>afaka</u>    | libre; libéré, sous-entendu, du lien de cohabitation pour deux époux qui se séparent, des servitudes du travail de la terre pour l'élève qui a réussi un examen, pour le fonctionnaire ou le salarié.                                            |
| <u>ahitra</u>   | cordons ombilical, placenta.                                                                                                                                                                                                                     |
| <u>aina</u>     | le corps; la vie. "Le sens du mot <u>aina</u> est complexe (...) il désigne tantôt plutôt le corps vivant, tantôt plutôt la personne concrète; le <u>aina</u> c'est le moi concret et dynamique parce que vivant. "R. DUBOIS op. cit. pp. 46-47. |
| <u>akama</u>    | compagnon                                                                                                                                                                                                                                        |
| <u>akanjobe</u> | veste en jonc sans manches portée par les hommes durant le travail.                                                                                                                                                                              |
| <u>akivy</u>    | mise au ban de la société pour un temps; rejet.                                                                                                                                                                                                  |
| <u>akondro</u>  | bananier, banane.                                                                                                                                                                                                                                |
| <u>akosy</u>    | rizière.                                                                                                                                                                                                                                         |

|                       |                                                                                                  |
|-----------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>ampalibe</u>       | jacquier et son fruit                                                                            |
| <u>ampamolahana</u>   | sage-femme                                                                                       |
| <u>ampanompo</u>      | serviteur; les jeunes hommes de 21 à 30 ans environ.                                             |
| <u>ampianaka</u>      | la relation parent-enfant; relation de parenté entre deux personnes avec décalage de génération. |
| <u>andriambaventy</u> | seigneur important; les hommes de 30 à 35 ans environ.                                           |
| <u>andro</u>          | jour                                                                                             |
| <u>andro tsara</u>    | jour faste                                                                                       |
| <u>andro ratsy</u>    | jour néfaste                                                                                     |
| <u>angady</u>         | bêche                                                                                            |
| <u>angatra</u>        | les esprits des ancêtres qui habitent l'endroit des tombeaux.                                    |
| <u>angavo</u>         | goyave                                                                                           |
| <u>anjara</u>         | part; cotisation.                                                                                |
| <u>ankehitryny</u>    | maintenant; la situation présente.                                                               |
| <u>antsibe</u>        | grand couteau, coupe-coupe.                                                                      |
| <u>antsiva</u>        | conque                                                                                           |
| <u>apengo</u>         | planche étroite qui retient la porte coulissante de la maison.                                   |
| <u>arambo</u>         | jonc utilisé pour le tressage des nattes et d'objets divers.                                     |
| <u>aram-bola</u>      | offrande d'argent au moment d'un décès.                                                          |
| <u>aratobe</u>        | grand filet                                                                                      |
| <u>arato fandrika</u> | petit filet-piège                                                                                |
| <u>araty</u>          | feuille de ravenale servant à couvrir les toits.                                                 |
| <u>arefo</u>          | jonc utilisé pour le tressage des nattes et d'objets divers.                                     |
| <u>ariary</u>         | cinq francs, pièce de cinq francs.                                                               |
| <u>asidina</u>        | grande nasse                                                                                     |
| <u>asondrotra</u>     | que l'on fait monter ( dans une classe d'âge supérieure)                                         |
| B                     |                                                                                                  |
| <u>bako</u>           | coutume, manière de faire (synonyme de <u>fomba</u> )                                            |
| <u>baràka</u>         | honneur, réputation.                                                                             |
| <u>manala baràka</u>  | enlever l'honneur, déshonorer, rendre honteux.                                                   |
| <u>beminono</u>       | le grand qui tête; les garçons de 15 à 21 ans.                                                   |
| <u>betsa-betsa</u>    | jus de canne légèrement fermenté                                                                 |
| <u>biby</u>           | bête; esprit qui rôde, qui habite plutôt le fleuve.                                              |
| <u>birao</u>          | bureau; les bureaux du maire et du chef de canton.                                               |

## D

|                              |                                                                                |
|------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|
| <u>daba</u>                  | petit fût en fer-blanc servant de mesure pour le riz et le café.               |
| <u>debaka</u>                | mise en gage d'une terre                                                       |
| <u>didy</u>                  | ordre; loi; obligation; redevance.                                             |
| <u>didy foitra</u>           | redevance pour le cordon ombilical, id. est. redevance versée à la sage-femme. |
| <u>didin'ny ampamolohana</u> | la rétribution de la sage-femme.                                               |
| <u>didim-panjakana</u>       | obligations émanant du pouvoir officiel; loi, ordre de l'administration.       |

## E

|                                   |                                                                        |
|-----------------------------------|------------------------------------------------------------------------|
| <u>endry</u> ( ou <u>iendry</u> ) | la mère; mère (terme d'adresse).                                       |
| <u>entana</u>                     | bagage; fardeau; somme d'argent offerte; trousseau de la jeune mariée. |

## F

|                                           |                                                                                                                                                                    |
|-------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>fady</u>                               | interdit                                                                                                                                                           |
| <u>fady manosy</u>                        | interdit de piétiner, de travailler dans les rizières.                                                                                                             |
| <u>fafy</u>                               | aspersion; bénédiction; rite qui renoue ou supprime un lien de parenté.                                                                                            |
| <u>fafi-rano</u>                          | bénédiction d'eau; la bénédiction que donne un père à son fils prêt à partir pour plusieurs mois.                                                                  |
| <u>fafi-aomby</u>                         | <u>fafy</u> d'un boeuf                                                                                                                                             |
| <u>fafy maivana</u>                       | <u>fafy</u> légère (les époux ne sont pas frappés d'une forte amende car ils ne sont que lointainement apparentés entre eux).                                      |
| <u>fafy mavesatra</u>                     | <u>fafy</u> lourde (les époux assez proches parents doivent payer une forte amende)                                                                                |
| <u>fafy mpivady</u>                       | le rite qui dénoue la relation de parenté entre deux conjoints et bénit leur union.                                                                                |
| <u>fafy tsy mpivady</u>                   | le rite qui renoue la relation de parenté entre deux conjoints qui ne peuvent plus dès lors se considérer comme époux-épouse mais de nouveau comme frère et soeur. |
| <u>fafi-vinany</u>                        | bénédiction à l'embouchure (cérémonie de).                                                                                                                         |
| <u>fahan-jaza</u> ( <u>Mamahan-jaza</u> , | même racine) fête pour les dix enfants.                                                                                                                            |
| <u>falafa</u>                             | pétiole de feuille de ravenale.                                                                                                                                    |
| <u>fampandrenesana</u>                    | annonce officielle de la nomination d'un roi.                                                                                                                      |
| <u>fanabeazana</u>                        | voir <u>fanandratana</u>                                                                                                                                           |
| <u>fanandratana</u>                       | la grande intronisation réservée au grand roi.                                                                                                                     |
| <u>fananganana</u>                        | petite intronisation d'un roi                                                                                                                                      |
| <u>fanangeña</u>                          | le pacte du sang instaurant une parenté à plaisanterie .                                                                                                           |
| <u>fandambanana</u>                       | petite natte rectangulaire ou carrée sur laquelle on pose les couverts et les plats au moment du repas.                                                            |

|                             |                                                                                                     |
|-----------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>fandroana</u>            | bain du roi (cérémonie du )                                                                         |
| <u>fandrosoana</u>          | progrès                                                                                             |
| <u>fanga-kongotra</u>       | argent offert aux parents de la jeune fille que l'on prend pour épouse.                             |
| <u>fanjakàna</u>            | royaume; gouvernement, administration                                                               |
| <u>olom-panjakàna</u>       | le fonctionnaire, celui qui remplit un service pour le compte de l'administration.                  |
| <u>sèrvisi-panjakàna</u>    | service officiel pour le compte de l'administration ou du gouvernement.                             |
| <u>sekolim-panjakàna</u>    | école officielle                                                                                    |
| <u>farafara</u>             | meuble à étagères dont les quatre pieds encadrent l'emplacement du foyer.                           |
| <u>faritany</u>             | espace habité par les ressortissants d'une <u>Tranobe</u> ou d'un lignage.                          |
| <u>fary</u>                 | canne à sucre                                                                                       |
| <u>fâtana</u>               | foyer                                                                                               |
| <u>fatrangé</u>             | Pierre de fondation de la <u>Tranobe</u>                                                            |
| <u>fatrangé mahaleotena</u> | fatrangé indépendant.                                                                               |
| <u>fenakarana</u>           | baguette de bois entrant dans la fabrication des murs de la maison.                                 |
| <u>fiantsoana</u>           | appel ; appel aux ancêtres.                                                                         |
| <u>fihena</u>               | décision                                                                                            |
| <u>tapaka ny fihena</u>     | la décision est prise                                                                               |
| <u>filoham-behivavy</u>     | cheftaine des femmes                                                                                |
| <u>finaritra</u>            | premier mot de la salutation adressée à un villageois que l'on n'a pas revu depuis longtemps.       |
| <u>fitambarana</u>          | union; mise en commun                                                                               |
| <u>alahelo itambarana</u>   | un dans la tristesse                                                                                |
| <u>zanika itambarana</u>    | la descendance commune, un dans le partage d'une même descendance.                                  |
| <u>fokon'olona</u>          | groupe de gens, assemblée des notables                                                              |
| <u>asam-pokon'olona</u>     | travail communautaire réalisé par les hommes (à l'intérieur d'une <u>Tranobe</u> le plus souvent).  |
| <u>fomba</u>                | coutume                                                                                             |
| <u>fomba vazaha</u>         | coutume des étrangers                                                                               |
| <u>fotoroka</u>             | longues perches en bois dur qui supportent les feuilles de ravenale composant le toit de la maison. |
| <u>frèpàina</u>             | fruit à pain, arbre à pain.                                                                         |
| G                           |                                                                                                     |
| <u>gabalà</u>               | bouillie de manioc sucré                                                                            |
| <u>garageha</u>             | homme de plus de 45 ans, nom de la classe d'âge des hommes de plus de 45 ans.                       |
| <u>garageha matanjaka</u>   | garageha fort,                                                                                      |
| <u>garageha fotsy loha</u>  | garageha à la tête blanche; anciens.                                                                |

## H

|                    |                                                     |
|--------------------|-----------------------------------------------------|
| <u>haja</u>        | respect, considération                              |
| <u>mifanaja</u>    | se respecter, s'honorer (les uns les autres).       |
| <u>hira</u>        | chant                                               |
| <u>hira gasy</u>   | chants et danses des Hautes Terres                  |
| <u>hira tefaka</u> | chants et parfois danses avec battements des mains. |
| <u>hosy</u>        | rizière                                             |

## I

|             |                                 |
|-------------|---------------------------------|
| <u>iaba</u> | le père; père (terme d'adresse) |
|-------------|---------------------------------|

## K

|                        |                                                                                                                                                   |
|------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>kabary</u>          | discours; discussion, débat; l'affaire à discuter; combat verbal.                                                                                 |
| <u>mikabary</u>        | débattre d'une affaire, se disputer en paroles.                                                                                                   |
| <u>kadaha</u>          | demie-calebasse servant de mesure de riz lors de l'offrande au moment des funérailles.                                                            |
| <u>kadak'akondro</u>   | bouillie de bananes vertes et cuites                                                                                                              |
| <u>kady</u>            | poteau surmonté d'une poignée de paille ficelée qui indique la prise de possession d'un champ et la défense d'y pénétrer (sur les Hautes Terres). |
| <u>karatra</u>         | carte; carte d'identité obligatoire comprenant un volet mobile sur lequel est portée la situation fiscale de l'individu.                          |
| <u>katikaty</u>        | bouillie de manioc                                                                                                                                |
| <u>kazaha</u>          | manioc                                                                                                                                            |
| <u>kibory</u>          | tombeau                                                                                                                                           |
| <u>iray kibory</u>     | ceux qui ont même tombeau (rappel de la communauté de clan).                                                                                      |
| <u>kisatra</u>         | qui se traîne; vieillard (familier).                                                                                                              |
| <u>kisoso</u>          | rougeole                                                                                                                                          |
| <u>kitay</u>           | bois pour alimenter le feu                                                                                                                        |
| <u>fangalana kitay</u> | la recherche du bois                                                                                                                              |
| <u>kohaka</u>          | toux; coqueluche                                                                                                                                  |
| <u>koràna</u>          | conversation                                                                                                                                      |
| <u>mikoràna</u>        | causer, converser                                                                                                                                 |

## L

|                             |                                                                                                                                           |
|-----------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>lafika</u>               | natte de sol                                                                                                                              |
| <u>lahatra</u>              | alignement, ordre, organisation                                                                                                           |
| <u>lahy-drazana</u>         | l'ordre établi par les ancêtres; la tradition.                                                                                            |
| <u>lahianaka</u>            | homme enfant, le père de l'enfant (voir chant de circoncision) et, par extension, les père et mère de l'enfant.                           |
| <u>lalam-bola</u>           | chemin de l'argent, moyen pour se procurer de l'argent.                                                                                   |
| <u>lamba</u>                | tissu, étoffe; étoffe, souvent blanche dont se drape l'homme (synonyme de <u>salampona</u> )                                              |
| <u>lambamena</u>            | étoffe en coton ou en soie rêche rayée de bandes de couleur (noire, marron, rouge) que portent les anciens, dont on enveloppe le cadavre. |
| <u>laoka</u>                | poisson; bouillon de crevettes, d'herbes.                                                                                                 |
| <u>lasaky</u>               | sac de jute                                                                                                                               |
| <u>lehibe</u>               | grand; chef                                                                                                                               |
| <u>lehiben'ny ampanompo</u> | chef des <u>ampanompo</u>                                                                                                                 |
| <u>lolo</u>                 | esprit habitant plutôt le fleuve                                                                                                          |
| <u>lova</u>                 | héritage                                                                                                                                  |

## M

|                      |                                                                                                                                                               |
|----------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>maloto</u>        | sale; impur (se dit d'une mésalliance).                                                                                                                       |
| <u>mamahan-jaza</u>  | voir <u>Fahan-jaza</u>                                                                                                                                        |
| <u>mamo</u>          | ivre                                                                                                                                                          |
| <u>manafo</u>        | garçon; homme d'une classe d'âge inférieure à celui qui parle (familier), un ancien peut employer ce terme pour désigner un homme d'une quarantaine d'années. |
| <u>mananasy</u>      | ananas                                                                                                                                                        |
| <u>manosy</u>        | piétiner les rizières; faire un travail agricole dur; être embêté par quelque chose ou par quelqu'un.                                                         |
| <u>marobory</u>      | nombreux à être réunis, regroupement des classes d'âge, <u>beminono</u> à <u>mati-farantsa</u> comprise.                                                      |
| <u>matifarantsa</u>  | classe d'âge des hommes de 35 à 45 ans environ.                                                                                                               |
| <u>mavotakibo</u>    | voir <u>mavotroky</u>                                                                                                                                         |
| <u>mavotroky</u>     | ventre brun, classe des jeunes garçons jusqu'à quinze ans environ.                                                                                            |
| <u>mikoka</u>        | appeler                                                                                                                                                       |
| <u>mikoka Razana</u> | appeler les ancêtres                                                                                                                                          |
| <u>mpamor</u>        | celui qui circoncit                                                                                                                                           |
| <u>mpanandro</u>     | celui qui fait le jour                                                                                                                                        |

|                                        |                                                                                                 |
|----------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>mpanankarena</u>                    | riche                                                                                           |
| <u>mpanapaka</u>                       | celui qui coupe, le circonciseur                                                                |
| <u>mpanarivo</u>                       | riche                                                                                           |
| <u>mpanarato</u>                       | pêcheur au filet; pêcheur (pour désigner un clan dont les hommes pratiquent la pêche au filet). |
| <u>mpanjaka</u> (ou <u>ampanjaka</u> ) | roi                                                                                             |
| <u>mpanjaka lefitra</u>                | roi adjoint (au grand roi)                                                                      |
| <u>mpanjaka menalamba</u>              | roi au vêtement rouge, grand roi.                                                               |
| <u>mpanjaka menalamba zandry</u>       | grand roi cadet                                                                                 |
| <u>mpanjaka menalamba zoky</u>         | grand roi aîné                                                                                  |
| <u>mpianatra</u>                       | celui qui étudie, l'enfant ou le jeune scolarisé.                                               |
| <u>mpivady</u>                         | les deux époux                                                                                  |
| <u>mpisikidy</u>                       | celui qui pratique la géomancie, il est aussi <u>ombiasy</u> .                                  |
| O                                      |                                                                                                 |
| <u>ody</u>                             | remède                                                                                          |
| <u>olom-panjakàna</u>                  | le fonctionnaire, celui qui travaille pour le compte de l'administration ou est supposé tel.    |
| <u>ombiasy</u>                         | guérisseur, est aussi <u>mpisikidy</u> .                                                        |
| <u>omby</u> (ou <u>romby</u> )         | boeuf                                                                                           |
| <u>oraky</u>                           | marais                                                                                          |
| <u>ovy</u> (ou <u>ovi-ala</u> )        | igname                                                                                          |
| P                                      |                                                                                                 |
| <u>papây</u>                           | papayer, papaye                                                                                 |
| <u>paraky</u>                          | tabac à chiquer                                                                                 |
| <u>petadrindrina</u>                   | appliqué au mur, vannerie comportant des inscriptions.                                          |
| R                                      |                                                                                                 |
| <u>raika</u> (ou <u>iray</u> )         | un                                                                                              |
| <u>raika aina</u>                      | une seule vie (que partagent ceux qui sont parents ou se considèrent comme tels)                |
| <u>raika alahelo</u>                   | un dans la tristesse                                                                            |
| <u>raika hafaliana</u>                 | un dans la joie                                                                                 |
| <u>Ranandria</u>                       | Seigneur (terme d'adresse convenant à un homme ou à une femme plus âgée que le locuteur).       |
| <u>rapaka</u>                          | bois ou planche obtenu à partir du tronc du ravenale.                                           |
| <u>ravina</u>                          | feuille d'arbre, de plante                                                                      |
| <u>ravi-bomanga</u>                    | feuille de patate                                                                               |
| <u>ravi-kazaha</u>                     | feuille de manioc                                                                               |
| <u>ravinale</u>                        | ravenale                                                                                        |

|                       |                              |                                                                                                 |
|-----------------------|------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>ray aman-dreny</u> |                              | père et mère                                                                                    |
| <u>resaka</u>         |                              | entretien, discussion (peu employé).                                                            |
| <u>ro</u>             |                              | jus, bouillon                                                                                   |
| <u>roña</u>           |                              | causerie, débat                                                                                 |
|                       | <u>miroña</u>                | débattre d'une question                                                                         |
| <b>S</b>              |                              |                                                                                                 |
| <u>sadika</u>         |                              | pagne                                                                                           |
| <u>salampona</u>      |                              | grand étoffe, généralement de couleur blanche, dont se drapent les hommes                       |
| <u>salova</u>         |                              | fourreau d'étoffe que la femme porte par-dessus sa robe.                                        |
| <u>sambaika</u>       |                              | manioc bouilli                                                                                  |
| <u>saonjo</u>         |                              | taro                                                                                            |
| <u>saotra</u>         |                              | remerciement, offrande, rite d'offrande au Créateur et aux ancêtres                             |
| <u>saramba</u>        |                              | jeune-fille                                                                                     |
|                       | <u>saramba tsara anarana</u> | jeune-fille dont le nom est bon, dont les père et mère sont vivants.                            |
| <u>sariry</u>         |                              | pouf autrefois réservé au roi                                                                   |
|                       | <u>misariry</u>              | s'asseoir sur un pouf                                                                           |
| <u>savoka</u>         |                              | formation forestière de la côte est qui suit la forêt primaire                                  |
| <u>sazy</u>           |                              | sanction                                                                                        |
|                       | <u>sazy-naomby</u>           | sanction d'un boeuf                                                                             |
| <u>sisamita</u>       |                              | restant non divisible, petite portion de terre provenant d'un héritage et attribuée aux femmes. |
| <u>sobika</u>         |                              | panier de jonc                                                                                  |
| <b>T</b>              |                              |                                                                                                 |
| <u>tadin-poitra</u>   |                              | cordon ombilical                                                                                |
| <u>taloha</u>         |                              | autrefois, les temps anciens                                                                    |
| <u>tamotamo</u>       |                              | sufra                                                                                           |
| <u>tanàna</u>         |                              | village                                                                                         |
| <u>tantara</u>        |                              | histoire, histoire des ancêtres du lignage ou du groupe, généalogie                             |
|                       | <u>tantaran-drazana</u>      | histoire des ancêtres, généalogie des ancêtres                                                  |
| <u>tany</u>           |                              | terre                                                                                           |
|                       | <u>tanin-boly</u>            | champ                                                                                           |
|                       | <u>tany mafaitra</u>         | terre amère, mauvaise terre                                                                     |
|                       | <u>tany malemy</u>           | terre molle, bonne terre                                                                        |
|                       | <u>tanit-vositra</u>         | terre des collines                                                                              |
| <u>taoka</u>          |                              | rhum, alcool                                                                                    |
| <u>tataobe</u>        |                              | grand panier tressé habituellement réservé au transport des épis de riz récoltés.               |

|                       |                                                                                                                              |
|-----------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>tavolo</u>         | tubercule au suc vénéneux dont on peut obtenir de la farine                                                                  |
| <u>tavy</u>           | culture sur brûlis forestier                                                                                                 |
| <u>teny</u>           | parole                                                                                                                       |
| <u>miteny</u>         | parler, discuter                                                                                                             |
| <u>tohimihoriky</u>   | voir <u>tram-bola</u>                                                                                                        |
| <u>tokary</u>         | la meule d'épis de riz récoltés                                                                                              |
| <u>toko</u>           | les trois pierres rapprochées sur lesquelles on pose la marmite                                                              |
| <u>tokontany</u>      | voir <u>faritany</u>                                                                                                         |
| <u>tombo-tsiriry</u>  | pieds de sarcelle, pieux sur lesquels repose le plancher de la maison                                                        |
| <u>tompon-tany</u>    | maître de la terre                                                                                                           |
| <u>tosi-tosy</u>      | chants et danses exécutés par les jeunes                                                                                     |
| <u>trano</u>          | maison                                                                                                                       |
| <u>tranoambo</u>      | maison haute, grenier                                                                                                        |
| <u>trano ahasitra</u> | maison dans l'herbe, maisons au milieu des terrains de culture                                                               |
| <u>tranon-dahy</u>    | maison des hommes, maison où les hommes se réunissent quand on veille un mort.                                               |
| <u>tranobé</u>        | grande maison, maison de clan                                                                                                |
| <u>tranolava</u>      | longue maison, syn. de <u>tranobe</u>                                                                                        |
| <u>troky</u>          | ventre                                                                                                                       |
| <u>troky raika</u>    | un seul ventre, désigne des frères et soeurs et parfois, des parents proches, les ressortissants d'une même <u>Tranobe</u> . |
| <u>trosa</u>          | dette                                                                                                                        |
| <u>tsako</u>          | maïs                                                                                                                         |
| <u>tsaramaso</u>      | haricot                                                                                                                      |
| <u>tsihy</u>          | matte réservée au sommeil, on en recouvre le cadavre.                                                                        |
| <u>tsilafidafika</u>  | sac en jonc                                                                                                                  |

## V

|                     |                                                              |
|---------------------|--------------------------------------------------------------|
| <u>vady</u>         | époux, épouse                                                |
| <u>vady kely</u>    | petite femme, seconde femme                                  |
| <u>vahiny</u>       | étranger( au village) en visite                              |
| <u>vala</u>         | barrière                                                     |
| <u>vala-kazaha</u>  | enclos entourant le champ où pousse le manioc qui est enclos |
| <u>valan'omby</u>   | enclos pour les boeufs                                       |
| <u>vangamaty</u>    | vente d'une terre                                            |
| <u>vary</u>         | riz                                                          |
| <u>vary akotry</u>  | paddy, riz non décortiqué                                    |
| <u>vary fotsy</u>   | riz blanc, syn. de <u>vary lava</u>                          |
| <u>vari-hosy</u>    | riz repiqué dans les rizières en août ou septembre.          |
| <u>vary kitrana</u> | variété de riz précoce                                       |
| <u>vary lava</u>    | riz long, riz "de luxe"                                      |
| <u>vary mena</u>    | riz rouge                                                    |

|                             |                                                                                                                            |
|-----------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <u>vata</u>                 | boîte cylindrique destinée à contenir du riz                                                                               |
| <u>vatomandry</u>           | riz semé en décembre ou janvier et récolté en mai.                                                                         |
| <u>vazaha</u>               | étranger                                                                                                                   |
| <u>viha</u>                 | plante aquatique qui pousse dans les marais                                                                                |
| <u>vinany</u>               | embouchure                                                                                                                 |
| <u>voanjobory</u>           | variété d'arachide                                                                                                         |
| <u>voasary</u>              | orange, oranger                                                                                                            |
| <u>voasary makirana</u>     | citron                                                                                                                     |
| <u>vodirano</u>             | bas du fleuve ( région du )                                                                                                |
| <u>vohitra</u>              | colline; village                                                                                                           |
| <u>telo vohitra</u>         | trois villages, désigne tous les villages de Vohimasina ou tous ceux d'une rive                                            |
| <u>vokatra</u>              | récoltes; bénéfice                                                                                                         |
| <u>vola</u>                 | argent                                                                                                                     |
| <u>vola famangiana</u>      | argent de la visite, offrande d'argent.                                                                                    |
| <u>vola fanampiana</u>      | argent ( qui est ) une aide, offrande d'argent.                                                                            |
| <u>vola manakatra</u>       | argent offert aux parents de la jeune-fille que l'on prend pour épouse                                                     |
| <u>volandranomaso</u>       | argent des pleurs, l'offrande d'argent au moment d'un décès.                                                               |
| <u>vola ratsy</u>           | argent mauvais, amende d'une sanction                                                                                      |
| <u>ny vola mandany</u>      | l'argent s'épuise                                                                                                          |
| <u>volana</u>               | parole                                                                                                                     |
| <u>mivolana</u>             | parler, discuter                                                                                                           |
| <u>vomanga</u>              | patate douce                                                                                                               |
| <u>vovona</u>               | nasse cylindrique étroite utilisée pour capturer les écrevisses.                                                           |
| Z                           |                                                                                                                            |
| <u>Zanahary</u>             | Dieu Créateur                                                                                                              |
| <u>zanaka</u>               | enfant                                                                                                                     |
| <u>zan'ik'Anteranontany</u> | les fils Anteranontany ou les fils d'Anteranontany, interpellation utilisée dans les discours pour énoncer le nom de clan. |
| <u>zanaka itambarana</u>    | les descendants communs ( à ceux qui parlent ou que l'on désigne ).                                                        |
| <u>zanakantsy</u>           | long couteau à manche dont se servent les femmes                                                                           |
| <u>zandry</u>               | cadet                                                                                                                      |
| <u>zandri'olo</u>           | le benjamin                                                                                                                |
| <u>zoky</u>                 | aîné                                                                                                                       |
| <u>zoki-clo</u>             | aîné des gens; parfois équivalent à <u>tompon-tany</u>                                                                     |

B I B L I O G R A P H I E



- ANDRIAMANJATO (R) : Le tsiny et le tody dans la pensée malgache. Présence Africaine . 1957.
- BASTIAN (G) : Madagascar. Etude géographique et économique. Fernand Nathan. 1967.
- DELIVRE (A) : Interprétation d'une tradition orale. L'histoire des rois d'Imerina (Madagascar). thèse pour le doctorat de troisième cycle. Sorbonne. Paris. 1967. volume ronéographié.
- DESCHAMPS (H) : Histoire de Madagascar. Berger-Levrault 1960.
- DESCHAMPS (H) et VIANES (S) : Les Malgaches du Sud-Est. P.U.F. 1959
- DOMENICHINI -RAMIARAMANANA (Bakoly) : Hainteny d'autrefois, Haintenin'ny fahiny. Librairie Mixte. Tananarive. 1968.
- DUBOIS (R) : Aspects de l'âme malgache, chez les Antaimora du Bas-Farany in Studia Missionalia, vol. XIV. Rome. 1964.
- DUBOIS (R) : Recherche d'une catéchèse malgache. ad modum manuscripti. deux volumes ronéographiés.
- GRANDIDIER (A et G) : Ethnographie de Madagascar. 3 tomes. Paris. 1917.
- HAUT DE SIGY ( G. de) : Réflexion sur la notion d'exploitation agricole pour les Hauts Plateaux malagasy. (Synthèse provisoire). I.R.A.T. - I.R.A.M. Tananarive. 1968. document ronéographié.
- PERRIN (R) : Images malgaches du fokonolona traditionnel. diplômé pour l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Paris. 1968. volume ronéographié.
- POIRIER (J) et DEZ (J) : Les groupes ethniques de Madagascar. Rapport préliminaire sur un inventaire des "tribus". Faculté des lettres et Sciences Humaines. Tananarive. 1963. document ronéographié.
- RAKOTONIRINA (Manandafy) : Transformations sociales et actions de développement rural à Madagascar. Terre Malgache, N°4, juillet 1968, pp. 85 ss. E.N.S.A. Tananarive.
- RAZAFINDRATOVO ( Janine) : Etude du village d'Ilafy. publié dans les Annales de la Faculté des lettres et Sciences Humaines de l'Université de Madagascar. N° 8 et 9. Tananarive. 1968. Volume ronéographié au Centre ORSTOM de Tananarive, 1965, nom d'auteur : Mme LAUER-RAMAMONJISOA.
- ROMBAKA ( J.Ph.) : Tantaran-drazana Antaimoro-Anteony. Sté. Imp. Antananarivo. 1957.
- ROY (G) : Etude sur les migrations intérieures de population à Madagascar. ORSTOM. Tananarive. 1963. volume ronéographié.

TABLE DES MATIERES

## TABLE DES MATIERES

|                                                                                                       | Page |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <u>AVANT-PROPOS</u>                                                                                   | 2    |
| présentation du travail                                                                               | 4    |
| remerciements                                                                                         | 7    |
| <u>Chapitre I</u> <u>SITUATION GEOGRAPHIQUE ET ADMINISTRATIVE. PRESENCE</u><br><u>D'AGENTS DIVERS</u> | 8    |
| I - SITUATION GEOGRAPHIQUE ET VOIES D'ACCES                                                           | 10   |
| II - PRESENCE DE L'ADMINISTRATION ET D'AGENTS DIVERS                                                  | 15   |
| le <u>Fanjakàna</u>                                                                                   | 15   |
| les écoles                                                                                            | 16   |
| actions de développement agricole                                                                     | 17   |
| la Fondation Médicale d'Ampasimanjeva                                                                 | 18   |
| les Eglises chrétiennes                                                                               | 19   |
| <u>Chapitre II</u> <u>POPULATION ET HABITAT</u>                                                       | 21   |
| I - POPULATION ET ESPACE HABITE                                                                       | 22   |
| II - L'HABITATION                                                                                     | 28   |
| la <u>Tranobe</u>                                                                                     | 28   |
| le type de maison                                                                                     | 28   |
| quelques variantes dans la construction                                                               | 29   |
| foyer et mobilier                                                                                     | 29   |
| <u>APPENDICE</u> <u>ETAT SANITAIRE DE LA POPULATION</u>                                               | 32   |
| maladies les plus fréquentes                                                                          | 32   |
| hygiène générale                                                                                      | 33   |
| attitudes de la population                                                                            | 33   |

.../...

|                                                         | Pages |
|---------------------------------------------------------|-------|
| <u>Chapitre III</u> <u>ORGANISATION SOCIALE</u>         | 34    |
| I - VOHIMASINA ET LE BAS-PARAONY                        | 36    |
| - l'histoire et la tradition                            | 36    |
| - le territoire des Antemahanara                        | 38    |
| II - LA TRANOBE                                         | 41    |
| les classes d'âge                                       | 43    |
| objets conservés dans la Tranobe                        | 45    |
| le roi ( <u>ny mpanjaka</u> )                           | 46    |
| III - TRANOBE ET COMMUNAUTE VILLAGEOISE                 | 48    |
| le grand roi aîné ( <u>ny mpanjaka menalamba zoky</u> ) | 51    |
| l'exercice du pouvoir royal                             | 53    |
| la consultation des devins                              | 55    |
| IV - LA COMMUNAUTE DE CLAN                              | 58    |
| V - L'UNITE VILLAGEOISE                                 | 63    |
| la structure des rapports sociaux                       | 63    |
| l'échange verbal et le jeu politique                    | 65    |

.../...

## Table des matières (suite)

|                                                        | Pages |
|--------------------------------------------------------|-------|
| <u>Chapitre IV</u> <u>ACTIVITES ECONOMIQUES</u>        | 71    |
| I - LE PAYSAGE AGRAIRE                                 | 73    |
| II - LA PROPRIETE. L'UNITE DE PRODUCTION               | 77    |
| A - DISPERSION DES PARCELLES                           | 77    |
| B - LA CIRCULATION DES TERRES                          | 78    |
| modalités de l'héritage ( <u>lova</u> )                | 78    |
| le commerce des terres                                 | 80    |
| C - INEGALITES DANS LA PROPRIETE                       | 81    |
| D - L'UNITE DE PRODUCTION. L'EXPLOITATION FAMILIALE    | 83    |
| III - LA PRODUCTION                                    | 86    |
| A - LA PRODUCTION AGRICOLE                             | 86    |
| le riz                                                 | 86    |
| cultures secondaires et arbres fruitiers               | 93    |
| plantations arbustives                                 | 93    |
| B - L'ELEVAGE DES BOEUF'S                              | 96    |
| le troupeau                                            | 96    |
| place du boeuf dans la vie sociale                     | 97    |
| C - LA PECHE                                           | 99    |
| D - ACTIVITES PARA-AGRICOLES, ARTISANALES ET MENAGERES | 101   |
| IV - LES ECHANGES COMMERCEAUX                          | 107   |
| A - CHEZ LES COMMERÇANTS                               | 107   |
| le commerce du riz                                     | 109   |
| les rapports des commerçants avec les habitants        | 111   |
| B - SUR LES DEUX MARCHES                               | 113   |

Table des matières  
 Chapitre IV (suite)  
 Pages

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| C - EN D'AUTRES LIEUX                                                       | 115 |
| Manakara                                                                    | 115 |
| à Sahasinaka en pays tanala                                                 | 116 |
| D - LES SOURCES DE MONNAIE                                                  | 117 |
| V - L'UTILISATION DES RESSOURCES                                            | 120 |
| A- COMPORTEMENTS ECONOMIQUES ET SIGNES D'EVOLUTION                          | 120 |
| B - LA MAITRISE DU CONTACT AVEC LE MONDE EXTERIEUR                          | 122 |
| vie élémentaire et satisfactions familiales<br>diverses                     | 124 |
| l'acquiescement des <u>didim-panjakana</u>                                  | 126 |
| participation à la vie collective                                           | 129 |
| CONCLUSION                                                                  | 136 |
| APPENDICE I : Effets des conditions climatiques<br>durant l'année 1968 - 69 | 139 |
| APPENDICE II : Texte : "Le riche"                                           | 146 |

.../...

|                                                                                   | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <u>Chapitre V</u> LES ENFANTS ET LES JEUNES                                       | 150   |
| I - L'ACCOUCHEMENT                                                                | 152   |
| II - LA FETE DE LA CIRCONCISION                                                   | 155   |
| la veille de la fête                                                              | 155   |
| la veillée du soir                                                                | 156   |
| le jour de la circoncision                                                        | 158   |
| la circoncision, passage à l'état<br>d'homme et exaltation de la virilité         | 161   |
| III - L'EDUCATION                                                                 | 164   |
| A - LES PARENTS FETENT LEURS DIX ENFANTS                                          | 164   |
| B - L'ENFANT A LA MAISON                                                          | 167   |
| C - LES ENFANTS AU TRAVAIL                                                        | 170   |
| D - L'ENFANT ET SES COMPAGNONS D'AGE                                              | 172   |
| E - EDUCATION PROGRESSIVE ET IMITATIVE                                            | 175   |
| F - LES ELEVES SCOLARISES                                                         | 176   |
| Attitudes des parents. Réactions du milieu villageois<br>les élèves du Secondaire | 179   |
| IV - LE MARIAGE ET LE RITE DE LA FAFY                                             | 182   |
| APPENDICE - Extrait de l'article de R.DUBOIS,                                     | 186   |
| <u>Aspects de l'âme malgache, chez les Antemora</u>                               | 186   |
| <u>du Bas-Faraony. Description des rites de la fafy -pp. 29 - 33).</u>            |       |

.../...

## Table des Matières. Suite et Fin

|                           |                                                                 |                 |
|---------------------------|-----------------------------------------------------------------|-----------------|
| <u>Chapitre VI</u>        | : <u>LE RAPPORT HOMME - FEMME</u>                               | 191             |
| <u>Chapitre VII</u>       | : <u>LA SOCIETE TRADITIONNELLE ET LA<br/>SOCIETE SUPERIEURE</u> | 199             |
| I -                       | COEXISTENCE DE DEUX MONDES ET DE DEUX POUVOIRS                  | 201             |
| II -                      | LES BESOINS RESSENTIS ET L'ABSENCE DE DIALOGUE                  | 208             |
| <u>CONCLUSION</u>         |                                                                 | 212             |
| <u>ANNEXES</u>            | : <u>TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DE TEXTES ENREGISTRES</u>      | A <sub>1</sub>  |
| <u>ANNEXE I</u>           | - <u>Les Classes d'âge</u>                                      | A <sub>2</sub>  |
| <u>ANNEXE II</u>          | - <u>Visite de condoléances</u>                                 | A <sub>9</sub>  |
| <u>ANNEXE III</u>         | - <u>Les réunions des femmes</u>                                | A <sub>19</sub> |
| <u>LEXIQUE</u>            |                                                                 | I               |
| <u>BIBLIOGRAPHIE</u>      |                                                                 | XII             |
| <u>TABLE DES MATIERES</u> |                                                                 | XV              |